

L'infusion de la modernité et son art de vivre :
Ode à la jeunesse et aux petits cafés de Taipei

Par Matthieu Fontaine

École d'études sociologiques et anthropologiques
Faculté des Sciences sociales

Université d'Ottawa

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en anthropologie

Sous la direction de Scott Simon
(Université d'Ottawa)

© Matthieu Fontaine, Ottawa, Canada, 2017

TABLE DE MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
REMERCIEMENTS	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : Une anthropologie littéraire et sa pertinence émotive	9
CHAPITRE II : En quête d'un récit d'appartenance et de café	20
CHAPITRE III : Assoiffée de café et de modernité	39
CHAPITRE IV : La modernité baudelairienne et son art de vivre	65
CHAPITRE V : De la fluidité du foyer de la modernité taïwanaise	72
CHAPITRE VI : L'histoire du café à Taïwan et de sa modernité	85
CONCLUSION : Le récit d'une enquête dans le foyer des Tournesols	131
ANNEXE : Modes d'infusion et d'analyse du café	184
BIBLIOGRAPHIE	191

RÉSUMÉ

Au cœur de la problématique de cette recherche se trouve la question du sentiment de *pertinence* de *l'appartenance* des jeunes Taïwanais qui fréquentent et ouvrent les petits cafés de Taipei, autour de l'Université National de Taïwan (NTU) et de l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU). En quoi les petits cafés de Taipei sont-ils des foyers *pertinents*, de modernités, de répit et *d'appartenance* à Taïwan et au monde, tout comme d'expression des relations *affectives* et politiques, de la première génération de jeunes Taïwanais à avoir grandi et passé à l'âge adulte sous le régime démocratique instauré dans les années 1990, qui les ouvrent et les fréquentent assidûment ?

Ayant vécu toute ma vie entre les frontières de diverses cultures, expliquer d'où je viens moi-même est déjà assez compliqué. D'où mon attrait pour la vocation introspective de l'anthropologie, ainsi que pour le concept subversif de la modernité et sa portée pour la question implicite de ma thèse de maîtrise en anthropologie : suis-je *pertinent* sans sentiment *d'appartenance* ? Où donc est ma place dans ce monde ? Mes amis à Taipei ont souvent insisté sur le fait que j'avais sans doute été Taïwanais dans une vie antérieure. Mais, plus important encore, c'était quoi être Taïwanais pour eux ? En atterrissant à Taïwan en 2007, je pensais en outre que la question de leur identité était taboue, après tant d'années de colonisation et de loi martiale. Pourtant, mes amis s'en donnaient à cœur joie dans les innombrables petits cafés autour de leurs universités.

Pour mon enquête de terrain entre 2013 et 2014, j'emportai donc ce questionnement, autant personnel que de recherche, dans l'intimité de ces foyers à la fois pratique et confortable, jusque dans les rues du Mouvement des Tournesols. À l'aide de l'observation participante, d'entrevues et d'une analyse de l'histoire du café à Taïwan, j'illustre avec l'assistance de la poésie irrévérencieuse de Charles Baudelaire comment les petits cafés de Taipei sont des foyers de répit social qui à travers l'histoire ont été habités par la modernité de diverses régions du monde, pour éventuellement incarner la modernité de Taïwan. Les jeunes qui aiment fréquenter les petits cafés autour de la NTU et de la NTNU se retrouvent ainsi à l'intérieur de foyers dont le paysage imaginaire est cosmopolite, contribuant à *l'aménagement* de leur perspective moderne sur le monde, avec laquelle ils interagissent et construisent une nouvelle identité taïwanaise.

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'est pas l'œuvre d'une seule personne. Il est le fruit de plusieurs années de rencontres exceptionnelles qui ont alimenté ses réflexions et inspiré ses conclusions. S'il s'agit d'un travail éminemment collectif, je demeure toutefois le seul et unique responsable de ses défauts. Si on lui trouve des qualités, elles découlent essentiellement de la confiance des personnes extraordinaires qui se sont ouvertes à moi, dans toute leur vulnérabilité, pour l'accomplissement de cette quête personnelle, qui je l'espère, du plus profond de mon être, saura aussi leur être profitable un jour. En vérité, ce projet académique n'aurait jamais vu le jour sans l'assistance, les conseils et le soutien généreux de ces personnes.

Les premiers d'entre eux, sont mon infatigable directeur de thèse et premier modèle d'anthropologue, Scott Simon, pour sa grande compassion, son insondable patience et son incroyable souplesse d'esprit, malgré toute l'impertinence de mes idées, ainsi que mon autre indestructible mentor, Jérôme Soldani, que je ne remercierai jamais assez pour son dévouement absolu et nos échanges intellectuels des plus stimulants, dont l'humour caustique a toujours su me rappeler à l'ordre avec la plus grande tendresse.

Je tiens également à exprimer mon immense gratitude à tous ceux qui ont eu le courage de m'accompagner dans les bons et les mauvais moments, depuis mes premiers pas d'égaré à Taïwan jusqu'à la toute dernière lettre de ce mémoire. À ce titre, je souhaite remercier Aimée Wang, qui fut la première à répondre à mes questions très personnelles et à se confier sur ses origines, m'ouvrant ainsi les yeux sur la poignante complexité politique et affective de la jeunesse taïwanaise. Je désire aussi remercier les *Partners* du *Starbucks* de Songshan, tout particulièrement Haung Shih-Yu et Yvonne Chen, pour le cadeau de leur amitié et le foyer de répit que devint leur établissement pendant ma première année à Taïwan. À Stefanie Jaensch, je ne dois rien de moins que la redécouverte du café. Merci également de m'avoir sauvé la vie à plus d'une reprise lors de cette folle année sur la Belle Île. Je dois aussi remercier Mandy Chang pour son amitié indéfectible, sans laquelle je n'aurais pas survécu et compris plusieurs des mystères de Taïwan les années suivantes. J'offre également mes remerciements à Jimmy Yang, Guo Kaixiang et Liu Yichen pour le doux refuge que furent leurs petits cafés, ainsi qu'à Michel Chambon qui un beau matin, après un

bon café, me lança « l'art de vivre » des petits cafés de Taipei comme piste de réflexion. Comme promis, je désire aussi exprimer ma gratitude à Danielle de Rivera et à toute l'équipe du *Starbucks Reserve Bar* d'Ottawa pour leur soutien lors de ma soutenance.

Je suis extrêmement reconnaissant à Marie-Françoise Guédon qui fut la première à m'introduire aux merveilles de l'anthropologie et dont la passion pour notre discipline fut l'une des plus grandes révélations de ma vie, après mon premier retour de Taïwan. Je lui suis également gré de m'avoir encouragé à poursuivre ce rêve et de m'avoir conduit à André Laliberté, qui avec son inépuisable sensibilité a su me guider vers Scott Simon. Merci aussi de m'avoir présenté celle qui devint mon épouse. J'adresse également mes remerciements les plus sincères à Julie Laplante et à Victor Da Rosa, qui depuis le jour où je leur ai demandé si j'avais ce qu'il faut pour être accepté l'École d'études sociologiques et anthropologiques, n'ont cessé de me montrer leur soutien pendant mon long parcours aux études supérieures.

Je remercie l'Université d'Ottawa et la Chaire d'études taïwanaises pour leur appui financier et pour l'organisation de la Journée d'études jeunes chercheurs qui en plus de devenir l'un des catalyseurs de ce projet m'a aussi donné l'occasion de bâtir de précieux liens, autant professionnels qu'amicaux, des plus sympathiques et intéressants. Je suis également reconnaissant au Bureau économique et culturel de Taipei au Canada pour la Bourse d'enrichissement *huayu* du Ministère de l'éducation de Taïwan et pour l'opportunité d'étudier le mandarin à l'Université nationale de Taïwan, à l'intérieur de son réputé programme international de langue chinoise (ICLP). Le professionnalisme et le dévouement de tous mes professeurs furent d'une aide des plus appréciables, sans laquelle cette recherche aurait été impossible. Je vous promets de m'investir corps et âme dans mon mandarin. Je remercie d'autant plus l'extraordinaire Wu Ching-Jin Soldani pour son amitié, ainsi que d'avoir généreusement traduit les longs et fastidieux formulaires de consentements nécessaires à ce projet.

Pour l'amour dont elles ont fait preuve à Andréanne et moi, je suis immensément redevable à nos trois mères taïwanaises, Yvonne Cho, Lielong Hsieh et May Lin qui en nous couvrant de leurs tendres soins, nous ont accueillis chez elles comme leurs propres enfants. Je tiens également à remercier les enfants d'Yvonne : Heng Yu et Yunsheng Chien, ainsi que leur amie Sabrina Lin, pour leur grande amitié et les nombreux moments divertissants que nous avons passés ensemble à mieux connaître et comprendre la culture taïwanaise.

Un merci tout spécial à Heng Yu qui pendant toute la durée de cette recherche n’a jamais hésité à répondre à mes insupportables questions avec une diligence et un souci du détail formidable. Pour ces mêmes raisons, je remercie également notre petite sœur Ann Tzeng, dont la présence pendant un échange à l’Université d’Ottawa a de plus été un véritable baume à notre retour de terrain. Je dois également une profonde reconnaissance à Su Wei-jeune pour l’incalculable assistance qu’il a offerte à Andréanne à l’antenne de Taipei du Centre d’études français sur la Chine Contemporaine. Sans oublier Hsiao A-Chin de l’Institut de sociologie de l’Academia Sinica, qui dans un moment de détresse à l’intérieur du Yuan législatif est venu à notre secours avec une bienveillance émouvante.

À tous mes amis qui ne m’ont pas blâmé pour ma vie d’ermite ces dernières années, sinon jugé pour les quelques fois où j’ai décidé de sortir de ma grotte pour respirer un peu, je vous dis merci du plus profond de mon cœur. Je tiens à remercier en particulier David Lin, pour sa présence paternelle et son grand amour de la terre taïwanaise ; mon fidèle compagnon de voyage Robert Hall et mon jovial ami Francis Labelle, pour leurs prières assidues ; Mathieu Poitras, pour sa grande noblesse et ses innombrables conseils ; ma mère québécoise Huguette Forest, pour son humour, son âme protectrice, ainsi que Secret ; Anthony Bain pour son amitié, nos déconnades et nos conversations salutaires à nos débuts à Taïwan ; ainsi que mon cousin José Guillermo Bascuñan pour son grand cœur et ses nombreux rappels à l’ordre, dont évidemment je n’aurais jamais su me passer.

Je ne trouverai sans doute jamais de mots assez forts pour exprimer toute ma reconnaissance envers les membres de ma famille qui pendant toutes ces années sont toujours demeurés auprès de moi, me soutenant dans l’amour et la prière. Parmi eux, je désire remercier tout particulièrement :

Grand-maman Fontaine, merci pour ta bonne humeur, ta sagesse et ta force de caractère qui m’ont révélé mes racines et m’ont réconcilié avec ma tribu. Je me souviendrai toute ma vie du dernier cadeau de ton beau sourire le jour où je t’ai annoncé que j’avais terminé ma thèse.

A mis abuelos, Mama Irma y Papa Sergio, gracias por el gran ejemplo de amor que han sido para sus hijos, que sucesivamente se transmitió hasta nosotros, sin el cual yo no habría podido terminar este trabajo. ¡Los quiero mucho!

Grand-maman Laverdière, merci de m'avoir toujours exprimé votre profonde affection. Vos encouragements constants, même dans les moments les plus difficiles, ont été une source indispensable de motivation dont je vous serai à jamais redevable.

Tío José Padilla, le premier à avoir entamé des études supérieures dans ma famille et d'une grande inspiration, merci aussi pour tes indispensables conseils et encouragements.

Mes parents Pierre et Delia, ainsi que mon frère Samuel, à qui je souhaite dédier ce travail, merci de n'avoir jamais cessé de me prodiguer le soutien sans lequel l'accomplissement de ce labeur relèverait de l'impossible. Merci de m'avoir toujours fait ressentir votre amour inconditionnel et d'avoir souffert la voie difficile dans laquelle je vous ai tous engagés avec moi, à cause de cet amour et de mes rêves égoïstes. Merci pour votre grâce et tous vos sacrifices, dont je connais maintenant l'inspiration en Jésus-Christ à travers vous. Je vous suis éternellement redevable.

Totoro, notre vieux bébé chat, merci de m'avoir sauvé la vie à mon premier retour de Taïwan, merci pour ton grand amour conditionnel et d'être le meilleur massothérapeute.

L'amour de ma vie, Andréanne, je ne me suis jamais senti aussi aimé et chéri de quelqu'un que par toi. Merci de m'avoir accompagné et de m'avoir épousé après notre belle aventure à Taïwan. Merci d'être tous les jours à mes côtés depuis. Tu es ma force et je ne peux contempler l'idée d'affronter un seul jour sans ta présence dans ma vie. Avec le mémoire terminé, je vais enfin pouvoir me dévouer à tous les poèmes que je veux t'écrire.

Tu es l'Essence de mon Amour,
L'Amour de ma vie,
Tu es la Flamme de cet Amour,
La Flamme qui me garde en vie,
Tu es mon Histoire d'Amour,
L'Histoire de ma vie...
Je t'aime,
Je t'aime,
Et je t'aime...

Enfin, un grand merci à tous ceux qui n'ont pas été nommément cités ici et qui ont contribué de près ou de loin à cette recherche, en particulier la jeunesse taïwanaise, les propriétaires de petits cafés et les Tournesols qui ont inspiré ce projet par leurs idéaux, leur esprit de solidarité et leur sens du devoir extraordinaire. « *Rise up!* ».

INTRODUCTION

L'Orient, foyer traditionnel du thé ?

En atterrissant la première fois à Taïwan en 2007, comme étudiant d'échange, ne sachant presque rien de cette petite île d'irréductibles (mis à part qu'elle « résistait encore et toujours à la Chine... »), j'étais tout excité de penser que j'allais bientôt débarquer à l'intérieur d'une riche et ancienne culture du thé. Pour me calmer les nerfs dans l'avion, étant tout de même un peu désemparé de réaliser que j'allais vite me retrouver très seul à l'autre bout du monde, j'imaginais déjà les mille et une aventures que j'allais vivre en « Orient ». Explorer ses vallons et champs de thé, à perte de vue et à longueur de journée, à la rencontre des cueilleuses, avec leur rond chapeau de paille, pour terminer mes expéditions chaque soir complètement exténué, mais rempli d'émerveillement, faisaient partie de mes plans pour cette année que j'allais passer sur la Belle Île. Sans le savoir encore



dans l'avion, voilà comment mon esprit énervé se préparait à voyager. Bref, j'avais très hâte de me retrouver devant un sage, maître de cérémonie du thé *gongfu* (功夫), dans une auberge perchée au sommet de sa montagne. Ou encore dans une maison de thé, intime et conviviale, dans un vieux quartier traditionnel d'une cité « chinoise », où j'allais vivre de fond en comble. Il va sans dire que je désenchantai très vite à mon arrivée ! Mais, non pas sans d'abord avoir l'immense plaisir de découvrir toute la richesse de l'histoire et la modernité de la culture des petits cafés de Taipei, grâce à l'accueil chaleureux de ses nombreux jeunes adeptes, passionnés de leur art, de leur pays et du monde.

La jeunesse taïwanaise, apolitique ?

Au mois de mars 2013, lors de la Journée d'études jeunes chercheurs de la Chaire d'études taïwanaises à l'Université d'Ottawa, je partage mes observations préliminaires sur cette jeunesse taïwanaise politisée, suivant mon expérience dans les petits cafés autour de l'Université nationale de Taïwan et de l'Université normale nationale de Taïwan, que je fréquentais depuis déjà six ans. Quelques mois avant le début officiel de mon enquête de terrain, mon intuition que les jeunes Taïwanais allaient bientôt se faire entendre sur la scène politique s'était ce jour-là heurté à l'avis, fort trop commun à l'époque, qu'ils n'étaient pas assez politisés pour s'hasarder à un tel coup. Le Mouvement des Tournesols, dont l'éclosion se fera presque un an plus tard, vers la fin de mon enquête de terrain, allait toutefois confirmer l'hypothèse à laquelle je m'étais alors risquée à l'Université d'Ottawa.

Un questionnement et sa problématique

Au mois de septembre 2013, dans le cadre de ma maîtrise en anthropologie, j'entreprends donc une enquête de terrain de huit mois dans le jeune et pimpant voisinage des petits cafés autour de l'Université nationale de Taïwan (NTU) et de l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU). Au cœur de la problématique de ce projet se trouve la question du sentiment de *pertinence* de *l'appartenance* des jeunes Taïwanais qui fréquentent et ouvrent les petits cafés de Taipei, autour de la NTU et de la NTNU. Afin de protéger l'anonymat de mes informateurs, tous les prénoms dans cet ouvrage sont des pseudonymes.

Autrement dit : en quoi les petits cafés de Taipei sont-ils des foyers *pertinents*, de modernités, de répit et *d'appartenance* à Taïwan et au monde, tout comme d'expression des relations *affectives* et politiques, de la première génération de jeunes Taïwanais à avoir grandi et passé à l'âge adulte sous le régime démocratique instauré dans les années 1990, qui les ouvrent et les fréquentent assidûment ?

Revue de la littérature

Partant de l'hypothèse que Taipei est une ville cosmopolite où les jeunes sont passionnés de café, je suis revenu de mon enquête de terrain avec des observations s'approchant de l'expérience de Merry White au Japon (2012). Les petits cafés que j'ai visités à Taipei sont ainsi des foyers de répit social qui à travers l'histoire ont été habités par la modernité de diverses régions du monde, pour enfin incarner la modernité de Taïwan aujourd'hui. En voie de passer à l'âge adulte pendant leurs années de formation universitaire, les jeunes qui aiment fréquenter les petits cafés autour de la NTU et de la NTNU se retrouvent

à l'intérieur de foyers dont les paysages cosmopolites contribuent à *l'aménagement* de leur vision moderne du monde, avec laquelle ils interagissent et construisent une identité taïwanaise inédite, à un moment critique de leur jeune vie adulte.

En citant d'abord Anthony Giddens, sur le rôle du café dans l'histoire de l'impérialisme occidental, Shih Yi-Ping et Chang Cheng-Heng (2010) illustrent comment la colonisation de Taïwan par le Japon a été fondamentale pour l'essor de ses petits cafés. Mariko Iijima (2014) rappelle pour sa part comment le café lui-même fut un outil important pour le projet de modernisation japonais. La culture du café devient en effet l'un des gages du succès de la modernité du projet colonial de la métropole japonaise. Shih et Chang expliquent de plus comment les différents petits cafés qui verront le jour à Taïwan lors des époques subséquentes exprimeront à leur tour les modernités américaine et européenne entre autres, pour enfin incarner toute la modernité de Taïwan. Pour Tang Chih-Chieh (2012), la modernité de l'ancienne colonie proviendrait d'ailleurs du fait qu'elle constitue un remarquable foyer de rencontre entre les diverses modernités de l'Orient et de l'Occident.

Avant mon enquête de terrain, je dois cependant avouer que j'étais d'abord de l'opinion, comme Arjun Appadurai (1996), que la modernité, en tant que tautologie, servait surtout à créer des personnes aspirant à être modernes. Mon temps dans les petits cafés à Taipei m'a toutefois révélé comment cet idéal avait des répercussions tangibles sur la vie sociale et même politique des jeunes que j'y côtoyais, devenant particulièrement manifestes pendant le Mouvement des Tournesols. Cependant, à mon retour de terrain, en dépit de tout ce que je lisais sur la modernité des petits cafés, je n'avais toujours pas idée de ce que pouvait bien être la « modernité » d'un endroit ou d'une personne. La seule chose dont je pouvais être sûr était ce que j'avais pu observer, vivre et ressentir chez les jeunes qui fréquentaient

certains petits cafés de Taipei. Sans pouvoir la définir, cette chose abstraite, que je savais vraie grâce à mes sens ou mon intuition, m'avait d'ailleurs toujours paru excessivement avant-gardiste.

Le déclic a lieu quand je décide enfin de rechercher la définition du terme en question. C'est alors que je découvre la poésie irrévérencieuse de Charles Baudelaire dans *Le peintre de la vie moderne* (2010) et son portrait cosmopolite de l'incarnation même de la modernité : l'illustrateur M.G., cet « homme du monde entier ». Comme le père du néologisme le décrivait, la « modernité » se reconnaît par une soif pour l'inédit, une curiosité sans cesse à l'affut de la nouveauté à travers le monde, dont l'innovation est en éternelle mouvance, en un état « transitoire » et « fugitif ». Ce qui me rappela à la modernité réflexive d'Anthony Giddens (1991), qui transcende le temps et l'espace également. Si grâce à Baudelaire, je pouvais maintenant reconnaître et décrire la modernité avec son art de vivre dans les petits cafés, j'avais aussi un moyen désormais d'expliquer le mécanisme universel de la radicalisation de cette modernité, suivant la pensée de Giddens.

D'un œil optimiste, le génie perpétuel de la modernité se trouverait donc dans l'intensification de la diffusion et de l'harmonisation de la diversité humaine. De façon similaire, les petits cafés de Taipei sont de véritables foyers d'infusion de la modernité qui pourvoient un espace de répit de la société taïwanaise, en désaltérant un art de vivre à l'interstice de la demeure familiale et du lieu de travail, ou de l'école dans le cas de la jeunesse. En tant que foyers de la modernité, ce sont des espaces polymorphes d'innovations qui transcendent le temps et l'espace de Taïwan, suivant les besoins individuels et sociétaux qu'ils désaltèrent avec grande malléabilité. Ces « tiers-lieux », tel que conceptualisés par Ray Oldenburg (1989), peuvent enfin devenir autant des foyers d'épanouissement personnel que

d'innovations politiques, comme le furent les petits cafés en Angleterre au XVIII^e siècle, ainsi qu'à Taipei pendant le Mouvement des Tournesols pour son projet de démocratie délibérative, protestant la « clientélisation du citoyen » comme avancé par Jürgen Habermas (1993) à l'intérieur d'une démocratie représentative.

En somme, pour John R. Campbell et Alan Rew (1999), dans le contexte contemporain de nos relations locales, nationales et mondiales, le rôle de *l'affect* dans le développement du sentiment *d'appartenance* à une communauté est fondamental pour toutes considérations de la culture et de l'identité. À l'instar des observations de Merry White au Japon, les petits cafés que j'ai fréquentés à Taipei sont pareillement des foyers *affectifs* d'innovations et de répit de la société taïwanaise, où l'on peut *s'approprier* un chez-soi et se réaliser en tant qu'individu dans cette société. Comme nous le verrons avec les propos de l'un de mes informateurs, les petits cafés, en tant que tiers-lieux, rempliraient la même fonction sociale que les pavillons traditionnels de son village aborigène. Les premiers Taïwanais à avoir grandi et passé à l'âge adulte après la démocratisation de Taïwan pourchasseraient ainsi la perspective, combien *pertinente*, d'une vie libre et souveraine, suivant le spectre *affectif* de leur *appartenance* moderne à Taïwan et au monde, à l'image de nul autre que ce vieil ami à Charles Baudelaire, l'illustrateur M.G., « l'homme du monde entier ».

Mode de dégustation

À l'instar de la boisson de la modernité, consommée régulièrement par les jeunes Taïwanais que j'ai fréquentés à Taipei, cette entreprise littéraire se veut d'abord et avant tout comme une infusion de mes observations et réflexions sur leurs *appartenances*

affectives à Taïwan et au monde, lors de mon passage chez eux, dans l'intimité des foyers de leurs petits cafés. Dans le même espoir, les chapitres de cet ouvrage se distinguent par une structure moins rigide, dont l'effusion de la rédaction cherche néanmoins à favoriser une lecture plus fluide. S'écoulant à la manière d'une dégustation de café¹, chaque thème dénoté espère désaltérer et répondre à une question particulière, propre à la modernité de la jeunesse taïwanaise et ses relations *affectives* et politiques aux petits cafés de Taipei.

Si le premier chapitre contemple d'abord les saveurs juteuses d'une approche anthropologique littéraire et émotive, le deuxième chapitre s'engage sans complexe dans une première gorgée aventureuse, avec le récit intime de mon introduction au monde des petits cafés de Taipei et le questionnement que cette expérience a engendré en moi, proche de celle des jeunes que j'y ai longtemps côtoyés. Après le choc initial, d'une acidité légèrement fruitée, souvent inattendue pour le récent initié au café de spécialité, le troisième chapitre prend ensuite le temps de goûter aux diverses notes que sous-tend cette soif pour le mélange fascinant du café et de la modernité. Il est alors question de Taïwan et sa situation politique internationale, de l'universalité du café et sa modernité cosmopolite, de la commodification de cette modernité, puis des sanctuaires de la modernité que sont parmi tant d'autres les foyers des petits cafés. Le quatrième chapitre s'attarde par après sur l'exercice ardu, mais crucial de la description des saveurs dominantes qui définissent ce goût prononcé pour la modernité. Fort heureusement, Charles Baudelaire, en tant que père du qualificatif, nous vient alors en aide avec une éloquente illustration de l'incarnation de la modernité et son art de vivre résolument cosmopolite. Notre analyse se déverse ainsi de

¹ Voir l'annexe pour une description détaillée du processus de préparation et de dégustation d'une infusion de café, tel que cela me l'a été enseigné dans un petit café, pendant mon enquête de terrain.

suite dans le cinquième chapitre avec la contemplation, en fin de bouche, de la modernité taïwanaise et sa démocratie, suivie de l'appréciation de l'expérience sociale initiatique du café, grâce aux divers *standings* sociaux que peut offrir la consommation de ses diverses valeurs. Le sixième et dernier chapitre viendra enfin confirmer la grande fluidité de la modernité de Taïwan à travers l'histoire de son café, jusqu'à la conclusion de notre dégustation, en la forme du récit de mon entrée dans le foyer des Tournesols à l'aurore de leur éclosion.

CHAPITRE I : Une anthropologie littéraire et sa pertinence émotive

« There are many different ways to do academic work and it's important to respect the various approaches to writing. In recent years, I have been writing with a strong personal voice because much of my work as a cultural anthropologist is autoethnographic. I can't erase my presence because I am writing about people and places that are part of my own heritage and history. I want to understand who I am as I tell stories about others »

(...)

« But once I set off on the academic path, I struggled with the writing I was expected to do. I was supposed to explain the world and I longed to see the enchantment of the world. I wanted to write more with my heart than my head. I wrote poems and stories, compartmentalizing as well as I could, keeping my academic writing separate from my creative writing. Then those voices began to merge and I tried to write ethnographies that didn't kill the artistic soul »

Ruth Behar (Toor, 2017)

*« 你知道嗎，我們台灣人都很熱情哦！(Ni zhidao ma, women Taiwan ren dou hen reqing o !),
Vous savez, nous les Taïwanais sommes tous très chaleureux et passionnés hein ! »*

S'il existe un mot en lequel bien des Taïwanais se reconnaissent, il s'agit sans aucun doute du qualificatif « *reqing* » (熱情), dont l'équivalent en français serait un amalgame des mots *chaleureux* et *passionné*. Les Taïwanais se targuent effectivement d'être un peuple compatissant et beaucoup d'étrangers ayant visités leur île seront les premiers à attester de leur grande humanité, autant par l'accueil chaleureux de Taïwan à leur arrivée, que par leur envie par après d'en faire leur demeure. En vérité, sans cette compassion humaine ce projet n'existerait tout simplement pas, tout comme aujourd'hui ma propre passion pour le café, dont la source se trouve dans la touchante chaleur taïwanaise que j'ai ressentie à mon arrivée



dans les nombreux petits cafés de Taipei. Cette compassion est en effet l'une des caractéristiques premières de ces foyers où l'on peut se sentir chez soi, chez autrui. Il s'agit également de la raison pour laquelle ce projet, dès sa conception, s'est voulu comme un travail intime et digne de l'humanité que m'ont témoigné mes amis Taïwanais lors de mes divers séjours chez eux. C'est pourquoi aussi ce projet s'adresse d'abord et avant tout à eux.

Dans ce même esprit, le style de ma rédaction sera souvent plus littéraire que didactique. Bien que je comprenne qu'il s'agisse d'une thèse et que le style de ce genre de texte se doit de refléter la rigueur scientifique d'un tel projet académique, personnellement, je ne considère pas mon analyse ni ma méthodologie de recherche comme étant strictement, voire simplement scientifique. En toute candeur, je perçois plutôt ce travail comme étant surtout le résultat d'une recherche inductive, dont les conclusions découlent d'impressions ressenties à travers les expériences et les discussions que j'ai eues avec des centaines de jeunes Taïwanais sur le terrain, éclairées et interprétées à la lumière de lectures théoriques et historiques, à mon retour au Canada. D'ailleurs, pour autant que je sache, l'induction

demeure la principale méthodologie de recherche de l'anthropologie. Bref, au lieu de tenter de satisfaire une méthode et un style scientifique qui essaieraient d'être didactiques, sans véritablement vouloir l'être, j'espère que mon souci de retranscrire une expérience vécue et sa logique *affective*, en guise d'ethnographie, pourra être mieux ressenties et donc comprises par les lecteurs, c'est-à-dire la jeunesse taïwanaise à qui je m'adresse. Par l'entremise des émotions que peuvent faire ressurgir un style plus littéraire et une narration plus humaine, j'ai fait un choix méthodologique conscient, pour tenter de répondre à un enjeu majeur, celui de faire ressentir pour mieux faire comprendre. En fait, je crois fermement que l'expérience humaine ne peut être réduite au pur produit d'une logique scientifique prééminente.

« I say that anthropology that doesn't break your heart just isn't worth doing anymore »

(Behar, 1996, p. 190)

Dans *The Vulnerable Observer, Anthropology that breaks your heart*, Ruth Behar (1996) rappelle avec lucidité les paroles de Clifford Geertz : « On ne pénètre pas exactement une autre culture, comme l'image masculiniste voudrait bien l'avancer. On se met sur son chemin et son corps s'approche et s'entremêle à nous » (1996, p. 19). Tout en faisant bien attention de mentionner plus loin la mise en garde de Geertz quant au danger de trop interioriser un exercice fondamentalement public, Behar souligne ainsi avec beaucoup d'humanité que le labeur de l'anthropologue demeure toujours à la base un travail d'introspection (1996, p. 22).

En ce qui me concerne, j'admets de prime à bord que le sujet de ma recherche fut d'autant plus introspectif qu'académique. Par conséquent, je n'ai pu faire autrement que d'emprunter un point de vue et un ton très intime pour ce projet dans lequel, tout comme

Behar l'explique dans une récente interview (Toor, 2017), j'ai tenté de comprendre qui je suis en racontant l'histoire d'autres personnes.

Au grand dam de certains peut-être, à tenter d'écrire un texte plus didactique au nom de « l'objectivité » de la science, tandis que mon principal outil d'analyse sur le terrain n'était nul autre que mon propre corps et esprit, bien que théorisé à mon retour de terrain, je n'aurais que mis le doigt dans mon œil d'observateur-participant, sans rester vrai à la première raison d'être de cette recherche, ni à son positionnement intime et réflexif, dont j'avais la claire conscience pendant toute la longueur de mon enquête. Dans le cas contraire, les données que j'aurais recueillies, mais surtout vécues sur le terrain, qui ont aussi abreuvées le ton de cette composition et sa lunette introspective, auraient évidemment été teintées par un style étalant un faux désir de distance positiviste, ce qui à mon avis eut été faire preuve d'un plus grand manque d'intégrité personnelle, voire scientifique. En fait, je n'ai jamais voulu m'éloigner cognitivement de ces jeunes que j'ai longtemps côtoyés et de qui je me suis senti très proche dès nos premières rencontres en 2007, bien avant le début de ma maîtrise en anthropologie et son enquête de terrain.

Sans l'ombre d'un doute, je crois aussi que c'est cette proximité et mon affiliation *affective*, assumée dans le ton de ma rédaction, qui fut la clé pour comprendre ces jeunes et les liens émotifs qu'ils développaient envers Taïwan et le monde dans les petits cafés de Taipei que j'ai fréquentés. Bien plus en effet que ne l'aurait accomplie toute autre aspiration scientifique, plus « objective », ce qu'encore une fois, à l'instar de Behar (1996, p. 20), je n'ai jamais eu. Bref, je n'entretiens pas non plus la prétention que ce procédé introspectif et son style intime, provocateurs peut-être, voire *impertinents*, utilisés pour illustrer l'agacement d'une certaine jeunesse moderne non écoutée, demeurera toujours mon approche pour de

futurs projets ethnographiques. Le prétexte originel de cette recherche était seulement de nature trop personnelle pour faire autrement.

L'anthropologue doit ainsi faire preuve d'introspection, du moins jusqu'à un certain degré, afin d'être en mesure de se mettre à la place d'un autre pour comprendre ce qu'il vit, du mieux qu'il peut, tout en conservant la distance nécessaire pour ne pas s'oublier en lui et brouiller son regard analytique. Comme le rappelle Behar (1996, p. 23), il s'agit d'un double exercice qui chaque fois le place ultimement en une position publique vulnérable, requérant d'autant plus de discernement de sa part. Pour toute la durée de ce procédé réflexif de compréhension de l'autre, l'anthropologue se doit ainsi d'avoir pleine conscience de son positionnement, c'est-à-dire de la légitimité de sa position d'observateur-participant et de sa *pertinence* pour lui et l'autre. Pour y arriver, il peut avoir recours à différentes techniques développées par sa discipline, dont celle des notes de terrain, afin de maintenir un écart relatif entre sa participation dans l'intimité de l'autre et l'éventuelle analyse anthropologique qu'il en fera. Ce travail d'introspection, en premier lieu, sous le regard de l'autre sur le terrain, doit inlassablement se poursuivre à son retour, en second lieu, sous l'œil rigoureux d'un autre public, celui du monde académique, à un moment où lui-même tente de trouver un sens aux données ethnographiques qu'il a recueillies. C'est alors qu'en quelque sorte, l'anthropologue repart une fois de plus, avec le soutien des théories de ses confrères, sur le terrain presque plus glissant qu'est celui de vouloir comprendre « scientifiquement » son « objet » de prédilection. Soit, le sujet émotionnel d'une expérience fondamentalement humaine : la vie d'un autre à travers la sienne.

Ainsi, de la même façon qu'une anthropologue comme Behar peut tenter de comprendre qui elle est, en racontant l'histoire d'autres personnes, l'anthropologue en herbe

que je suis encore peut espérer comprendre qui est l'autre personne, en racontant sa propre histoire, dans la mesure que cet exercice demeure *pertinent* à l'expérience de cet autre sur le terrain. En s'examinant grâce à ce miroir, à l'aide de notes de terrain, parmi d'autres techniques ayant déjà fait leurs preuves, l'anthropologue peut alors commencer à trouver un sens à son expérience et à celle de l'autre qu'il partage désormais et espère comprendre fidèlement. Après le long débroussaillage de cette expérience de terrain, le second public, auquel il s'expose volontairement à son retour, peut ensuite s'assurer de poser la question critique, mais nécessaire de la *pertinence*, de la légitimité et de l'intégrité de ce cheminement introspectif et ses conclusions « scientifiques ».

Behar raconte d'ailleurs l'histoire du professeur de psychiatrie, Kay R. Jamison, qui au centre de ses recherches a placé sa propre expérience avec le trouble bipolaire. Elle illustre très bien ainsi la question qui hante tout chercheur qui préfère et décide de se positionner en tant qu'être humain vulnérable, plutôt que comme simple scientifique rigoureux, voire rigoriste :

« Will my question be treated as though it is coming from someone who has studied and treated mood disorders for many years, or will it instead be seen as a highly subjective, idiosyncratic view of someone who has a personal ax to grind? It is an awful prospect, giving up one's cloak of academic objectivity. But, of course, my work *has* been tremendously colored by my emotions and my experiences » (1996, p. 24).

Peu importe notre penchant pour les vertus de l'humanisme ou de la science (ou les deux), j'argumenterais que ce biais *affectif* demeure en effet la maladie de tout scientifique, qu'il le reconnaisse ou pas, bien malgré tous les moyens existants pour améliorer l'objectivité de nos observations. D'où la beauté peut-être de cette constatation paradoxale : ce n'est

qu'en reconnaissant notre subjectivité « scientifique » que l'on peut avoir un regard plus objectif sur les expériences humaines que l'on vit et observe.

Cela dit, « l'acceptation de notre vulnérabilité ne signifie pas que tout ce qui est personnel est permis » rappelle Behar (1996, p. 27). Comme je l'avais plus tôt, l'approche intime qui fut la mienne pour cette recherche s'est ainsi voulue *pertinente* et utile à l'analyse de l'expérience des jeunes que j'ai tentée de comprendre dans les petits cafés autour de l'Université nationale de Taïwan (NTU) et de l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU). Plus qu'un vain artifice de style, en tant qu'observateur-participant, l'exposition de soi, par opposition à l'exposé de l'autre, demeure ainsi essentielle à mon argumentation. Comme méthode d'enquête, d'analyse et d'écriture, cette approche doit donc pouvoir nous transporter au-delà du simple compte-rendu ethnographique, vers un niveau de compréhension de l'autre inatteignable sans l'introspection (Behar, 1996, p. 27) et son véhicule, soit dans ce cas-ci, une œuvre qui s'est voulue plus littéraire.

La personne qui se donne comme mission de raconter l'histoire des autres n'a sommes toutes accès qu'à elle-même pour communiquer leurs expériences. Son propre être devient par conséquent le seul véhicule à travers lequel il peut finalement traduire et transmettre la réalité de ces personnes, qu'il doit vouloir comprendre avec la plus grande sincérité et intégrité possible. En faisant toujours bien attention de ne pas se considérer comme le porte-voix de ses personnes, car ils ont déjà leur propre voix, ce projet d'écriture espère enfin être le fruit d'un travail de collaboration, soucieux des intérêts démocratiques des jeunes Taïwanais que j'ai tenté de comprendre dans les petits cafés de Taipei.

L'importance de « reconnaître l'autre dans son être social avec une attention déhiérarchisée »

(Alban Bensa, 2010, p. 117)

La condescendance à laquelle s'était heurtée l'idée que les jeunes Taïwanais ne sont pas indifférents à la politique de Taïwan, du moins ceux que j'ai longtemps côtoyés, fut pour moi une choquante réalisation pendant la Journée d'études jeunes chercheurs de la Chaire d'études taïwanaises à l'Université d'Ottawa. Dans ma tête de jeune chercheur, peut-être naïf, mes jeunes amis étaient bien plus politisés que ne se l'imaginaient beaucoup de gens à l'époque, quoique non pas comme c'était attendu d'eux, sous les conditions qu'ils leur étaient imposés par une histoire et des institutions politiques qui ne correspondaient plus à leurs aspirations. Ces rêves, loin d'être infantiles, comme plusieurs se plaisaient à les décrire, j'en avais effectivement eu un petit aperçu dans les foyers peut-être ludiques, mais audacieux des petits cafés de Taipei. Cependant, ce n'est qu'en lisant *Coffee Life in Japan* de Merry White (2012), sur la modernité du monde des petits cafés au Japon, que je compris enfin ce que pouvait bien être cet « art de vivre » que j'avais aussi eu la chance de témoigner à Taïwan.

D'emblée, j'admets donc mon désir pour ce projet, de croiser le fond et la forme, en illustrant l'esprit moderne de la jeunesse taïwanaise que j'ai pue observer dans certains petits cafés de Taipei. En ayant recours aux émotions que peut provoquer le style parfois *impertinent* et possiblement contrariant de mon écriture, plus littéraire que didactique, j'ai voulu incarner le ras-le-bol et la modernité de bien des jeunes Taïwanais. D'où le titre originel risqué de mon mémoire². Encore une fois, sans prétendre parler pour tous ces jeunes, ce travail se veut le résultat d'observations ressenties, à travers les expériences et les conversations que j'ai eues dans le contexte circonscrit de mon propre vécu dans les petits

² « Brewing Modernity and Troublemakers, 幹! *Ode à la jeunesse et aux petits cafés de Taipei* ».

cafés autour de deux universités, que j'espère maintenant raconter et faire ressentir à mon tour.

Si dans *Après Lévi-Strauss : Pour une anthropologie à taille humaine*, Alban Bensa affirme que « l'ethnologue devrait pouvoir travailler à la restauration d'une véritable communication avec les autorités » (2010, p.116), ma principale motivation à l'aube de cette recherche était, dans le même but, de peindre le brillant portrait dissonant d'une jeunesse taïwanaise de plus en plus connectée au monde et trop souvent méprisée par ses aînés, eux-mêmes accrochés à une réalité dépassée et étrangère à leurs jeunes concitoyens. Comme le suggère Bensa, ce fut d'ailleurs lors de mon premier séjour à Taipei, à force de discussions et de « débats politiques » (2010, p. 117), alors que je cherchais moi aussi ma propre *pertinence* à Taïwan et au monde, que je m'en étais d'abord rendu compte. Dans les foyers réconfortants de leurs petits cafés cosmopolites, mes jeunes amis taïwanais n'hésitaient pas en vérité à se confier sur leurs sentiments d'impuissance face aux dirigeants de leur société, dont la place dans le monde était déjà ignorée, voire dédaignée. À cause du rythme rapide des transformations à l'intérieur de la société taïwanaise ces trente dernières années, je commençais déjà en effet à entrevoir la grande rupture en communication entre les diverses expériences générationnelles de Taïwan.

Touché par ces témoignages, l'objectif de mon enquête de terrain a donc été de retrouver les indices qui ont abreuvé l'intuition que j'ai partagée lors de la Journée d'études jeunes chercheurs de la Chaire d'études taïwanaises à l'Université d'Ottawa. Avant de partir, le projet de thèse que j'ai eu à défendre, non sans difficulté, annonçait clairement ainsi ce biais et son approche, en citant déjà l'argument de Bensa pour une recherche qui se doit avant tout de restaurer la communication démocratique avec les « personnes éloignées du

terrain dont elles sont censées s'occuper » (2010, p. 116). C'est-à-dire, dans cette enquête, les aînés et les politiciens censés aussi représenter la jeunesse taïwanaise, mais qui au contraire ne faisaient que s'en plaindre à tout bout de chant de violon. Après plusieurs mois sur un terrain parsemé d'imprévus, j'étais loin en revanche d'imaginer que mon enquête allait finalement coïncider avec le Mouvement des Tournesols et que j'allais bientôt devoir suivre ces jeunes fleurs ensoleillées hors de leurs petits cafés, vers le foyer d'occupation du Yuan législatif de la République de Chine, où ils allaient enfin tenter de restaurer eux-mêmes la conversation avec leurs dirigeants.

Apprendre à se connaître soi-même en apprenant à connaître les autres et vice-versa

(Behar, 1996, p. 47)

Sommes toutes, ce projet se compose comme un résumé de mes réflexions sur mon expérience des petits cafés de Taipei qui sont devenus pour moi, comme pour plusieurs de mes jeunes amis taïwanais déjà, de précieux foyers de répit, d'échanges et de mélanges, qui à travers l'histoire ont été habités par diverses modernités du monde, pour finalement incarner la modernité de Taïwan aujourd'hui. Les jeunes Taïwanais qui fréquentent les petits cafés autour de la NTU et de la NTNU se retrouvent ainsi à l'intérieur de foyers dont les paysages cosmopolites contribuent à *aménager* leurs perspectives modernes sur le monde, avec lesquelles, parmi d'autres endroits, ils interagissent et construisent désormais une *appartenance* taïwanaise inédite, différente de celle de leurs aînés, inspirée par leurs propres vécus dans le passé.

Ce travail est également l'histoire d'une quête de sens. De la mienne, mais surtout de celle des jeunes Taïwanais qui *chaleureusement* m'ont ouvert les portes de leurs foyers de

passions, dans l'intimité de leurs petits cafés. En guise d'introduction à ce monde, le récit introspectif qui suit est celui de mon premier séjour à Taïwan et du questionnement qu'il a engendré sur le terrain qui a ultimement conduit à ce mémoire en anthropologie. L'objectif est d'illustrer la raison d'être personnelle de cette recherche académique, issue d'abord et avant tout de ce lien *affectif* à Taïwan que j'ai tissé avec mes premiers jeunes amis à Taipei. J'y raconte ainsi la formation de ma propre *appartenance*, à l'instar de celle de l'entrée de nombreux jeunes Taïwanais dans l'univers moderne des petits cafés et de la construction subséquente de leur propre *appartenance* à Taïwan et au monde.

En effet, du même âge, jeunes universitaires en besoin d'un chez-soi, d'un foyer pratique et confortable, d'émancipation et de répit, ainsi qu'à la découverte du café, tout comme de l'étranger, grâce à la plus grande ouverture d'esprit d'autres amies et camarades de classe à l'époque, j'ai enfin saisi, aux mêmes endroits et aux mêmes moments, qui j'étais et peut-être finalement qui étaient mes amis, face à Taïwan et au monde. Je découvrais alors l'art de vivre résolument moderne des petits cafés autour de l'Université nationale de Taïwan (NTU) et de l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU).

Bref, l'histoire intime de cette quête *d'appartenance* a aussi pour objectif de répondre à la question fondamentale : qui suis-je pour observer ces personnes et prétendre avoir la *pertinence* nécessaire pour les comprendre ? Tout comme Behar (1996, p. 30), je ne puis qu'espérer que mon écriture s'illustre humblement comme un guide sûr et fidèle à la réalité de ces jeunes de qui moi-même je me suis senti si intime.

CHAPITRE II : En quête d'un récit d'appartenance et de café

« *Thus I, wretched with care, removed from my homeland, far from dear kinsmen, have had to fasten with fetters the thoughts of my heart—ever since the time, many years ago, that I covered my gold-friend in the darkness of the earth; and from there I crossed the woven waves, winter-sad, downcast for want of hall, sought a giver of treasure—a place, far or near, where I might find one in a mead-hall who should know of my people, or would comfort me friendless, receive me with gladness. He who has experienced it knows how cruel a companion sorrow is to the man who has no beloved protectors* »

Anonyme (Abrams et Greenblatt, 2000, p. 100)

Suis-je pertinent ?

En effet, ai-je la *pertinence* nécessaire pour comprendre les jeunes Taïwanais dans leurs petits cafés ? C'est une question que je me pose depuis longtemps. Spécialement depuis le début de ma recherche. À vrai dire, ce mémoire, que je dois absolument finir et qui me piège depuis plus de deux ans, me rappelle tous les jours cette cruelle question. *Suis-je pertinent ?* Pour qui ? Pour moi ? Mes informateurs ? Mes lecteurs ? Sûrement, au moins, pour mes professeurs. Sinon, vous ne seriez pas en train de lire ces mots et ce mémoire, qui me donne davantage de papillons au ventre que de phrases intelligentes à écrire (pour l'instant seulement, j'ose espérer), n'aura finalement donné que des sueurs froides à mes bons professeurs et de méchants maux de tête à mes chers amis taïwanais, amateurs de café et de liberté humaine !

Un retour à la racine

Bref, quand on parle de *pertinence*, on peut aussi penser à *l'appartenance*. Ces deux mots ont évidemment la même racine latine : *pertinere*. Autrement dit, avoir une *appartenance pertinente*, c'est disposer d'une raison d'être *appropriée*, dans le sens d'un rapport social convenable, voire légitime, *d'appropriation* à soi et à l'autre. Je dis « évidemment », mais en vérité, c'est mon fidèle ami le Petit Robert qui me le rappelle, si je l'ai bien compris. D'ailleurs, il tombe à pic. Car, ma thèse porte justement sur *l'appartenance*. Du moins, c'était l'intention lors de mes balbutiements sur l'identité taïwanaise. Mes idées, en l'occurrence toutes sauf *appropriées*, tels des éclairs terrifiants de présomption, embrasaient alors mon imaginaire de jeune chercheur en herbe. En fait, ils menaçaient surtout la santé mentale de mes professeurs. Mais, j'aimais Taïwan et voulais sauver mes amis d'un monde qui semblait les avoir rejetés. Heureusement, avec leur formidable sensibilité et leur grande compassion, leur sens du devoir surdéveloppé et beaucoup trop de patience, c'est moi qu'ils sauvèrent. En réalité, les Taïwanais n'ont pas tant besoin de moi que j'avais besoin d'eux. De plus, déjà trop de gens *impertinents*, amoureux de Taïwan et plus intelligents que moi désirent les sauver !

Aujourd'hui, j'aime Taïwan plus que jamais. La première fois que j'ai quitté cette île aux trésors, je venais de vivre une année extraordinaire de découvertes : le matin du 1^{er} juillet 2008, suivant la ferme directive de mes amis venus me dire au revoir à l'aéroport et dès lors bien installé dans mon siège d'espace économique, j'étais fin prêt à ouvrir leur cadeau d'adieu. Mais, le cœur serré, alors que mon avion commençait à rouler sur le tarmac, je n'osais pas encore. De mon hublot, en silence, je scrutais naïvement l'aéroport, avec l'espoir d'entrevoir mes amis une dernière fois avant le décollage. Devant nous, plusieurs

avions s'apprêtaient déjà à partir. D'autres attendaient toujours, encore amarrés au quai, exactement comme mon cœur à ce moment. « Qui d'autre, dans ces navires aillés, faisait leurs adieux à Taïwan pour la première fois ? », me demandais-je.

À l'aube de mes vingt ans, tout m'émerveillait à Taïwan. Pour tout dire, j'y suis tombé amoureux au moins une dizaine de fois. C'est-à-dire, cette année-là seulement. Car j'y suis ensuite retourné pendant plusieurs années. Non pas que par amour seulement (croyez-le ou non !), mais plus sérieusement pour apprendre le mandarin correctement. En revanche, si les Taïwanais sont très pragmatiques, ils sont d'autant plus romantiques. J'y reviendrai...



Taïwan est de toute beauté. Lorsqu'on survole ses magnifiques montagnes, ou encore qu'on sillonne son littoral luxuriant, qui à l'est se précipite de toute sa splendeur florissante dans les eaux turquoise du Pacifique, on n'a pas de mal à imaginer l'émerveillement des premiers navigateurs portugais, levant les yeux pour la première fois sur le spectacle grandiose qui s'offrait à eux et qu'ils baptisèrent *Ilha Formosa*. C'est-à-dire, la Belle Île. Si ces explorateurs, voguant vers les côtes escarpées et verdoyantes de Formose, pensaient avoir trouvé un trésor en la beauté sauvage et secrète de l'île, moi-même, le jour que je m'envolais de Taïwan pour la première fois, je découvris que la bienveillance de ses nombreux et divers habitants était, en vérité, l'un de ses plus beaux bijoux. Or, comme je disais, ce ne fut pas ma seule découverte cette année-là...

En deçà de la racine

En ce qui concerne la *pertinence* de mon propre sentiment *d'appartenance*, je puis commencer en expliquant que je suis né dans une famille tissée serrée, militaire de père en fils. Par conséquent, en l'homme fier de famille qu'il est et comme le militaire le plus sensible que je connaisse, mon paternel a toujours insisté à emmener ses deux fils avec lui partout où l'armée s'enchantait de le « *poster* », comme ils disent dans le jargon. Ma mère, de toute la stature de ses cinq pieds, avec son esprit téméraire d'aventurière, n'était que trop heureuse de pouvoir voyager le monde avec lui, cet intellectuel, poilu comme un ours, sur qui elle était tombée aux portes du Grand Nord québécois, très loin de sa terre natale, le Pérou. Quant à ma propre terre, ayant vu le jour sur une base militaire qui allait bientôt fermer, je la quittais déjà trois mois plus tard, en direction de contrées inconnues. Je déménagerai, ainsi de suite,

tous les trois ans, jusqu'à aujourd'hui. Alors, s'il vous plait, ne me demandez pas d'où je viens. À l'instar de mes jeunes amis taïwanais, cela *m'angoisse* un peu. Je n'en suis pas très sûr. C'est assez compliqué. Comme Ruth Behar, j'ai vécu toute ma vie entre les frontières de diverses cultures (1996, p. 176). Ce qui m'a attiré à l'anthropologie a sans doute été ce besoin de réconcilier ma quête *d'appartenance* personnelle avec la vocation professionnelle de l'anthropologie et ses « rituels du déplacement » (1996, p. 35). D'où peut-être ma question « *suis-je pertinent ?* » et la réponse que j'ai trouvée dans les foyers des petits cafés de Taipei. Aux « interstices de la vie moderne » (2012, p. 143), comme le souligne si bien Merry White : « le petit café est en lui-même fluide et protéiforme et peut devenir ce que les gens veulent, tout comme ce dont ils ont besoin » (2012, p. 4).

En quête de pertinence

Je me suis longtemps demandé pourquoi j'aime tant Taïwan. Parfois même, jusqu'à en choquer mes propres compatriotes. À vrai dire, bien que je n'aie pas encore rencontré qui que ce soit ne cherchant pas à revenir à Taïwan après un premier séjour là-bas, mon *affection* démesurée pour cette île et ses habitants dépasse peut-être l'entendement et la saine raison. À tel point que finalement j'en suis venu à penser prétentieusement que mon problème *affectif* nécessiterait possiblement une maîtrise en anthropologie, rien de moins, suivant mon deuxième voyage à Taïwan, sur lequel j'avais placé tant d'espoir et qui enfin ne confirma que mon déplorable déficit *d'appartenance*.

À Taïwan, on m'a souvent dit deux choses bien gentilles. D'abord, avec une politesse un peu agacée : « Matthieu, tu penses trop ! » et ensuite, avec un peu d'agacement poli

« Matthieu, tu as sans doute été Taïwanais lors d'une vie antérieure ! ». Mise à part ma pauvre grand-mère péruvienne, convaincue qu'un jour je perdrai le Nord à force de trop penser, les Taïwanais sont les seuls à m'avoir fait cette remarque. La légende familiale raconte d'ailleurs qu'elle serait de descendance chinoise (donc nécessairement taïwanaise, étant donnée toute la sagesse de ses propos !). Enfin, bien malgré tous mes soupçons bizarres sur ce que j'entendais, à mon arrivée dans cette contrée « si exotique » pour mon ouïe et ma raison, toutes deux étrangères, comme j'aimais alors me sentir aussi proche et spécial aux yeux des Taïwanais ! Aujourd'hui, toutefois, après *moult* réflexions et poussé à mes extrêmes limites intellectuelles, je me doute bien, avec beaucoup de retard, des propos tendancieux de mes bons amis... Je leur suis donc très reconnaissant de m'avoir conduit à cette maîtrise (que j'espère enfin un jour maîtriser) et d'autant plus pour la question implicite de sa problématique (on ne peut plus « empirique »), issue de leur propre observation anthropologique : *suis-je Taïwanais ?*

Être Taïwanais ?

Mais, qu'est-ce qu'être Taïwanais ? La première fois que je suggérai cette terrible question de recherche, mes professeurs furent très généreux de ne pas m'abandonner sur-le-champ... Ou peut-être eurent-ils simplement pitié et la bonne grâce de bien vouloir sauver une âme en mal de pays. Comme ils doivent le regretter aujourd'hui ! Mon directeur, très aimable et perspicace, sut néanmoins guider ce questionnement sur *l'appartenance* taïwanaise et la mienne, vers un cadre de recherche plus *pertinent*, doté d'un terrain

d'enquête *approprié* pour mon enquête ethnographique. C'est-à-dire, le milieu des petits cafés de Taipei où j'avais déjà passé beaucoup de temps auparavant.

Le premier contact

Ma première amie à Taïwan fut la première personne que je rencontrai en arrivant à Taipei pour un échange étudiant, une journée très chaude et ensoleillée de l'été 96. Fidèle à son poste, Aimée m'attendait à l'aéroport international et bien climatisé de Taoyuan, à 6 h du matin. L'année 96, me demandez-vous ? Effectivement, je ne compris que beaucoup plus tard, bien malgré moi et les nombreuses explications d'Aimée, d'une persévérance sans faille.

Une situation politique et sa gastronomie

En République de Chine, dont le Traité de Taipei³ définit les citoyens comme « tous les habitants, présents et passés, de Formose et des îles Pescadores » (Simon, 2012, p. 153), on compte les ans depuis l'année de sa fondation, en 1911, dans la ville de Nanjing. Curieusement, depuis bien des lunes déjà (comme il est question de calendriers et d'États chinois, soyons *pertinents* et faisons usage de l'almanach lunaire...), Nanjing est sous la juridiction de la République populaire de Chine (oui, cette Chine-là, avec la Grande Muraille du Net), mais demeure encore aujourd'hui la capitale de la République de Chine, un État démocratique et souverain, dont le gouvernement se trouve provisoirement, comme

³ En bref, il s'agit du traité de paix entre la République de Chine et le Japon, signé en 1952 à Taipei, qui mettait fin à la Seconde guerre sino-japonaise, dans lequel le Japon renonce à ses revendications sur Taïwan et les îles Pescadores.

supposément, dans la ville de Taipei, ne représentant finalement et expressément que lesdits habitants de Taïwan. Vous comprendrez donc peut-être pourquoi les Taïwanais sont d'un pragmatisme épicurien inouï et aiment tant bien manger, si ce n'est que pour ne pas perdre la tête⁴... Ce qui fut bien près d'être mon cas.

Par conséquent, en tant que volontaire désignée de l'Université nationale de Taïwan (NTU), où j'allais passer une année riche en échanges, la noble mission d'Aimée était de se porter garante de l'état saint d'esprit de l'heureux égaré que j'étais à mon arrivée. Il s'agissait en effet que je m'ajuste bien, non seulement au climat tropical de Taipei, mais également à son atmosphère politique parfois fiévreuse, pouvant donner le vertige à celui qui veut tenter de comprendre Taïwan. Bref, mon premier choc culturel m'attendait déjà le jour même de mon arrivée, au tournant des rues Xinhai (辛亥) et Fuxing (復興). Aimée m'invitait alors à ma première soupe taïwanaise de nouilles au bœuf. Je faillis ne jamais m'en remettre, tant l'expérience fut mirobolante de saveurs tendres, piquantes et juteuses à la fois. Ce fut ma première grande découverte à Taïwan. C'est-à-dire, le sens gastronomique prodigieux des Taïwanais et comme je les comprends !

Plusieurs mois de trouvailles épicuriennes aussi anodines et plus grandioses les unes que les autres se poursuivirent ainsi, sans aucun répit pour ma pauvre personne. Parallèlement, plus j'en apprenais sur Taïwan et les Taïwanais, plus une question me brûlait les lèvres. Spécialement en ce qui touchait personnellement les jeunes avec qui je me liais d'amitié. Avant mon arrivée, j'avais cru comprendre qu'à Taïwan la politique était un sujet tabou. Pourtant, mes nouveaux amis s'en donnaient à cœur joie ! Ou encore, à cœur triste. Au

⁴ L'année 96 du calendrier de la République de Chine correspondait à l'année 2007. Ainsi, chaque fois que les Taïwanais utilisent ce système de dates, ils se placent, consciemment ou pas, dans une cosmologie qui leur a été imposée depuis 1945 par le régime Nationaliste. Mon expérience avec les jeunes toutefois est qu'ils utilisent peu ce calendrier.

mois de mars, un peu à mon insu, j'avais même été invité, par l'un d'entre eux, à une sorte de ralliement où curieusement des centaines de personnes âgées acclamaient une certaine « promesse de prospérité fidèle » et un dénommé Frank, sous un beau drapeau vert à l'effigie de l'île et d'une croix. Le tout, me semblait-il, avec beaucoup trop d'entrain pour leur santé fragile. J'admets, en revanche, que ne connaissant



pas très bien la langue locale, j'étais surtout sous le charme éperdu des magnifiques chevelures et éternelles barbes, blanches comme neige, qu'arboraient bon nombre de ces vénérables gens. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que je compris que les élections présidentielles de 2008 approchaient à grands pas et que ladite belle « promesse » n'était nul autre que Su Zhenchang (蘇貞昌), le candidat à la vice-présidence pour le Parti démocrate progressiste, dont l'emblème était justement l'île de Taïwan sur une croix blanche.

Une révélation

À vrai dire, avec l'anticipation des élections de 2008 et les discussions que j'avais alors, je voyais déjà comment la question de *l'appartenance* de mes amis les préoccupait. Au point même, que j'en étais moi-même venu à interroger ma propre *pertinence* à Taïwan. Un jour sur le campus, après le cours de français que nous avions ensemble, j'osai enfin poser ma question : « Aimée, sens-toi bien à l'aise de m'ignorer. J'ai juste une petite question à te poser. *Toi et ta famille, êtes-vous Benshengren (本省人) ou Waishengren (外省人) ?*⁵ ».

Sous l'ombrage bienveillant des palmiers du campus, nous étions en train de marcher avec nos vélos en direction du prochain cours : « Shhh... », m'implora-t-elle de son sourire inquiet que je trouvais si charmant. À ma grande surprise, elle proposa alors que nous nous promenions un peu plus, vers l'étang où les hérons aimaient tremper les pieds, non loin d'où se prélassaient les tortues au soleil incandescent. Pour une raison quelconque, sur leurs petits rochers dans l'eau fraîche, je les imaginais toujours faisant tranquillement la conversation aux carpes multicolores nageant taquins tout près. Après un court moment de silence, elle me fit promettre de ne jamais rapporter ses mots⁶ :

« Matt, d'habitude j'évite d'en parler, de peur que ça *affecte* mes relations. Mais, puisque tu me le demandes, je vais te répondre. En fait, mes deux parents sont *Waishengren*. Mais, je ne veux pas que ça se sache. C'est mal vu et je ne veux pas que mes amis me voient différemment. En fait, la majorité d'entre eux ont des parents *Benshengren* et *Waishengren*. Mais en réalité, ça n'a pas d'importance. Je n'utilise pas ces mots. Moi, je suis Taïwanaise, avant tout. Aussi, je hais

⁵ Ces deux termes étaient encore en vogue quand j'étais à Taïwan de 2007 à 2008, mais étaient peu appréciés déjà par mes jeunes amis qui les considéraient comme vieux jeu, évoquant des conflits touchants surtout leurs aînés, très éloignés de leur réalité mixte et de leurs préoccupations contemporaines. J'ai aussi eu l'occasion de constater, à chaque retour à Taïwan, comment ces termes étaient de moins en moins bien considérés et utilisés. Le Mouvement des Tournesols est venu concrétiser cette tendance.

⁶ Bien sûr, elle a depuis généreusement donné sa permission pour que je puisse partager son histoire avec vous !

vraiment Chiang Kai-shek, car il a menti à ma grand-mère avec ses grandes promesses lui disant qu'un jour elle pourrait revenir chez elle, en Chine. Elle a beaucoup souffert à cause de lui »

J'étais sous le choc. Pendant les mois et les années qui suivirent, apprendre davantage sur l'héritage de mes amis *m'affecta* profondément. Moi, qui me sentais si bien chez eux, si bien accueilli, si loin de chez moi, alors qu'eux-mêmes, à l'intérieur de leur jeune démocratie, négociaient toujours une douloureuse histoire, entre eux, avec leurs aînés, puis le monde, pour *s'approprier* enfin un chez-soi bien à eux. Cette deuxième découverte m'interpella au plus haut point et me conduisit enfin chez eux, dans le foyer des petits cafés de Taipei.

Enfin ! Du café...

Suivant mes nombreuses trouvailles épicuriennes cette année-là, ma troisième découverte à Taïwan fut donc le café. Pourquoi le café, me demandez-vous ? Et à Taïwan, de tous les endroits ? En vérité, vous n'êtes pas les premiers « 'tits Joes connaisseurs », fins amateurs de café à le remarquer... Or, vous avez sans doute raison d'interroger la *pertinence* du café à Taïwan. Même que cela est très rassurant. Car, vous soulignez ainsi l'un des problèmes principaux de cette île surprenante de modernités. Il faut l'admettre, au contraire des années 1990, quand tous les jouets du monde semblaient être fabriqués dans ce qui me semblait comme le pays des merveilles, il est assez rare aujourd'hui que Taïwan vienne à l'esprit des gens dans le monde occidental. Sans compter sa situation politique internationale, son histoire et sa culture malheureusement sous-estimée, souvent par les Taïwanais eux-mêmes.

Or, pendant que je me développais un sentiment *d'appartenance* à Taïwan, j'eus plusieurs fois l'occasion de m'apercevoir comment cette délicate condition d'existence *affectait* au quotidien mes amis taïwanais de manière très concrète. En fait, en sortant de chez eux, pas un seul jour ne commence sans une petite pensée sur la précarité de leur condition *d'appartenance*. Il s'agit d'une véritable source *d'angoisse*. Par chance, l'option de se réfugier dans l'un des innombrables petits cafés de Taipei est toujours là. En fait, il n'était pas rare que je me retrouve moi-même dans un foyer⁷ on ne peut plus chaleureux pour écouter l'un de mes amis partager ses états d'âme sur la politique taïwanaise. Parfois avec un peu de chagrin dans la voix, mais toujours accompagné d'un charmant et très réconfortant café, dans ce chez-lui d'adoption.

Mais avant, une confession

Avant de poursuivre, je dois cependant me confesser en tant qu'aspirant anthropologue et me positionner par rapport au monde entier (c'est ma vocation !). De manière un peu honteuse, avant d'arriver à Taïwan, je n'étais pas un buveur de café. Pour ma défense, cet égarement me fut seulement révélé le jour où je compris que ce que je buvais auparavant n'était en réalité que décoctions mensongères. Le véritable salut (ou, si vous voulez, plus simplement, le bon café) m'attendait sur la Belle Île. Entre temps, comme beaucoup de mes amis taïwanais à l'époque, j'étais étudiant et j'avais tout simplement besoin d'un stimulant et d'un endroit où étudier et me reposer. Étrangement, c'est ainsi que la providence décida de m'emporter à l'autre bout du monde, à Taipei, dans un *Starbucks* du

⁷ Le mot « foyer » illustre le mieux les petits cafés en tant « qu'espace », « point focal » et « demeure familiale ».

quartier de Songshan (松山), en l'an 96 du calendrier de la République de Chine. L'année où, à l'instar des jeunes Taïwanais que j'allais plus tard rencontrer pendant mon enquête de terrain, je découvris enfin mon *appartenance* en questionnant ma propre *pertinence* à Taïwan et au monde, à l'aide de la foisonnante culture des petits cafés de Taipei.

En exil et en quête d'un refuge

Me voilà donc à l'Université nationale de Taïwan (NTU) en train d'étudier le mandarin. Cela faisait trois mois que j'étudiais le mandarin. Trois impitoyables mois de répétitions de mots et de sons, aussi indissociables qu'insaisissables, qui allaient m'achever avant la fin. J'en étais sûr. Au départ, j'étudiais dans ma minuscule chambre de résidence universitaire. Avec la chaleur tropicale, sinon le froid intergalactique prodigué par mon cybersystème d'air conditionné, soit j'étouffais, soit je me gelais le popotin. D'ailleurs, comme beaucoup de jeunes étudiants à Taïwan, je ne m'y sentais pas non plus chez moi, car je partageais cette humble demeure avec un colocataire autrichien, très gentil, mais plus froid encore que notre infernale machine subpolaire. Très rapidement, je fuis donc vers la rassurante architecture postmoderne de la somptueuse bibliothèque de l'université, où entre chaque rangée d'étagères de livres multicolores, je m'attendais à tomber sur Harry Potter. Mais très vite, la réalité me rattrapa à nouveau quand les besoins plus viscéraux du jeune étudiant que j'étais s'accommodèrent mal du silence et de la claustration monastique de cet austère temple de la connaissance. C'est alors que le sommeil et la faim eurent raison de mon dévouement et que je m'exilai du dortoir officiel de la crème de la crème estudiantine du campus le plus réputé du pays. Comme beaucoup d'entre eux, j'allais bientôt me retrouver à l'intérieur de

petits cafés, plus pratiques et confortables, pour boire, manger, travailler ou même dormir, tout à la fois.



Pour l'amour du café

À ma grande surprise, je survécus à mes trois premiers mois d'apprentissage du mandarin. Non pas certes sans offrir mes tristes adieux à mon bon ami colocataire que je remplaçai (sans hésitation) par une grande et athlétique Allemande, dont j'étais follement tombé amoureux. À fortiori, elle m'avait sauvé de la folie de l'étude du mandarin, en m'extirpant de son marasme lexique pour m'emporter au loin, vers les merveilles des grands paysages majestueux de Taïwan. Suite à notre premier tour de l'île et récemment installés

dans notre nouvel appartement, loin du campus, je devins très vite et avec une joie démesurée son « meilleur *coloc* ». Pour me remercier de cette sincère amitié, elle m'introduit avec beaucoup de tendresse à mon premier latte depuis bien des lunes. Bon, il ne fut pas de miel. Mais, il s'avéra qu'elle était barista et que moi, j'étais désormais *accro*. C'est-à-dire, au café, bien entendu ! À l'instar de beaucoup de jeunes hommes taïwanais en provenance d'écoles secondaires pour garçons et fraîchement débarqués à l'université, je tombais pour la première fois sous les charmes du café grâce aux plaisirs cultivés par mes nouvelles camarades de classe. Sans la moindre exagération, j'en fus même hospitalisé quelques jours plus tard, pour une *overdose*, après avoir eu la brillante idée de me concocter mon propre latte, qui pour une raison ou une autre ne me semblait jamais assez corsé. C'est qu'elle n'était pas chez nous ce soir-là et je m'ennuyais à mourir... En effet, pour résumer une longue histoire, quelques heures plus tard, au beau milieu de la nuit, j'accourus à sa chambre, en pleine psychose et épris de convulsions, convaincu que si je ne faisais pas battre mon cœur consciemment (comme je lui expliquais, les yeux écarquillés et la voix crispée d'anxiété), s'en était fini pour moi. Il allait se briser. Et pas qu'au sens figuré. J'allais bientôt crever (et bien fait pour moi, la pauvre !). Si bien qu'après avoir survécu à ce calvaire et avoir eu la frousse de sa vie, plus jamais elle ne me prépara un seul autre café... En attendant, j'avais toujours besoin d'un endroit où étudier et reprendre mes esprits.

Étrangement, j'avais aussi plus que jamais soif d'amour et surtout de café. Ayant à ce moment déjà quitté les résidences désignées pour étrangers du campus et me retrouvant désormais au milieu des Taïwanais, l'idée me vint tout bonnement de faire comme tous les Taïwanais. À l'instar des jeunes de mon âge à Taipei, je me mis en quête d'un petit café pour passer le temps à étudier ou étudier le temps passer. Je ne savais plus très bien...

De l'importance de Starbucks

J'aimais flâner dans le dédale asymétrique des rues à échelle humaine de cette grande ville à caractère cosmopolite. L'atmosphère chaude et bourdonnante de Taipei, spécialement à la nuit tombée, est étonnamment vivifiante. Un soir pluvieux, non loin de chez moi, alors que j'étais parti à la découverte de mon nouveau quartier, je tombai sur un *Starbucks* qui piqua ma curiosité. Comme à mon habitude, je venais de souper, au hasard, dans l'un des multiples petits restaurants ayant pignon sur rue, le long des trottoirs couverts, typiques de Taipei. Après avoir remercié la bonne patronne de l'échoppe familiale pour ma délicieuse soupe de nouilles au bœuf, j'espérais maintenant relaxer avec un café et pourquoi pas étudier un petit peu. Comme de coutume, je laissai mon parapluie dans le tas au seuil de la porte et m'engouffrai dans le refuge de ce *Starbucks* qui bientôt allait devenir ce véritable chez-moi à Taïwan. La pluie venait à l'instant de cesser et les rues de la ville resplendissaient de tous leurs feux. M'empressant de trouver une petite table convenable à l'intérieur, je pris une place au deuxième, près des grandes baies vitrées.

À Taipei, la sirène émeraude est reine. Ses succursales omniprésentes se retrouvent à tous les coins de rue. Pour un nouveau dépendant *affectif* au café comme moi, c'était fort rassurant. Évidemment, si l'ubiquité salvatrice des *Starbucks* n'est pas l'œuvre du Tout-Puissant, la franchise appartient néanmoins à la société *Uni-President Enterprise Corporation*, un géant de l'alimentation taïwanaise. Ce qui revient presque à la même chose. La compagnie détient aussi la franchise du 7-Eleven japonais, *Itō-Yōkadō*. Tel que l'a déjà remarqué l'un de mes informateurs, l'infinité de ses services accommodants, offerts par ses milliers de bons

dépanneurs, « radoucit consciencieusement la vie effrénée de la population de Taïwan » comme de véritables paroisses. C'est du moins ce que le modernisme de ses *City Cafés* semble également vouloir nous vendre dans ses publicités, avec d'autant plus de succès que le *Modernity. Inc.* de *Starbucks*. En effet, en tant qu'expérience « café de dépanneur », ils s'en tirent à merveille, ayant moi-même expérimenté bien pire dans trop de petits cafés proclamés au Québec.

De l'importance de l'amitié

Enfin, s'il faut une explication pour le succès phénoménal de *Starbucks* à Taïwan [comme nous le verrons plus loin, la franchise est l'une des causes principales de la renaissance de la culture des petits cafés à Taipei et de l'art de vivre résolument moderne, adoptée par la jeunesse autour de l'Université nationale de Taïwan (NTU) et l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU)], on peut déjà trouver des éléments de réponse dans *l'aménagement*, soit le paysage imaginaire à la fois moderne, confortable et pratique de ses foyers, comme dans le service humain, amical et accueillant de ses indispensables employés ou « *Partners* » dans le charmant jargon de la compagnie.

Mais, avant de poursuivre avec un *ristretto* de mes impressions sur l'univers des petits cafés de Taipei, il serait peut-être *pertinent*, justement, de compléter le récit de ma propre quête de *pertinence*, indispensable avant toute tentative de compréhension de la jeunesse au cœur de la problématique de ce projet, tant personnelle qu'académique. Encore une fois, il n'est question que de mon expérience personnelle, du temps où j'étais moi aussi un étudiant avec un regard sur ce monde, « *boosté* » à la caféine. À défaut d'être scientifique,

en tant que prétendu chercheur au regard supposément objectif, j'essaierai du moins à la limite du dangereux précipice de ma subjectivité de demeurer (entendez cela dans le sens que vous voulez !) un être réflexif. Soit, sensible à l'humanité de mon « sujet » de recherche, qui est avant tout un être humain semblable à moi, en toutes parts. Fort heureusement, dès le début de la maîtrise, mon directeur très futé m'avait déjà bien cerné. C'est ainsi qu'il me suggérera d'explorer le terrain intime et *pertinent* des foyers des nombreux petits cafés de Taipei, dans le but de m'aider à trouver une réponse à mon questionnement *impertinent* sur *l'appartenance* taïwanaise de mes jeunes amis, tout comme la mienne.

Du café et des larmes

Pour terminer mon histoire : cela faisait déjà un petit moment que je me tenais debout, devant le comptoir du *Starbucks* de Songshan, prêt à commander quelque chose. Tous très souriants et encourageants, une poignée de *Partners* m'écoutaient minutieusement en train de tenter de leur expliquer, dans un mandarin terriblement hoqueteux et discordant, que je voulais un *Grande* « *jiaotang maqiduo* » (焦糖瑪奇朵 ou *Caramel Macchiato*). Je ne le réalisais pas encore, mais c'est dans leur *affect* (Campbell et Rew, 1999, p. 21-22), cette grande amitié qui se développa entre nous, dans les mois qui suivirent, que je retrouvai enfin mon *appartenance* jusqu'alors si évasive... Dans le foyer des petits cafés de Taipei cette année-là.

En revanche, je ne le compris que le jour de mon départ, au décollage de l'avion, tandis que j'ouvrais le cadeau de mes amis du *Starbucks* de Songshan. C'est à cet instant précis que je compris qu'ils étaient tous devenus ce chez-moi tant recherché : peu importe mes origines familiales, l'endroit où je suis né, ma nationalité ou encore la façon dont les autres

m'attribuent une *appartenance*, je savais désormais que ma *pertinence*, mon *appartenance*, cette *raison d'être convenable à soi et à l'autre*, se trouvait dans ceux que j'aime. En vérité, on ne peut mieux *s'approprier*... Au moment du décollage, alors que j'ouvrais le cadeau de mes amis du *Starbucks*, j'éclatai en sanglots pour la première fois depuis beaucoup trop longtemps. Ce travail, que j'aurais voulu meilleur et digne d'eux, je le dédis à ces chers amis qui très généreusement s'ouvrirent à moi, afin de m'ouvrir les yeux sur leurs mondes à eux. Du plus profond de mon cœur, j'espère maintenant être capable de vous partager leurs univers de manière aussi personnelle, à mon tour.



CHAPITRE III : Assoiffée de café et de modernité

« Modernity belongs to that small family of theories that both declares and desires universal applicability for itself. What is new about modernity (or about the idea that its newness is a new kind of newness) follows from this duality. Whatever else the project of the Enlightenment may have created, it aspired to create persons who would, after the fact, have wished to have become modern. This self-fulfilling and self-justifying idea has provoked many criticisms and much resistance, in both theory and everyday life »

Appadurai (1996, p. 1)

Un injuste quiproquo à l'avenir plutôt pragmatique

Avant même d'avoir terminé d'expliquer le sujet de ma thèse sur le café à Taïwan, la première pensée que j'entends déjà jaillir de l'esprit acéré de quiconque ayant eu la bonté de s'enquérir de ma recherche est en général : « Mais, les gens boivent tant de café que ça en Thaïlande ? ». Après avoir éclairci ce petit malaise géopolitique (toujours qu'un « petit quiproquo » quotidien, imposé sur les 23 millions de citoyens de la République de Chine), la seconde remarque que j'entends est d'habitude : « Ah ? Les gens boivent tant de café que ça en Chine ? ».

Vous comprendrez donc la nécessité pour les Taïwanais de se faire philosophes dans la vie de tous les jours, tout comme peut-être leur penchant pour les petits cafés romantiques et le pragmatisme politique qu'ils peuvent incarner, au même titre que le statu quo, pour cette nation à qui l'on arrache continuellement la *pertinence* et la dignité afin de gentiment la donner à d'autres intérêts (Chang, 2000, p. 70). En outre, ce vague brouillard à l'horizon identitaire de tous les Taïwanais laisse souvent le dernier embarqué dans le bateau bien plus

perplexe que les Taïwanais eux-mêmes. À tel point que ce dernier, comme moi à une époque, juge sans vergogne les insulaires comme ne sachant pas eux-mêmes qui ils sont. Une confusion et une projection identitaire qui au contraire s'appliquerait davantage à son cas, en tant que « colonisateur moderne », aliéné et étranger dans son pays d'accueil, ainsi qu'à lui-même, alors qu'il entretient possiblement des doutes sur la *pertinence* de sa propre *appartenance*. En ce qui me concerne, ce n'est qu'en apprenant de mes amis taïwanais que j'étais moi-même que je compris enfin comment les Taïwanais sont en réalité des pilotes très habiles, plus que capables de naviguer l'océan houleux de leurs belles et diverses identités. Ce qui est tout à leur honneur.

Taiwan ?

Je dois l'admettre à nouveau : avant de poser les pieds sur cette île magnifique, je n'aurais jamais su où placer Taïwan sur la carte du monde. J'avoue, avec un peu de honte, que j'ignorais également que la langue pratiquée par la grande majorité de sa population est le mandarin. « Ah ? Les gens à Taïwan parlent chinois, comme en Chine ? », m'étais-je dit, moi aussi... En revanche, ce qu'encore moins de gens savent est que la langue de Taïwan (après les langues aborigènes, bien sûr), c'est-à-dire le hoklo taïwanais, est toujours largement et fièrement pratiquée par ses habitants, tout particulièrement dans le sud de l'île. Beaucoup d'autres Taïwanais parlent aussi le hakka, soit la langue maternelle de la plus importante minorité ethnique et pièce substantielle du casse-tête culturel que veut promouvoir l'État sur l'île et le monde. Moi, qui avais été expédié en échange à Taïwan afin d'apprendre vaillamment ce que j'appelais vulgairement « le chinois » (« faux ! », s'exclamerait ma

professeure dévouée, au fait de mes fugues de petits cafés en petits cafés), j’eus plus tard toute une surprise, quand je m’exilai du chaos courtois de Taipei, cette ville que beaucoup de Taïwanais situent en Occident⁸, pour m’en aller au soleil chaud du sud. En effet, linguistiquement, j’étais à nouveau désarmé, réalisant rapidement toute la futilité de mes efforts précédents dans l’apprentissage du mandarin, sommes toutes, bien trop simple et poli⁹. Face à la complexité du registre tonal de ces virtuoses du fin juron et chaleureux descendants des premiers pionniers du continent chinois débarqués sur l’île, le vulgaire joual de mon propre aïeul, coureur des bois, pas très catholique, en aurait eu pour sa *piastre* !

D’ailleurs, comme lui quatre siècles auparavant et comme un peu partout dans notre monde colonisé, ces premiers migrants du continent étaient aussi à la recherche d’une vie meilleure. Ce qui malheureusement se réalisa également sans trop se soucier des aborigènes qui vivaient déjà sur place depuis des millénaires. Il faut donc se rappeler qu’en tant que terre des premiers natifs de l’île, Taïwan se trouve avant tout en Océanie, avec une histoire propre, liée aux peuples austronésiens du Pacifique (Simon, 2012, p. 36). En revanche, ce ne sera pas long que ces nouveaux occupants voient à leur tour leur nouvelle île natale se faire troquer et ballotter entre les mains d’autres colonisateurs venus de l’Occident et de l’Orient. C’est ainsi qu’après avoir vécu sous les Espagnols et les Hollandais, puis curieusement sous un puissant roi-pirate sino-japonais¹⁰, les Taïwanais se retrouveront pour un court moment à la frontière de l’empire de la Chine mandchoue. Ne sachant que faire de cette « terre de rébellion et d’agitation » (Copper, 2012, p. 37), le sort de l’île est cependant à nouveau

⁸ Un commentaire qui est revenu très souvent lors de mes séjours à Taïwan.

⁹ Selon les fermiers taïwanais avec qui j’ai passé un été en 2012 (qui se plaignaient aussi de leurs enfants qui ne s’intéressent pas au travail), le mandarin, qui a moins de jurons, est une langue moins riche que le taïwanais hoklo. Tout comme me l’ont appris, avec délice, les enfants et les adolescents à qui j’ai enseigné l’anglais à Douliu (斗六).

¹⁰ C’est-à-dire, nul autre que Koxinga, héritier prétendu de la dynastie Ming.

gracieusement abandonné avec le Traité de Shimonoseki en 1895, qui cède alors Taïwan au Japon, après la Première guerre sino-japonaise et la défaite mandchoue. Les Japonais, que trop enchantés d'avoir leur propre colonie, n'attendront pas longtemps ensuite pour s'investir corps et âme dans la mission « civilisatrice » des puissances coloniales de l'époque et pour s'aider dans ce projet « moderne » (Iijima, 2014, p. 4), emporteront dans leur arsenal industriels leur gros dada pour le café brésilien (White, 2012, p. 97).

Le café préféré des gens d'ici, de là et de là-bas

N'ayant évidemment rien à voir avec les Thaïlandais ni les Chinois, la courte réponse aux deux premières interrogations que l'on me pose souvent sur ma recherche est donc que les bons vivants de Taïwan ont ainsi cette rare chance de pouvoir apprécier les saveurs du café depuis bien plus longtemps que le *Tim Hortons* est au Canada le « *Café préféré des gens d'ici* »¹¹ (si vraiment on peut parler de café dans le cas de cette chaîne de *donuts* même pas frais). À vrai dire, au risque de passer pour un hipster (quoique j'en serais bien flatté, merci, compte tenu de l'intemporalité moderne de ce personnage, maintenant malaimé, à cause de l'esprit très éclairé ou tordu de l'Internet, qui le confond avec le snob moderniste¹²), l'histoire du café au Canada est assez insipide, en comparaison. En effet, bien des Canadiens, amoureux

¹¹ Tel que présenté sur le site internet de *Tim Hortons*, « en fonction des meilleures ventes de café infusé dans les restaurants à service rapide du Canada », (<https://www.timhortons.com/ca/fr/menu/cafe.php>).

¹² Davantage là-dessus dans le chapitre discutant la définition de Charles Baudelaire sur la modernité.

du café et soi-disant connaisseurs¹³, sans compter bon nombre de Taïwanais¹⁴, sont étonnés d'apprendre comment Taïwan jouit d'un très bon et beau café, aux subtilités historiques complexes, fruit d'un héritage riche en innovations.

La surprise est d'autant plus grande pour les gens qui entretiennent des fantasmes sur l'auguste café italien. Ignorants toute l'histoire et la diversité de la culture du café en Italie ou aveuglés par une vision du monde toute sauf moderne, les vrais snobs sont ceux qui choisissent d'ignorer le réel patrimoine créole du café, se contentant en outre d'un imaginaire chauvin érigé sur un mythe fondateur assez récent (Morris, 2010, p. 8 et p. 24-25). Plutôt que d'en faire une aspiration à la modernité et à l'innovation, comme ce fut le cas de l'Italie à plusieurs époques (Morris, 2010, p. 13 et p. 20-23), le discours de *l'appropriation* de l'espresso italien, en réaction à sa globalisation (Morris, 2010, p. 28-29), bascule de nos jours dans le traditionalisme, voire l'élitisme présomptueux. Ce qui ironiquement constitue également le principal reproche attribué aux baristas trop enthousiastes, comme aux aficionados des cafés « trop chers » et « acides » de la troisième vague¹⁵.

Bref, faut-il vraiment rappeler que dans le berceau des boissons à base d'espresso, le café est généralement servi comme on sert avec fierté cette autre grande invention de renommée quasi internationale, c'est-à-dire nul autre que notre bon vieux « moyen double-

¹³ Selon mon expérience de barista au Canada, beaucoup d'amoureux du café se pensent capables de juger de la qualité du café qu'ils boivent. Mais, un peu comme un parent qui pense bien connaître son enfant, ils se trompent souvent quant à sa qualité réelle, d'après les standards établis par certains professionnels. Curieusement, avec le vin, les gens au Canada admettent plus facilement leur ignorance, ayant volontiers recours à un sommelier.

¹⁴ Comme d'autres aspects de leur histoire et de leur culture, les Taïwanais que j'ai interviewés sous-estiment leur café, en le comparant à ce qu'ils s'imaginent pouvoir retrouver ailleurs dans le monde.

¹⁵ Malgré sa notoriété domestique et internationale, l'espresso à l'Italienne tend actuellement à désenchanter les palais des tenants de la troisième vague du café, associée en général aux développements de la culture du café aux États-Unis, mais non exclusivement, car il s'agit aussi de tendances retrouvées et diffusées ailleurs dans le monde. Ce mouvement, dont la définition ne fait pas encore consensus dans l'industrie du café, poursuit les évolutions de la deuxième vague du café, assimilées aux pratiques du café de spécialité, tel que popularisé par *Starbucks* à ses débuts, ainsi que ses pairs. De nos jours, la troisième vague se caractérise par la recherche d'un café de terroir, légèrement acidulé, de haute qualité, ainsi que de production, d'approvisionnement, de torréfaction et de préparation artisanale et équitable, avec depuis peu un accent sur la valeur des relations humaines à tous les niveaux de production et un service à la clientèle professionnel.

double » national ? En effet, malgré les différences de concentration en café (Morris, 2010, p. 4) et les paramètres désormais établis de l'espresso italien (Morris, 2010, p. 6), rien ne demeure à la fois plus banal et patriotique le matin qu'un *Tims* au Canada ou un cappuccino en Italie (Morris, 2010, p. 6), peu importe le goût, bon ou mauvais, du café en question. Hormis, bien sûr, quand le fier touriste romain se paie une visite au petit café où je travaillais. Alors là ! Comme il me l'a bien dit, mon espresso était : « *buono come in Italia !* », avant d'y ajouter avec grand enthousiasme une tonne de sucre affligeante...

Ainsi, au Canada comme en Italie (Morris, 2010, p. 29), les stratégies marketing des grandes compagnies de café n'hésitent pas à jouer avec le sentiment *d'appartenance* nationale de sa clientèle. À Taïwan toutefois, elles usent davantage de thèmes cosmopolites, à l'exemple de *Starbucks*, du haut de son statut de multinationale. Comme j'essaierai de l'illustrer plus loin, en dépit de tout ce que les snobs et chauvins diront de la qualité des espressos à Taipei, rien n'est moins banal et moderne à Taïwan que le café.

L'infusion de la modernité

À mon avis, tout comme dans la quête de l'harmonie des saveurs du café pendant son extraction, le génie intemporel de la modernité se trouve dans l'accélération de la diffusion et de l'uniformisation, pour ne pas dire d'un œil plus optimiste, dans l'intensification de l'infusion et de l'harmonisation de la diversité humaine.

En m'inspirant de la modernité réflexive à Anthony Giddens (1991), qui transcende le temps et l'espace, il n'y aurait donc pas de postmodernité, mais bien une modernité de plus en plus radicalisée et universalisée (1991, p. 3). Comme Giddens, je pense qu'il existe

des continuités entre la tradition et la modernité (1991, p. 4). En outre, si nous sommes bien passés à l'ère moderne, des discontinuités ont toujours lieu à l'intérieur du processus de la modernité, dans le « rythme du changement », la « portée du changement » et la « nature des institutions modernes » (1991, p. 6). La modernité est ainsi une épée à deux tranchants (1991, p. 7). Elle peut être vue soit comme un processus d'uniformisation conformiste, suivant une culture hégémoniste, soit comme un processus d'harmonisation novateur, résistant et enrichissant à la fois une culture hégémonique. Si les conséquences sont différentes, elles sont néanmoins complémentaires et observables, suivant un point de vue local ou global. Comme nous le verrons plus loin grâce à la poésie de Charles Baudelaire, père du néologisme « modernité », il s'agirait « de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire » (2010, p. 8).

En effet, avec son échange universel et la variété impressionnante de ses décantations et édulcorations locales, l'extraction et l'infusion graduelle des germes moulus du caféier incarnent admirablement toute la modernité de ces délicats échanges et mélanges de mondes qui dans leur fusion englobent et stimulent la curiosité du genre humain. De tous les temps, emprunté à d'autres contrées et sans cesse renouvelé aux goûts de ses nombreux lieux d'adoption, cet élixir psychotonique a su se perpétuer et demeurer à la mode du jour, chaque région jouissant aujourd'hui de son propre café et chaque café de son terroir lointain¹⁶. Urbi et orbi, alors que nos villes grandissent et que notre univers rapetisse de plus en plus vite, la modernité, via le voyage, réel comme virtuel, n'a jamais été aussi accessible aux grands flâneurs de ce monde. À cet effet, citoyens de la ville, comme de la Terre, un

¹⁶ Pour voir une petite vidéo intéressante sur quelques variantes mondiales du café : <https://www.youtube.com/watch?v=-HQxvw3hklw> et <https://www.youtube.com/watch?v=CWTA27-af14>.

espace qui maintenant se fond concrètement dans le cybermonde, les jeunes Taïwanais, à défaut de pouvoir vraiment quitter leur « petite île », comme ils le disent souvent, qu'ils bourlinguent déjà avec une fascination croissante (Turton, 2016), n'ont jamais été aussi nombreux à faire des petits cafés observés de Taipei leurs foyers privilégiés d'observations de la modernité de notre petit globe terrestre (White, 2012, p. 5).

Modernity Inc.

D'autant plus que ces trente dernières années, cette savante infusion a été admirablement moussée de mains de maîtres comme *McDo* et plus récemment notre *Starbies* chéri à tous. Au Canada, justement, puisqu'il est question ici de grands joueurs du capitalisme mondial, notre propre *Timmies* à nous semble également avoir compris, sous l'ombre captivante du nouveau *coffee trendsetter* en ville, que si son produit devait rester le « café préféré des gens d'ici », il allait devoir rappeler aux habitants canadiens leurs « racines » et certains de leurs rituels « ancestraux » et locaux... À en croire les publicités, rien de plus réunificateur, multiculturel et canadien qu'un bon café¹⁷ (un peu fade, mais bien chaud et sucré), d'autant plus acheté au *Tims* du coin, pendant le traditionnel match de hockey de ses enfants¹⁸. Ce qui finalement n'aurait pas empêché *Tim Hortons*, en contemplant l'imparable vague engendrée par la sirène émeraude, de nous taquiner maintenant d'un nouveau produit, torréfié un peu plus foncé, en apparence beaucoup plus

¹⁷ Pour voir la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=S0pjW2ltKwI> et <https://www.youtube.com/watch?v=vsazOptqMeo>.

¹⁸ Pour voir la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=blo7wsEHjLY>.

intense, selon *Tim Hortons*¹⁹, pour les fines bouches, plus complexes et modernes, pour ne pas dire « civilisés » d'entre nous !

En effet, selon Claude Lévi-Strauss (1983, dans Tucker, 2011, p. 12), les sociétés classent la nourriture dans les catégories crue, cuite et avariée, en imaginant des dichotomies entre elles, en fonction des oppositions, telles que nature et culture ou incomestible et comestible. À l'échelle universelle, tout dépendant des imaginaires locaux, la nourriture non transformée serait considérée comme « sauvage », alors que celle qui est transformée serait « civilisée ». Ainsi, selon la société, les modes de transformation de la nourriture sont hiérarchisés suivant qu'elle soit par exemple rôtie, bouillie ou fumée. En Occident, le rôtissage bénéficierait du plus haut prestige. Le café, étant torréfié, jouerait donc de la même aura, tout en profitant aussi du statut de produit exotique du sud. Plus le café est foncé, plus il est torréfié et plus il communiquerait l'idée d'un produit raffiné, complexe et goûteux. Ce qui est trompeur, puisque la torréfaction outrancière brûle toutes les caractéristiques du grain de café. Une torréfaction légère, au contraire, conserve son terroir.

Du moderne au moderniste

L'ouverture du monde, ce flux innovant de la modernité, n'est donc pas à l'abri de nos tendances chauvinistes, comme non plus de l'instrumentalisation et du fétichisme de la production et du consommateur (Appadurai, 2008, p. 521). Elle n'est pas moins insensible aux belles promesses de confort de la société de consommation, dans lesquels certains

¹⁹ Pour voir la vidéo : <https://www.facebook.com/TimHortons/videos/10154401213783097/> et <https://www.facebook.com/TimHortons/videos/10154484316853097/>.

indignés que j'ai rencontrés à Taipei, semblent reconnaître ce qui s'apparente à cette fatalité qui encore de nos jours guette le nihilisme du dernier homme (Taylor, 1992, p. 14). Initié oisif, narcissique et urbain, il se veut à l'avant-garde de sa société, à laquelle, en réalité, il se conforme avec un faux, or confortable sentiment de sécurité. Charles Baudelaire l'avait d'ailleurs déjà identifié à son époque comme étant « l'artiste », à l'opposé du dandy, réellement moderne (2010, p. 6). Cet artiste, faux et avili par Baudelaire, aurait également été démasqué par l'imminente « authenticité » morale de « l'Internet des armées »²⁰, en la forme du « détestable » hipster de cette première décennie du troisième millénaire. Il faut toutefois souligner que la culture populaire de l'Internet a ainsi soustrait une appellation qui autrefois faisait la marque de distinction des jazzistes et beatniks des années 1940 et 1950, en qui Baudelaire aurait sûrement reconnu ses dandies contemporains, peut-être bien oisifs, mais toujours dans l'élévation de leur art. Bref, à en croire le fameux poète français au sujet du dandy le plus célèbre de Rome, nul autre que Jules César, les modernes (c'est-à-dire les vrais hipsters ou dandies) et leurs sous-fifres modernistes (moi le premier, personne n'est à l'abri !), auraient de tous les temps existés (Baudelaire, 2010, p. 9). Le danger de la nouveauté de la modernité, « cette belle grosse tarte à la crème », comme me l'expliquait l'un de mes mentors, c'est enfin de tomber dans le régal facile d'une panacée tautologique, bien explicitée par Arjun Appadurai (1996, p. 1), dès les premières lignes de *Modernity at Large*.

De la vitalité urbaine...

²⁰ En référence à « l'Éternel des armées » et au pouvoir d'influence globalisateur de l'Internet dans la culture populaire.

Si la modernité, lorsque transformée en marchandise, est également associée sans trop de ménagements (par ces mêmes critiques que j'ai rencontrées à Taipei) aux démons de la gentrification, c'est-à-dire aux raffinements bourgeois et aux commodités de la vie trop confortable dans la cité, qui chassent éventuellement les moins bien nantis, l'apparition embryonnaire de petits cafés dans ces faubourgs et leur attrait pour les migrants déracinés (White, 2012, p. 139), soit les étudiants en manque d'espace ou les étrangers en quête d'un chez-soi, parmi d'autres, peut aussi refléter tout le potentiel moderne et audacieux de la diversité infusée dans ces quartiers aux débuts de leur revitalisation.



À défaut d'apprendre en cours comment prononcer le mot « 士紳化 » (*shishenhua*, c'est-à-dire « gentrification »), au grand dam de Mme. Qu, il est vrai que dès mes premières escapades dans le dédale ravissant des petites ruelles du district de Daan (大安) et du quartier de Shida (師大), je pouvais déjà constater en 2007 comment ces deux secteurs pouvaient donner l'impression d'être bourgeois, avec tous leurs petits cafés « prétentieux ». Au-delà du simple discours trop commun sur le conformisme des Taïwanais pour expliquer la popularité de leurs petits cafés, une lecture de Pierre Bourdieu peut en outre offrir une explication plus désaltérante pour les critiques, indignés par cette bourgeoisie. Elle pourrait même leur procurer quelques éléments de réponses sur eux-mêmes...

En somme, selon Bourdieu, les conditions de vie des gens structurent comment ils perçoivent et font l'expérience du monde, suivant les idéologies correspondant à leur classe sociale. Ces représentations sociales révèlent et motivent des luttes de classes, dont les diverses valeurs, intérêts et goûts sont en constantes négociations. Les plus riches profitent ainsi de l'autonomie que procure le pouvoir de choisir et définissent ce qu'est le luxe dans leur société à travers leurs habitudes de consommation (1984, dans Tucker, 2011, p. 13).

Les petits cafés étant très populaires dans le district de Daan et du quartier de Shida, il serait donc très facile de juger la présence de ces commerces comme étant seulement l'expression des goûts dispendieux de la bourgeoisie de ces secteurs. Mais, comme quiconque s'y étant déjà promené peut le constater, l'ensemble de leur espace forme également le domaine privilégié de la population estudiantine de deux des universités les plus réputées de Taïwan. Legs de l'ère coloniale japonaise, il s'agit bien entendu de l'Université normale nationale de Taïwan (NTNU) et de l'Université nationale de Taïwan (NTU). L'autre étrange constatation, tout aussi significative pour moi, comme pour mes

congénères occidentaux (fréquemment les premiers à critiquer ce nouveau paysage que nous tendons vite à coloniser de notre regard à notre arrivée), est le nombre prodigieux de « gros nez » que l'on y croise... Bien malgré nos efforts pour échapper à cette funeste réalité, tandis que nous naviguons les vastes campus de notre imaginaire...



Pirates de l'observation culturelle

Autrement dit, je me suis assez vite aperçu que je n'étais pas l'unique pilote de navire, corsaire et aventurier solitaire dans les abords, m'imaginant voguer les mers orientales, en tailladant et fauchant mes incompréhensions, un antique sabre à une main et un pistolet

grotesque dans l'autre. À la découverte de peuplades inconnues, une donzelle chimérique à mes côtés, les yeux clos, je bravais seul d'insurmontables tsunamis et typhons interculturels, armé de ma seule « finesse d'esprit de civilisé » et d'un « instinct naturel » pour comprendre ces gens « exotiques », si différents de moi. Je consacrais ainsi mon identité distinctive d'homme de fortune et du monde avec une fierté malvenue, semblait-il.

« *Grandeur et misère de la modernité* »

Pourquoi ? Comme l'un de mes informateurs me l'a ensuite expliqué, en me ramenant brusquement sur la terre ferme : de manière semblable à beaucoup d'Occidentaux nouvellement débarqués à Taïwan, selon lui, il s'agissait probablement du colonisateur ou snob et chauvin en moi, voyant toutes réciprocités physiologiques d'un œil mauvais (le seul que j'avais, en tant qu'ignoble pirate de l'observation culturelle), comme un challenge à mon altérité et mon individualité. Mon ami me rappelait ainsi qu'en tant que « tête blonde », je ressentais fort probablement une certaine compétition à l'égard de mon empire colonial sur « l'authenticité » de mon originalité, dans cet océan magnifique de chevelures ébène. Ou pire encore, je faisais tout simplement preuve d'un infâme narcissisme de hipster, à la recherche encore et toujours d'expériences « authentiques » à photographier avec un joli café. Autrement dit, enivré par un urgent besoin de distinguer « l'authenticité » de mon *appartenance* imaginée et d'immortaliser mon existence à la vue de tous (déjà bien avant le concours populaire d'*Instagram*), j'essayais peut-être alors de donner un sens collectif à mon mal de vivre moderne et individualiste. J'affichais virtuellement ainsi mon *appartenance* et ma relation à un monde étranger, en tant qu'individu mondialisé, anticonformiste et

affranchi de mes origines sociales ou de mes liens locaux traditionnels. Sinon, j'étais seulement d'un lâche nihilisme confortable dans mon petit café²¹...

... À la gentrification

Quoi qu'il en soit, en plus d'être l'un des campus qui agglomèrent et concentrent la crème de la crème du tout Taïwan étudiant, le district de Daan et plus singulièrement le quartier de Shida sont visiblement aussi le terrain de jeux favori d'un bon nombre de jeunes expatriés venus travailler et apprendre le mandarin à Taipei, de manière on ne peut plus « sérieuse », tout comme moi en 2007.

Par conséquent, bien malgré tout ce que j'ai entendu dire sur le conformisme et la stérilité de leur gentrification, en tant que lieux de résidence privilégiés de l'élite livresque politique et économique de Taipei, ces espaces cosmopolites de vie étudiante, très éloignés du portrait apolitique et infantile que l'on en fait à une certaine époque (Cabestan et Le Pesant, 2009 p. 76), étaient au contraire le théâtre de riches échanges intellectuels et culturels pendant mon enquête de terrain. Les petits cafés qui y ouvrent leurs portes d'année en année profitent ainsi de la foisonnante vitalité créée par cette florissante diversité intellectuelle et culturelle, tout en étant eux-mêmes une contribution non négligeable à ce qu'un ami français pouvait seulement qualifier en 2010 comme étant un « art de vivre » tout

²¹ Voir *Grandeur et misère de la modernité* de Charles Taylor (1992) pour une lecture éloquente des conséquences de la modernité. Particulièrement, en ce qui concerne les dangers de la quête d'authenticité dans la formation de l'identité individualiste, ainsi que des périls de l'instrumentalisation et de la fragmentation des relations humaines et sociétales. Le résultat étant forcément le déclin de la participation et de la liberté politique.

à fait curieux et difficile à définir, alors que l'on se promenait dans les quartiers des deux universités, entourés de leurs nombreux et charmants petits cafés.



Malheureusement, à chacun de mes retours à Taipei, sous l'action de certains groupuscules citoyens²², dont certains, j'ai ouï-dire, seraient d'origine douteuse, je dois admettre que j'ai aussi vu l'art de vivre un peu glauque, mais flamboyant du quartier de Shida, flétrir à coup de contraventions et de fermetures municipales. Pour certains de ses résidents, l'horrible bruit culturel de ses petits cafés « mal fréquentés » serait insupportable. Comme

²² Selon un article du Taipei Times (Frazier, 2012), il s'agirait de l'action de certains représentants municipaux et d'intérêts immobiliers, ainsi que le résultat du lobbying organisé par le Shidahood Association (師大三里里民自救會).

les bars du quartier, ils nuiraient à leur espace de vie familiale. Pour d'autres, des opportunités d'investissement plus avantageuses se seraient présentées à eux, bien aux dépens du projet personnel et collectif de certains propriétaires de petits cafés.

Des sanctuaires de la modernité

En dépit de la gentrification qui semble s'installer lentement, mais sûrement, à l'avantage d'un establishment financièrement plus confortable, le brassage d'idées qui se produit dans les cités du monde, grâce à la diversité humaine qui s'y retrouve, demeure néanmoins un irrésistible aimant pour *l'homo sapiens sapiens modernus*, ou si vous préférez ces « haïssables » hipsters, dandies, flâneurs, boulevardiers, *wenyi qingnian* (文藝青年) ou autres hurluberlus géniaux de ce genre. À Taïwan au moins, les *wenyi qingnian* (l'équivalent du mot hipster en mandarin) profitent effectivement d'une bonne réputation. Malgré un usage dans la culture populaire qui tend à lui donner une connotation proche de la nouvelle signification péjorative du hipster, ce sobriquet a longtemps incarné la distinction des mouvements de la modernité dans le monde chinois. Le Mouvement du 4 mai et les cercles d'écrivains taïwanais pendant les années 1970, qui fréquentaient des foyers comme celui du Café Astoria, en sont des exemples manifestes. Tout récemment, le Mouvement des Tournesols invitait d'ailleurs la jeunesse taïwanaise à se souvenir des *zeitgeists* de leur passé, afin d'abreuver leur propre combat contemporain.

Peu importe comment l'on aime stigmatiser les hipsters, qu'ils s'agissent des sanctuaires, non moins modernes, des petits villages aborigènes soi-disant traditionnels dans le fin fond de l'Amazonie ou des foyers des petits cafés en vogue dans les grandes métropoles du Japon, je crois que pour ces anthropologues en herbes, comme du pavé, les agglomérations humaines et leurs lieux de rencontres et d'échanges ont de tous les temps été de fabuleux sites *d'observation observée* de l'humanité et de ce qu'elle produit de plus moderne. Comme l'un de mes informateurs l'a déjà expliqué, les petits cafés de Taipei auraient ainsi la même fonction sociale et solitaire que les pavillons traditionnels ou « *tagakal* » de son village de la tribu Dao, sur l'Île aux Orchidées : ce sont des foyers humains de répit, d'échanges, de mélanges et de création de la modernité. La modernité étant finalement « le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable » (Baudelaire, 2010, p. 8).



Grâce à la transcendance de son espace moderne (White, 2012, p. 36), le foyer du petit café peut ainsi devenir un véritable refuge (White, 2012, p. 154-155). Par conséquent, une personne peut y retrouver un certain sentiment *d'appartenance* local et global, voire cosmopolite, en fonction de ses besoins (White, 2012, p. 158), en plus d'y jouir d'un confort matériel, social et solitaire. Bref, malgré l'apparente gentrification du district de Daan et du quartier de Shida, c'est précisément ce que j'ai observé pendant mon enquête de terrain.

Un art de vivre assoiffé pour le monde

Ce n'est pourtant qu'à mon retour au Canada que je commençai à peine à comprendre, à travers mes lectures²³, comment cette diversité, agrémentée de la belle convivialité des petits cafés de Taipei, étanchait une soif pour un style de vie plus moderne chez les jeunes Taïwanais que j'avais observés, qui transcendait leur héritage conflictuel. Abreuvés par leur insatiable curiosité pour le monde et une vision idéelle, comme idéale de l'étranger, les foyers d'échanges, de travail et de vie communautaire, que sont les petits cafés, désaltèrent ainsi une jeunesse taïwanaise, consumériste et branchée sur le monde comme jamais auparavant. Le taux de pénétration de *Facebook* à Taïwan serait d'ailleurs l'un des plus élevés au monde (Taipei Times, 2014).

Si l'on prend le temps d'écouter ces jeunes, pour peu qu'on leur offre cette chance (ce qu'ils s'accorderont eux-mêmes, à force d'être ignorés, comme nous le verrons avec le Mouvement des Tournesols), nul besoin alors de folâtrer trop longtemps dans le cul-de-sac

²³ À la lumière des ouvrages de Merry White (2012), Chang Cheng-Heng et Shih Yi-Ping (2010), Mariko Iijima (2014) et Chih-Chieh Tang (2012), ainsi que plusieurs autres analyses et articles sur l'histoire du café à Taïwan.

d'une profonde analyse sociopolitique pour comprendre que passer des jours entiers dans un petit café à Taipei, parmi d'autres comportements qui leur sont reprochés, n'est pas le signe d'une jeunesse apathique, apolitique et trop aisée. Bien au contraire ! À les voir discuter, se divertir et se reposer, mais aussi s'informer et travailler dans leurs divers foyers favoris, les jeunes Taïwanais ne font pas moins preuve d'idéalisme et de dynamisme que le reste de la jeunesse du monde. Certes, beaucoup témoignent ainsi d'une soif entreprenante, d'autant plus urgente pour eux, de connexion et de liberté, comme de reconnaissance interpersonnelle et politique, tant sur leur île chérie qu'avec le reste du globe. Pendant l'occupation du Yuan législatif, comme je le raconterai plus précisément dans le récit conclusif de cette recherche, j'ai ainsi eu la chance de discuter du projet de démocratie délibérative du Mouvement des Tournesols, qui s'est d'ailleurs organisé dans certains petits cafés de Taipei. L'esprit entrepreneurial de cette jeunesse et son fort sens de cause, de corps et de responsabilité envers Taïwan et le monde, malgré ses divergences idéologiques, se sont aussi illustrés admirablement dans l'organisation du mouvement et les connexions qu'il a créées à travers le globe.

Des foyers d'appartenances au monde

Bien au courant de cette polydipsie qui s'apparente aux grandeurs et misères de la modernité (Taylor, 1992), cela fait déjà longtemps que les propriétaires de petits cafés à Taipei s'enquièrent, du mieux qu'ils peuvent, à apaiser cette soif qu'ils ressentent chez leur

jeune clientèle. Tenant compte de cette intention qui m’a souvent été manifestée²⁴, ayant été eux-mêmes de jeunes consommateurs assoiffés du monde auparavant, ils assurent désormais, en tant qu’entrepreneurs modernes de Taïwan, un vaste éventail de services sociaux et culturels réconfortants dans leurs petits quartiers d’adoption. Si ce n’est que pour répondre au criant besoin d’espace personnel, ces foyers multivers d’émancipation et de libre entreprise²⁵, véritables havres de paix anonymes²⁶ qui offrent la chance d’imaginer et de pratiquer une vie alternative, procurent aux jeunes Taïwanais, sans patrie reconnue, l’appréciable opportunité de se retrouver souverainement en soi ou en groupe une *appartenance* émancipée et moderne au monde et à Taïwan (Simon, 2003, p.147). Autrement dit, en tant que bons voisins et citoyens de leur cité planétaire et pour la modique somme d’un seul café, ils y pratiquent socialement leur fantaisie de modernité (Appadurai, 1996, p. 54) de manière libre et pragmatique (White, 2012, p. 159). Un truc machinchouette encore peu *pertinent* et pas pratique du tout, aux yeux de leurs vénérables aînés.

De bons vieux croûtons à jeunes fraises flamboyantes ?

²⁴ Notamment par l’installation de kiosques à café de qualité au foyer d’occupation du Mouvement des Tournesols. À titre d’exemple, le Democracy Café (*Minzhu Kafeiguan*, 民煮咖啡館) profitait d’un approvisionnement continu en sacs de café et pouvait compter sur l’assistance des baristas et des propriétaires de nombreux petits cafés à Taipei et d’ailleurs.

²⁵ Le 18 mars 2014, l’organisation du Mouvement des Tournesols publie un communiqué sur *Facebook* (Lee, 2014), déclarant que « Taïwan doit demeurer un paradis d’entrepreneurs qui permet aux jeunes de cultiver leurs projets de rêve, à force de persévérance personnelle et de travail assidu, dans le but d’ouvrir leurs propres commerces et *petits cafés* ». Pour voir la déclaration en tant que telle : <https://www.facebook.com/Islandnationyouth/photos/a.236148243235096.1073741833.177308745785713/241320579384529/?type=1&theater>.

²⁶ La majorité de mes entrevues ont eu lieu dans les petits cafés favoris de mes informateurs, où ils y ont souvent confié retrouver un anonymat réconfortant. Lors d’une entrevue, je demande à l’un d’eux, par souci de discrétion, s’il veut poursuivre la conversation ailleurs à cause du soudain silence dans le petit café. Il me répond alors que malgré la possibilité qu’on nous entende, on n’a pas à s’inquiéter, car là où nous sommes personne ne nous écoute (White, 2012, p. 155-156).

Cette étroitesse d'esprit n'enlève toutefois rien à la valeur intrinsèque de la pratique sincère de cet art de vivre qui demeure très *pertinent* dans l'imaginaire de la jeunesse à Taipei. Pour ces jeunes de leur temps, il ne s'agit pas seulement de vivre la vie en rose, dans le confort d'un beau petit café raffiné et pseudo-intellectuel, afin de prendre de belles photos des commodités culturelles qu'ils consomment, suivies de *selfies* existentialistes à afficher sur *Facebook*. Loin de là. Même si pour certains d'entre eux, le petit café demeure qu'un refuge ludique, comme ce le fut pour moi, il n'est pas non plus question d'une échappatoire de « la dure réalité de la vie », ni d'une quête de plaisirs éphémères ou d'une absence d'éthique de travail, comme le jugent beaucoup de leurs parents. Bref, comme tout étudiant et travailleur autonome à Taipei vous l'attestera, les petits cafés sont au contraire très propices au travail acharné et productif, tant valorisé à Taïwan. Ce n'est pas pour rien qu'en anglais on parle souvent des vertus du « *coffice* »²⁷.



²⁷ Les petits cafés sont également propices à la créativité et à la productivité, comme l'attestent plusieurs études, tel que l'effet du bruit ambiant (O'Connor, 2013).

En outre, à écouter cette « génération de fraises », ainsi baptisée depuis les années 1980 pour son apparente tendreté et son penchant pour *la bella vita* et le café aujourd'hui : il est vrai que, pour eux, leurs parents se sont rudement botté les fesses. Or malheureusement, pensent-ils aussi, ce fut au prix de se garder bien loin de ce qu'ils ont enseigné à leurs enfants comme étant « la noirceur de la politique »²⁸. Ayant appris à ne jamais poser de questions trop dérangeantes, ils se seraient contentés, pendant près de quarante ans, des choix politiques plus pragmatiques et moins risqués que leur ont imposé les tourments d'une vie sous la loi martiale. Encore de nos jours, alors que Taïwan est une démocratie, mes jeunes amis m'ont souvent confié comment leurs parents conservent encore leurs anciennes habitudes prudentes, les conseillant fortement, voire les forçant régulièrement à en faire autant, ne serait-ce que par respect pour eux. Beaucoup de mes informateurs ont ainsi indiqué avoir participé au Mouvement des Tournesols, malgré les



²⁸ Propos tenu par plusieurs de mes informateurs.

mises en garde de leurs parents. La fameuse banderole « Papa, maman ne vous inquiétez pas, nous sommes en sécurité » affichée au siège de l'occupation incarne bien cette réalité. L'un de mes informateurs, par exemple, serait également allé manifester contre le Mouvement des Tournesols, tout simplement pour rassurer et apaiser ses parents.

À l'inverse, les plus idéalistes d'entre leurs aînés, ayant combattu courageusement pour cette démocratie, dont profite la jeunesse aujourd'hui, reprochent à leurs rejetons d'avoir abandonné le combat²⁹ pour lequel ils ont versé déjà trop de sang. Mais, tandis qu'ils se battent vaillamment encore et toujours pour l'autodétermination de Taïwan et méritent tout le respect du monde pour leurs sacrifices, ceux qui sont effectivement le fruit de cette société répondent en outre qu'il ne s'agit plus de la même bataille³⁰. Nées des entrailles, des joies et des peines de leurs parents, ces belles « fraises » ne veulent plus d'un conflit qui n'a jamais été le leur. Ils ne se battront pas pour une vision de l'indépendance ou de la réunification de Taïwan qui ne les représente pas (Rigger, 2006, p. 14, Le Pesant, 2011, p. 136). Malgré une histoire difficile qui les *affecte* encore et qui, beaucoup le savent, a été amplement usée pour les manipuler dans le système d'éducation lors du processus de démocratisation de Taïwan (Laverdière, 2014), qu'ils soient idéalistes, nihilistes ou simplement aussi pragmatiques que leurs parents, peu importe, aujourd'hui, ces jeunes fleurs ensoleillées veulent autre chose.

Des questions, encore des questions...

²⁹ Par exemple, au moment où les organisateurs du Mouvement des Tournesols décident de mettre fin à l'occupation du Yuan législatif, leurs alliés plus âgés ne sont pas consultés. Comme je le raconterai en conclusion, la réaction des anciens est vive. Quelques jours plus tard, l'un de leurs leaders se lance même devant une voiture dans une tentative de suicide.

³⁰ À titre d'exemple, voici une vidéo qui a largement été utilisée pour illustrer ce discours pendant le Mouvement des Tournesols : (<https://www.youtube.com/watch?v=fKU7A22usls>).

Mais, avant de contempler l'épanouissement des Tournesols à l'aurore de leur éclosion politique, leurs aînées entre-temps se demandent toujours : « mais, que veulent-ils ses enfants, à la fin ? », « qu'est-ce qu'ils y trouvent à flâner des journées entières à boire du



café, au lieu de travailler et de voter aux élections, comme nous ? », « non, mais, c'est quoi ça, nos enfants protestent dans la rue maintenant ? », « qu'ils retournent donc à l'école, faire ce que fait un étudiant normal ! », « si nous, on avait peu ou pas de libertés, on a au moins réussi à leur donner une bonne vie avec le peu qu'on avait et tout ça à la sueur de notre front et tête baissée ! », « or eux, qu'est-ce qu'ils font avec tout ça ?... Ils boivent du café. », « vous

savez c'est quoi le problème ? Nos enfants, aujourd'hui, sont trop libres, voilà le problème ! », « Notre démocratie est trop libre, on les laisse trop faire »³¹, « non, mais regardez-les, ils s'embrassent dans le Yuan législatif ! » (décidément, s'ils pouvaient se contenter de se taper

³¹ Tous des commentaires que je paraphrase, en provenance de jeunes que j'ai rencontrés, à propos de leurs parents ou de leurs aînées en général, à l'exception de la remarque sur une jeunesse trop libre qui m'a été dite dans le Yuan législatif par un monsieur venu visiter le foyer d'occupation. Cet « espion du KMT », selon les occupants, trouvait que Taïwan, étant une jeune démocratie, avait beaucoup à apprendre des autres nations démocratiques. C'est pourtant pour cette même raison que la jeunesse sur place manifestait pour une démocratie plus directe, suivant ce que plusieurs d'entre eux m'expliquaient en se lamentant de leur situation politique.

dessus à coups de poing, comme semble être la coutume dans la chambre des représentants de la République de Chine, il y aurait peut-être moins d'incompréhension intergénérationnelle...). Bref, on peut quand même faire preuve d'indulgence. Naturellement, il est tout à fait dans les droits des parents de s'inquiéter et de remettre en question cette étrange chose qui motivent leurs jeunes et précieux hurluberlus à se « corrompre » dans les petits cafés de Taipei, comme ensuite au Yuan législatif. « Que cherchent-ils ? », demanderait Charles Baudelaire (2010, p. 8).

CHAPITRE IV : La modernité baudelairienne et son art de vivre

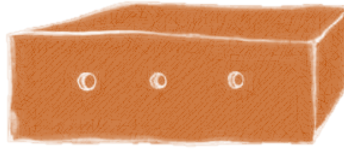
« Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? À coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire »

Charles Baudelaire (2010, p. 8)

L'adulte-enfant M.G.

Si la modernité est le produit fluide de l'infusion et de l'harmonisation exponentielle de la diversité humaine, son principal instigateur est certainement l'être ensoleillé qui la recherche depuis la nuit des temps et « la curiosité peut être considérée comme le point de départ de son génie » (2010, p. 5), écrivait Baudelaire, quelque temps avant 1863. Enfin une réponse, si j'en connais une, qui saurait, je l'espère, rassurer les pauvres parents de mes jeunes amis ! Car, il est bien question de prodiges... Quoiqu'il est vrai aussi que les génies sont souvent incompris, tout comme les enfants d'ailleurs, dont fort heureusement la grande curiosité n'a égal que leur enchantement pour les merveilles de l'inédit. Qu'elles soient frivoles, ils s'en foutent ! Et tant mieux ! On a qu'à se rappeler du premier échange entre le Petit Prince et l'Aviateur pour s'en convaincre, au moment où ce dernier achève de gribouiller une troisième illustration ne satisfaisant toujours pas l'enfant capricieux devant lui qui vient tout juste de lui demander de dessiner un mouton (De Saint-Exupéry, 2001, p. 6) :

« Alors, faute de patience, comme j'avais hâte de commencer le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci :



Et je lançai :

– Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans.

Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge :

– C'est tout à fait comme ça que je le voulais ! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton ?

– Pourquoi ?

– Parce que chez moi c'est tout petit...³²

– Ça suffira sûrement. Je t'ai donné un tout petit mouton.

Il pencha la tête vers le dessin :

– Pas si petit que ça... Tiens ! Il s'est endormi...

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du Petit Prince »

Baudelaire, pareillement en son temps, n'avait pas manqué de reconnaître le génie moderne de l'enfance, peignant ainsi de sa plume lyrique, le portrait de son ami légendaire M.G., lui-même illustrateur (un autre à la plume aiguisée !). Tel qu'il l'écrivait alors : « rien ne ressemble plus à ce qu'on appelle l'inspiration, que la joie avec laquelle l'enfant absorbe la forme et la couleur » (2010, p. 5). À en croire le récit, l'incarnation de l'humain moderne, « par nature, très voyageur et très cosmopolite » (2010, p. 4), l'aurait éludée pendant pas moins de dix ans. Ce n'est qu'en faisant sa connaissance qu'il comprend enfin qu'il a affaire à

³² Tout comme le répètent souvent les jeunes Taïwanais que j'ai rencontrés à propos de leur île, « Taïwan est toute petite ». Et comme eux, le Petit Prince, curieux, quitte sa petite planète. Triste et en conflit avec sa Rose improbatrice, il part, afin de découvrir d'autres mondes, pour enfin se retrouver lui-même, en même temps que sa Rose.

un véritable homme du monde : « c'est-à-dire homme du monde entier, homme qui comprend le monde et les raisons mystérieuses et légitimes de tous ses usages » (2010, p. 5). Contrairement à l'image glorifiée de l'artiste contemporain, faux créateur de « l'authenticité » et tourné vers soi, au risque de l'être envers et contre tous (tel que le rappelait Charles Taylor (1992), il n'y a pas si longtemps), l'humain véritablement moderne, écrivait déjà Baudelaire, « s'intéresse au monde entier, il veut savoir, comprendre, apprécier tout ce qui se passe à la surface de notre sphéroïde » (2010, p. 5). En tant que flâneur et « homme des foules » (2010, p. 5), son tempérament génial se distingue ainsi, tout comme l'enfant (ou encore le convalescent), par « la faculté de s'intéresser vivement aux choses, même les plus triviales en apparence » (2010, p. 5). En effet, qu'y a-t-il de plus trivial que de dessiner des moutons imaginaires (ou pire, en demander tant à une grande personne) ou boire du café à longueur de journée dans un petit café, me demanderez-vous peut-être (en tant qu'adulte très mûr, mais pas du tout comme une fraise, bien sûr) ? Une question hypothétique très légitime, à laquelle ma réponse serait sans aucun doute : justement, qu'y a-t-il de moins trivial ? Faut-il rappeler comment l'histoire du monde estensemencée de sociétés modernisées par ce genre de foyers d'échanges et de mélanges tous aussi extraordinaires que novateurs ?

Comme le poète maudit le composait brillamment : « le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassée » (2010, p. 6). C'est pourquoi, en tant que créature moderne, suggère-t-il de sa plume irrévérencieuse : « prenez-le aussi pour un homme-enfant, pour un homme possédant à chaque minute le génie de l'enfance, c'est-à-dire un génie pour lequel aucun aspect de la

vie n'est émoussé » (2010, p. 6). Autrement dit, c'est dans notre aspiration à la sophistication, quand elle nous ravit nos obsessions *affectives* personnelles à chacun, qu'alors nous sommes tous des adultes-enfants en rémission. Bref, de manière plus significative pour la modernité et son mode de diffusion ou si vous préférez d'infusion, ce désir se révèle d'abord et avant tout dans l'autre et l'ailleurs, comme sur un miroir. Plus nous sommes exposés à l'altérité, plus nous sommes portés à aller plus loin pour nous *approprier* sa marque de distinction, afin de vivre et revivre, intentionnellement ou non, les enchantements de l'enfance, qui eux demeurent toujours on ne peut plus proches de nos *affects* les plus intimes. D'où peut-être, soit dit en passant, le sentiment de nostalgie paradoxale qui empreint souvent la recherche de la modernité. La géniale ouverture au monde de ce vieil ami, que Baudelaire considère avant tout comme un dandy, à l'opposé de l'artiste étriqué, aurait elle-même une origine bien plus antérieure et significative, pouvant expliquer sa convalescence (Baudelaire, 2010, p. 6) :

« Un de mes amis³³ me disait un jour qu'étant fort petit, il assistait à la toilette de son père, et qu'alors il contemplait, avec une stupeur mêlée de délices, les muscles des bras, les dégradations de couleurs de la peau nuancée de rose et de jaune, et le réseau bleuâtre des veines. Le tableau de la vie extérieure le pénétrait déjà de respect et s'emparait de son cerveau. Déjà la forme l'obsédait et le possédait. La prédestination montrait précocement le bout de son nez. La damnation était faite »

Pris dans le piège du djinn de l'enfance, c'en était donc déjà fait de lui. Or, voilà, le poète prend pause et affûte les lignes de son portrait éloquent. Tout n'est pas perdu, car (Baudelaire, 2010, p. 19) :

³³ C'est-à-dire M.G. !

« Le dandysme n'est même pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle. Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. Aussi, à ses yeux, épris avant tout de distinction, la perfection de la toilette consiste-t-elle dans la simplicité absolue, qui est en effet la meilleure manière de se distinguer. Qu'est-ce donc que cette passion qui, devenue doctrine, a fait des adeptes dominateurs, cette institution non écrite qui a formé une caste si hautaine ? C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenue dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple ; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant ; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard. On voit que, par de certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être ; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable. Que le lecteur ne se scandalise pas de cette gravité dans le frivole, et qu'il se souvienne qu'il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Étrange spiritualisme ! »

C'est ainsi qu'après avoir déambulé sur le pavé envoutant des environs des petits cafés de Taipei, à la pourchasse des pas erratiques (hérétiques ?), mais clairvoyants du fin anthropologue qu'était Baudelaire, cet « homme des foules », j'en suis venu à penser, à mes propres risques et périls, que cette chose si étrange, cet art de vivre, lamentablement critiqué comme une promesse frivole de libertinage, sinon tout bêtement comme un vide narcissique intersidéral, revenait en réalité au génie moderne des adultes-enfants de Taipei. Au péril de passer pour un bonhomme un peu ingénu et romantique (tout comme mes jeunes amis taiwanais ?), ce que j'épiais alors chez eux, en flânant d'abord dans le refuge de leurs petits cafés, puis à l'intérieur du foyer du peuple taiwanais au grand complet (où ils déménagèrent pendant le Mouvement des Tournesols), était ainsi nul autre que l'audacieuse réincarnation

de ce cher M.G., le vieil ami
à Baudelaire. Sommes
toutes, le seul péché de
ces jeunes aujourd'hui, s'il
en est un, est de
pourchasser à leur tour le
fantôme, combien
séduisant, d'une vie libre
et alternative, suivant le
spectre (terrifiant pour
l'adulte taïwanais
étouffant son enfance) de
leur *appartenance*
moderne à Taïwan et au
monde, tout comme ce
désir de vivre à l'intérieur



d'une démocratie digne d'elle, sur leur île chérie, pourtant encore et toujours forcée par des
puissances extérieures à l'errance politique éternelle.

Enfin, le moderne, souriant « comme le Lacédémonien sous la morsure du renard »
(Baudelaire, 2010, p. 19), est toujours à l'affut chez autrui de ce qui lui paraît différent,
nouveau et désirable, afin de *s'approprier* cet idéal à sa façon et se distinguer chez soi, auprès
de ses pairs. À la découverte de soi dans l'autre et l'ailleurs, cette ouverture à la diversité et
cette tendance à emprunter les bonnes idées contribuent à la construction de son

appartenance, en le distinguant nettement chez lui. L'exposition à cette même diversité inspirerait toutes les progrès et l'innovation à l'échelle des sociétés et de l'humanité entière. Car, si la diversité des petits cafés à Taipei n'est pas un carrefour achalandé de l'exploration du monde ou simplement une excuse pour flâner dans les rues de la grande ville, ainsi qu'une invitation à fréquenter un foyer convivial pour ressentir l'humanité, afin d'entrer en communion avec elle et stimuler, consciemment ou pas, nos sens et notre esprit aux idées nouvelles, mes années passées dans cet univers, tout aussi excitant qu'apaisant, ne m'auront finalement rien appris.

CHAPITRE V : De la fluidité du foyer de la modernité taïwanaise

« The popularity of a café rest not on its style as much as on its reliability, predictability, and comfort. For some it must reflect on the customer's style and taste: it should be distinctive. The café as a modern site is by definition protean: Japanese cafés in their shape-shifting tell, reflect, and create urban life in a constantly evolving, diversifying, merging, and sometimes problematic social space. The café's longevity and proliferation are evidence of its local uses rather than of its early foreign origin or of the trend breezes that blow through it. The teahouse could not change; it was associated too deeply with old ways »

Merry White (2012, p. 141)

« Incultes » bricoleurs d'une florissante culture

Si j'ai bien retenu une chose de ma maître de café à Taipei (mis à part comment préparer un bon café, penserait-elle...), c'est que les Taïwanais, entrepreneurs dans l'âme, ont raffiné l'art de rassembler les bonnes idées à travers le monde, afin de les améliorer et créer une offre inédite. À Taipei, justement, les propriétaires de petits cafés à la recherche de la tasse parfaite ou du salon le plus avenant et rentable possible seront les premiers à vous l'affirmer. Beaucoup n'hésiteront pas aussi quant à la cause de cette aptitude quasiment innée pour l'innovation. Selon eux, puisque Taïwan n'a tout simplement pas de culture (pour son malheur, diront-ils), elle n'a eu d'autre choix que d'apprendre comment bien *s'approprier* les idéaux culturels de l'étranger (pour son bonheur !), créant ainsi, à sa façon, ce qui fait sa « marque de distinction » et pour certains, sa remarquable culture bricoleuse. Comme chez l'adulte-enfant à la recherche d'un idéal de soi dans l'autre et l'ailleurs, cette grande ouverture au monde, découlant de ce besoin de trouver sa place en lui, contribue donc à

abreuver cette même aspiration à la sophistication moderne qui fait de Taipei l'une des métropoles les plus cosmopolites et sous-estimées de l'Asie (Chen, 2013).



« 民煮咖啡館 (Minzhu Kafeiguan ou Brewed Democracy Café) »

Dans le même sens, ma propre expérience concrète sur le pavé de la capitale taïwanaise m'a montré, de manière on ne peut plus exquise, comment ses innombrables petits cafés sont de véritables infusions concentrées de cette diversité qui non seulement aromatisent notre humanité, mais brasse également ses grands mouvements politiques. Coïncidant avec la renaissance de sa culture du café, l'accélération de la démocratisation de

Taïwan, dès la fin des années 1990, accompagnée de réformes, telles que celles entreprises dans le système d'éducation par le gouvernement du Parti démocrate progressiste, a certainement contribué à la socialisation cosmopolite contemporaine des jeunes taïwanais (Cabestan et Le Pesant, 2009 p. 87) qui fréquentent et ouvrent les nombreux petits cafés de Taipei aujourd'hui. Du confort de leurs foyers de consommation favorisés jusqu'aux nombreuses démonstrations de rues qui ont secoué leur gouvernement depuis 2012 (Cole, 2015), cette jeunesse participe de concert aux mouvements civiques mondiaux de leur génération, tout comme elle redécouvre Taïwan à travers ses propres expériences (Le Pesant, 2011, p. 150) et espérances. Certes, pour les impitoyables besoins de cette recherche, rares sont les fois où pendant mes journées entières à boire du café au péril de ma vie, je n'ai pas entendu, à une table proche, un jeune voisin investi corps et âme dans une conversation mettant en scène le « *guowai* » (國外) » et Taïwan. Autrement dit, jasant avec intensité de comment Taïwan se situe par rapport au monde, en se lamentant parfois de ses lacunes à cet égard... Sinon, en s'extasiant devant la grande beauté de sa petite île, redécouverte justement lors d'un dernier tour en vélo.

Rite de passage et expérience sociale

Pendant ce temps, au Canada, pour un bon *high* matinal de caféine avant le boulot, on peut toujours compter sur notre bon vieux *Timmies*, pour le travailleur vaillant (ou fatigué) en nous... Sinon, la fin de semaine, rien de tel qu'un bon gros « déjeuner du bûcheron » bien mérité, au casse-croute du coin, accompagné, bien entendu, d'une bonne grosse tasse sans fond, pleine d'amertume bien rêche et bien sucrée, pour couper le gras et son mal de vivre

moderne. Sans doute, l'une de mes tasses de café préférées, ces temps-ci. Car, même si j'admets être un fin finaud du café, je sais que bien plus qu'un simple breuvage raffiné, le café est avant tout une expérience sociale formidablement personnelle. Peu importe son goût, ce doux nectar est un baume prodigieux pour l'âme. En tout cas, je tends plutôt à penser que la dépendance des êtres humains pour cette drogue universelle n'est pas due à la première lampée corrosive que l'on ingurgite par curiosité, en imitant les grandes personnes vers qui on lève alors les yeux. Tout comme M.G., assistant avec admiration à la toilette de son père, que l'on soit, cette première fois, un ado de 12 ans, en train de se découvrir une identité, ou un jeune universitaire de 22 ans, qui se cherche encore (avec le besoin de rédiger *pronto* une dissertation, la nuit avant l'ultime jour de remise), tenter de boire du café, dans les temps modernes, ressemble étonnamment aux rituels de passage au monde adulte des sociétés dites plus « traditionnelles ».

Comme pour toute expérience sociale nouvelle, ces premiers moments d'initiation ont de profondes et durables résonances, non seulement dans le corps, mais également sur l'identité de l'invétéré potentiel du café. Tout dépend effectivement de comment sont vécues les circonstances entourant ce rituel moderne. Pour une personne ayant été mise à l'épreuve de son goût, admettons-le, initialement détestable, l'aversion pour le café ou l'acquisition sociale et progressive de ses subtilités incorpore ensuite un cadre paradigmatique et un système idéologique qui seront empreints d'une mémoire et d'une éthique, mais surtout d'un *affect* (Campbell et Rew, 1999, p. 21-22), suivant une identification positive ou négative à l'obscur potion initiatique³⁴. Chez les gens qui tôt ou tard apprennent à apprécier cette infusion de circonstances sociales agréables, le souvenir et la nostalgie qui éclot du germe de

³⁴ D'ailleurs, jugée occulte et proscrite par différentes autorités à plusieurs reprises dans l'histoire.

ces premiers moments d'initiation deviennent alors un facteur d'identification fondamental qui jouera favorablement sur leur perception du café, désormais emblématique de leur personne. En définitive, considérant qu'en général, les premières gorgées, en tant que telles, sont un véritable tourbillon acerbe pour la langue (et pourtant, si doux pour l'esprit) notre goût, cet *affect*, pour le café et sa culture, s'acquiert à travers une expérience éminemment sociale (Brown, 2010, p. 475).

L'identité et le café

N'oublions pas ainsi que l'identité en soi n'existe pas. En revanche, les individus, tout comme les collectivités, s'identifient. Il s'agit en outre d'un processus et non d'une propriété innée, car l'identité est effectivement le fruit d'une interaction sociale. Elle se négocie à l'intérieur d'un foyer situé aux frontières cognitives ou imaginaires, s'il s'agit d'une personnalité ou d'une culture, sinon aux frontières sociales, s'il est question d'un individu ou d'une collectivité. Cette négociation se réalise par inclusion et exclusion, suivant des critères *affectifs* eux-mêmes négociés au sein d'un individu ou d'une collectivité. Elle dépend ainsi de l'existence d'un alter ego. Sans cet Autre, il n'y a pas de Soi³⁵. Sans cette base de comparaison et ce retour de reconnaissance, il est en effet impossible de savoir qui l'on est, mais aussi qui l'on n'est pas : « je ne suis pas ce qu'il est et lui n'est pas ce que je suis, car il est comme ça et moi je préfère être comme ça ». L'identité est donc revendiquée, donnée et reçue. Éminemment politique, elle prend naissance dans ce rapport de pouvoir, en constante

³⁵ Par exemple : le café envers le thé, le jeune envers le vieux, le Taïwanais envers le Chinois ou encore le Taïwanais envers le monde et vis-versa.

négociation et peut ainsi changer avec le temps. Sommes toutes, l'identité est interactive, politique, variable, temporelle et s'adapte aux circonstances dans lesquelles les individus et par extension les collectivités se trouvent. Car l'alter ego n'est pas nécessairement un autre individu ou une autre collectivité : il est ce qui est devant et autour de soi. Il peut s'agir d'un autre être vivant, comme il peut être un environnement. Matériel ou surnaturel, le Soi et le Nous prennent forme envers un et des Autres, dans un et des Lieux. Enfin, pour les jeunes Taïwanais que j'ai rencontrés, je crois que cet Autre est le monde et que ce Lieu est le foyer des petits cafés qu'ils fréquentent et ouvrent, parmi bien d'autres endroits incarnant ce monde pour eux. Leurs identités se construisent ainsi à travers les diverses interactions sociales qu'ils y entretiennent.



Il va sans dire qu'à 23 ans, en raison du contexte de mon voyage initial à Taipei et d'une bonne amie colocataire et barista éblouissante du *kahve*, mon propre passage initiatique au monde des petits cafés, ainsi qu'à l'âge adulte a été une expérience sociale de voyage éminemment moderne et fort en *affect* (sinon, peut-être, d'un romantisme assez bête), bien malgré qu'auparavant je pensais ne pas aimer le café. Fort heureusement, pour beaucoup d'autres grands amateurs de café, ces premières infusions de moments agréables

comportent aussi des résonnances *affectives* moins exotiques et quétaines, beaucoup plus proches des traditions de chez soi.

Plutôt que de rappeler le souvenir enchanteur d'une existence passée sur une île lointaine, dans une cité bourdonnante de vie, boire un bon café, au *Tims* du coin ou de sa propre cafetière électrique, peut également donner naissance à un fort sentiment *d'appartenance*, suivant par exemple une expérience sociale chaleureuse dans le foyer familial, ou d'autres bons moments passés en communauté, entre amis, dans un club à l'université, un sous-sol d'église ou autour de bons brunchs dans le *restau* du quartier où l'on a grandi toute sa vie. Le café, même très mauvais, entretient à fortiori une trépidante et savoureuse dépendance qui « réveille d'un splendide coup de pied dans la bouche », comme l'a déjà illustré un ami au doctorat qui de cette façon tentait de m'expliquer pourquoi il aimait son café si mauvais. Un café foncé et abordable permet aussi de soutenir une habitude et un rituel rassurant, de manière plus économique. Il peut de plus rappeler le travail productif et bien accompli du passé.

Le café au Canada

Au Canada, en l'occurrence, spécialement avant l'avènement du phénomène *Starbucks* et son commerce édulcoré de la modernité, on parle couramment du café en termes de force de caractère, en l'associant souvent au travail vaillant et bien fait. À l'aide d'un lexique aux dénotations plutôt patriarcales, il semblerait parfois que seuls les plus « authentiques », les « vrais », les plus terre à terre, voire les plus travailleurs et les plus forts soient capables de se vanter d'aimer les obscures vertus du « café noir ». Curieusement, plus

un café est pur, insondable, âpre et caustique, plus il nous donne envie de pleurer de peine et de joie pour avoir fait preuve, aux yeux du monde entier, d'un amour inconditionnel à son égard, bien malgré tous ses défauts, plus on serait alors en mesure d'apprécier le délicieux sentiment de dignité que prodigue son rituel expiatoire. Sans oublier son affreux goût. Notre adoration du café n'en est que plus affirmée, élevée par l'état de grâce que procure cette sensation de mérite caféiné. Ainsi, contrairement à l'art de vivre du petit café à Taipei et ce qui est perçu comme ses effluences libertines, tel que dénotées pendant mon enquête de terrain³⁶, le café au Canada, d'une éthique regrettable pour le palais fier, mais pénitent, semble à l'inverse évoquer une morale rappelant ses ascètes aux bonnes vieilles valeurs traditionnelles d'une société de production, ouvrière et travailleuse. Il serait alors intéressant de vérifier, à l'aide de recherches plus poussées, si, parmi d'autres explications, les valeurs associées au café n'y sont pas le vestige d'une époque où boire du café était moins perçu comme un choix aisé parmi d'autres options sucrées, que comme une nécessité presque indispensable au travail, sinon comme encore un moment bienvenu de répit et de connexion humaine, pendant le *break* quotidien ou hebdomadaire dominical. Dieu merci, de manière semblable à Taïwan en 1998, *Starbucks* est depuis soyeusement venu nous délivrer de cette terrible association de l'esprit entre le travail et le café, le Canada s'étant désormais converti en une économie de consommation.

De la fluidité éthique du café et son statut social

³⁶ Ce ne fut pas toujours le cas, comme dans les années 1980, lorsqu'à nouveau le café commence à être popularisé par de grandes chaînes de restauration rapide, tel que *McDonald's* et *7-Eleven*, tel que nous le verrons plus loin.

Une autre explication serait en outre ce que Catherine M. Tucker propose dans son ouvrage introductif à l'anthropologie du café, *Coffee Culture, Local Experiences, Global Connections* (2011, p. 16). À l'aide une nouvelle fois de Claude Lévi-Strauss (1983) qui avançait que plus les aliments sont transformés, plus ils bénéficient de prestige et de Pierre Bourdieu (1984) qui suggère que ce prestige est de plus décidé par les choix de consommation de l'élite sociale, Tucker explique que les cafés de spécialité, comme ceux de la deuxième et de la troisième vague, seraient en fait des indicateurs de haut statut économique et social. En effet, étant plus cher qu'un bon café « régulier » au *Tims*, puisqu'il nécessite, entre autres choses, un savoir-faire plus grand, le velouté d'un latte, par exemple, demeure néanmoins un luxe accessible pour le commun des mortels. Il est par conséquent un choix de consommation sociale que les moins fortunés peuvent également saisir ou dédaigner. Sous ses diverses modes de consommation, que ce soit pour s'associer au raffinement de la bourgeoisie ou à la vaillance de la classe ouvrière, le café est ainsi une boisson aux arômes et aux saveurs complexes, imprégnée de connotations sociales et culturelles très fluides (White, 2012, p. 4).

Que puis-je vous servir ? Une tasse de traditionnel ou de moderne ?

Taïwan, comme le Canada, a aussi ses propres boissons culturelles de connexion sociale, perçues et promues comme traditionnelles³⁷, dont le thé *Wulong* (烏龍), l'un des thés les plus réputés au monde. En tant que rituel fermement enraciné dans l'histoire de l'île, cette

³⁷ Tel que promulgué dans le magazine Discover Taipei : « The venerable history of Chinese tea culture has imbued it with broad learning and profound expertise [...] In Taipei, spaces dedicated to the art of tea are an indispensable aspect of the city's sophisticated cultural life » (2012, p. 10).

infusion délicate s'apprécie particulièrement dans l'intimité et l'hospitalité du foyer familial ou selon l'image typique, dans la convivialité d'un salon de thé perché au sommet de la montagne, avec une vue imprenable sur la vallée et ses champs de thés centenaires. Mais, comme me l'a souvent été confié, pour des raisons pratiques et économiques, ces deux endroits demeurent relativement difficiles d'accès pour les jeunes Taïwanais à Taipei. En effet, peu d'entre eux ont les moyens de s'offrir un logement confortable qu'ils considèrent comme convenable pour accueillir leurs invités, accompagné de la traditionnelle infusion de thé. D'autant plus que pendant mon enquête terrain, une majorité n'avait simplement pas d'intérêt à reproduire une coutume qu'ils associaient à leurs parents, les véritables hôtes, chez qui beaucoup habitaient encore. Bref, s'ils n'étaient pas chez leur père et leur mère, ils logeaient dans de minuscules résidences universitaires, entassés avec au moins deux autres colocataires dans la même situation.

Chez eux, en exil et en quête d'un refuge, eux aussi

Ces jeunes étudiants en provenance de partout à Taïwan, afin de poursuivre leur éducation aux universités de NTU et de NTNU, se retrouvent ainsi à Taipei comme en terre étrangère, souvent loin de leur foyer familial pour la première fois. Dans une situation semblable à l'exil, après avoir vécu toute leur vie presque cloîtrés sous le même toit que leurs gardiens, dans l'objectif ultime de se rendre un jour à l'université où ils se trouvent actuellement (ou presque), cette jeunesse, une fois arrivée au but, ne se sent jamais vraiment chez elle que dans l'espace global local (Eriksen, 2010, p. 206) que leur offre le répit des petits cafés intimes de la métropole (White, 2012, p. 139). En contraste, les salons de thé sont

perçus comme des hauts lieux culturels (au sens figuré, comme au sens propre, lorsque sur la montagne), qu'ils ne peuvent se payer et encore moins fréquenter au quotidien, si ce n'est que parce qu'ils ne possèdent pas de véhicule personnel. Jurant d'ailleurs avec le voyeurisme des grandes baies vitrées des petits cafés, ces jardins secrets du thé, souvent emmurés et tournés sur eux-mêmes, afin de fuir le bruit de la ville, en détournent plus d'un de la « traditionnelle » boisson de Taïwan. Elle est de plus bien moins stimulante que les foyers de modernité où ces jeunes consomment leur café, indispensable pour soutenir leurs études.



Foyer de la modernité, de l'Orient et de l'Occident, l'air de jeux de l'adulte-enfant

Contrairement au Canada et à une grande partie du monde, j'en suis sûr, les Taïwanais, comme j'écrivais au début, ont ainsi cette rare chance de pouvoir jouir non seulement d'un thé absolument divin, mais aussi d'un café extraordinaire, aux notes de pêche, orange, massepain ou jasmin (oui, ça l'existe!), préparé entre les mains exercées d'experts passionnés et fruit d'un héritage colonial de plus d'un siècle, tout comme d'une culture en pleine renaissance depuis plus de quinze ans.

Bref, en tant que terroir expérimental pour le projet colonial japonais, instrument politique des plus grandes puissances étrangères et opportunité d'affaire pour leurs multinationales, Taïwan et ses grands flâneurs en mal de pays s'inspirent depuis plus de cent ans du doux fumet torréfié du café, si propice au voyage de l'esprit. Ayant pignon sur rue à l'intersection des faubourgs achalandés de l'Orient et de l'Occident, leur belle île bohémienne s'est ainsi transformée en une infusion innovante de modernités (Tang, 2012, p. 22), instillée par la mondialisation, avant de se concocter, enfin pour soi, en un modèle de démocratie, quoique toujours en marge de la société internationale. De nos jours, à l'instar de la popularité grandissante des thés orientaux³⁸ auprès d'une jeunesse occidentale assoiffée d'expériences exotiques, la consommation romantique du café à Taïwan s'est également démocratisée, tout comme sa politique, en conservant sa réputation de boisson occidentale, typiquement fonctionnelle, comme au Canada.

Les habitudes de consommation du café à Taipei, tel qu'observées pendant mon enquête de terrain, pourraient aussi s'expliquer comme étant le vestige nostalgique de l'histoire coloniale de Taïwan (White, 2012, p. 36). Mais, avant d'élaborer davantage sur ce point, à l'aide de l'historique fascinant du café à Taïwan, disons simplement pour résumer et chatouiller les esprits de mes compatriotes que la bête formule d'usage « deux laits, deux sucres », typique à l'histoire du Canada, n'a heureusement jamais eu d'équivalent dans le jargon, ni la culture des petits cafés de Taipei. En effet, jouissant depuis ses débuts d'une trajectoire historique particulière, la culture du café de cette île de modernités a d'abord longtemps dû flâner les méandres de ses diverses identités et subséquentes quêtes *d'appartenance*. Il s'agit ainsi de l'épopée étonnante d'un peuple à la recherche de liberté et

³⁸ Tel que souligné dans une correspondance avec un directeur de Keurig Canada, relativement au marché de David's tea.

de *pertinence*. Aujourd'hui, grâce au travail acharné de leurs aînés, ayant conduit à leur démocratie, la jeunesse peut maintenant jouir librement de son héritage et de l'art de vivre des petits cafés de Taipei. Parmi d'autres moyens maintenant, ces jeunes s'affirment et revendiquent, sinon vivent enfin la naissance d'un nouveau sentiment *d'appartenance* à Taïwan et de *pertinence* au monde.

Bref, sous l'Empire du Japon, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, profiter d'un bon café, à l'intérieur d'un foyer oriental *aménagé* à l'occidental, était également un moyen subversif de se conformer ou de résister, pour ultimement *s'approprier* certaines habitudes de consommation normatives (Tucker, 2011, p. 16). Boire du café était finalement représentatif de la mobilité et du privilège de l'homme moderne fortuné, sinon de la prérogative moderne de « l'homme du monde entier », cet oiseau rare : le désœuvré, mais flamboyant M.G..

CHAPITRE VI : L'histoire du café à Taïwan et de sa modernité

« Yet the notion of the static primitive isolate can be sustained only as long as one abjures any interest in history. Such an attitude of willful ignorance—or “naïveté,” as Max Gluckman called it, with approval (1964)—imputes an autonomy or unity to your subject matter and thus delimits and preserves your area of study. It also saves you from the possible realization that what you are looking at may not be what it seems. For example, even a little pinch of history would make the society and culture we call Iroquois more problematic and less securely grounded than it has been in our anthropology books »

Eric R. Wolf (2001, p. 310)

L'Occident, foyer traditionnel du café ?

Fraichement débarqué dans la capitale taïwanaise, la première chose qui frappe l'aficionado de café est l'infinité d'endroits où est servi son breuvage préféré. Taipei, comme lui, est une ville passionnée de café. De l'abordable, de qualité respectable, offert dans les dépanneurs, jusqu'aux spécialités servies par les experts, en passant par les multinationales, il y a du café pour tous les goûts. Si les grandes chaînes *aménagent* des foyers commodifiés, confortables et pratiques, les petits cafés eux proposent une diversité *d'aménagements*, des plus stoïques aux plus farfelus. En vérité, il est impossible dans cette ville de ne pas tomber sur un petit café ou simplement un café qui fait plaisir. Les gens de Taipei, de toutes origines, s'y retrouvent et y passent leurs journées entières, désaltérés à la caféine et en connexion humaine, comme en Wi-Fi. Certains y travaillent de longues heures, non seulement à servir du café, mais aussi occupés à leurs propres affaires. Pour beaucoup, le breuvage n'est qu'une excuse pour flâner et socialiser, seul ou en groupe. Pour bon nombre d'entre eux, cela

commence dès l'université, comme étudiants longtemps cloîtrés à l'intérieur d'un système d'éducation qui leur a imposé des heures interminables de devoirs et de préparations aux examens. Les petits cafés, aux *aménagements* cosmopolites, sont pour eux des foyers de modernité, d'évasion et de liberté, loin des obligations sociales, de l'emploi ou de l'école, de la lourdeur des *buxiban* (補習班, centres de formation privés pour les écoliers) et de l'aliénation de la demeure familiale de leurs parents. Enfin, que ce soit pour relaxer, travailler, créer ou socialiser, le petit café demeure un foyer de consommation qui depuis quelques années renait de la redécouverte de la culture japonaise du café à Taïwan, étouffée pendant la dictature du Guomindang jusqu'à l'avènement de la démocratie taïwanaise et le retour des chaînes japonaises, puis de l'arrivée de *Starbucks*, à la fin des années 1990.

Botaniste et anthropologue de l'Empire du Japon

Quand Yasudata Tashiro débarque pour la première fois à Formose en 1895, le *kōhī* au Japon y est plus populaire que jamais. Depuis la restauration de l'Empereur Meiji, cette boisson à la fois amère et sucrée est spécialement la bienvenue chez une jeunesse scolarisée et cosmopolite cherchant à illustrer sa modernité européenne (White, 2012, p. 93). À l'aube du projet colonial de l'Empire du soleil levant, les Japonais deviennent même des pionniers du marché mondial du café, grâce à leurs liens migratoires et commerciaux avec le Brésil et ses importations de café (White, 2012, p. 19). Pour Tashiro, en station à Taïwan depuis maintenant plus de deux décennies, la pression n'a qu'augmentée³⁹ :

³⁹ La section qui suit est un monologue fictif inspiré de faits historiques, dont les sources sont vérifiables.

« Bon, les importations de grain de café en provenance du Brésil ne cessent d'augmenter (White, 2012, p. 99)... Les Brésiliens nous doivent une fière chandelle, en tout cas ! Si ce n'était de notre soif insatiable pour le café et notre main-d'œuvre propre et ordonnée (White, 2012, p. 99), leur industrie du café ne se serait jamais développée aussi vite. Et elle s'en porte d'autant mieux aujourd'hui (White, 2012, p. 100) ! Quand même... J'ai bien peur que ça ne suffise pas à étancher la soif de la jeune et pimpante génération Taishō, à Tokyo... Si moderne, consumériste comme jamais et tous scotché sur les ondes radio du monde⁴⁰... Ah, la jeunesse aujourd'hui, comme ils sont chanceux... Pourvu qu'ils n'oublient pas nos bonnes vieilles traditions (White, 2012, p.93)...

Et il y a maintenant cet homme d'affaires Mizuno Ryu à considérer... Président de la Compagnie coloniale impériale du Japon au Brésil... Ses grandes manœuvres politiques ne font qu'accroître les échanges migratoires et commerciaux entre le Brésil et le Japon (White, 2012, p. 98). Sans compter qu'il possède désormais près d'une cinquantaine de *Café Paulista* au Japon, qui (comme par hasard !) profitent tous de dons promotionnels de café brésilien (White, 2012, p. 100)... C'est incroyable ! Il s'agit de la première chaîne commerciale de café au monde (White, 2012, p. 45)... Et ça marche ! Les gens en veulent toujours plus (White, 2012, p. 46) ! Enfin, voilà au moins une autre facette de notre culture et de notre industrie qui va se développer indépendamment des grandes puissances de l'Ouest... Bon, à moi aussi de redoubler d'efforts et de contribuer au potentiel agronomique magnifique de cette île pour l'avancement du Japon (Iijima, 2014 p. 4)... »

Deux comptes-rendus de l'arrivée du café à Taïwan

En 1845, l'Écossais James Tait fonde la *Tait & Company*. En 1867, son entreprise s'installe sur l'île de Formose, d'abord à Anping (安平), puis à Dadaocheng (大稻埕) en 1887, dans le quartier des affaires huppé tout proche de Taipei. À en croire deux des histoires parvenues à nous aujourd'hui, Formose voit bientôt naître les premiers bourgeons de son industrie du café, grâce à nul autre que le concours discret de cette ancienne société de la

⁴⁰ Comme sur l'Internet et *Facebook*, aujourd'hui !

défunte *British East India Company*. Encore active à Taïwan, l'entreprise survit toujours à sa compagnie mère, sous l'appellation aujourd'hui de la *Tait Marketing & Distribution Company*. En 1974, elle obtient même l'éminente responsabilité stratégique de soutenir la dépendance en mauvais café des soldats américains, alors en tournées en Chine libre (Moskowitz, 2015, p. 205), tandis qu'elle devient l'importateur officiel des produits *Nestlé*⁴¹, dont son légendaire café instantané.

Mais, plusieurs décennies avant ces événements datant de la Guerre froide, dans son « *Rapport de la Station expérimentale pour les plantes tropicales* » (熱帶植物殖育場報告) de 1911⁴², Yasudata Tashiro rapportait déjà l'histoire intrigante d'un certain comprador de la *Tait & Company*, en mission secrète à Formose. En 1884, R. H. Bruce (Chang et Shih, 2010, p. 454) aurait en effet flairé le doux fumet torréfié d'une bonne affaire dans les plantations de thé autour de Taipei. Il aurait ainsi fait parvenir une centaine de jeunes pousses de caféier en provenance de Manille et les aurait plantées clandestinement dans la belle région de Sanxia (三峽), reconnue aujourd'hui pour son thé *qing xin gan zai* (青心柑仔).

L'aventurier et diplomate James W. Davidson rapporte quant à lui une version un peu différente de ce même récit. Dans son ouvrage de 1903 intitulé *The Island of Formosa, Past and Present*, il raconte comment, il y a environ douze ans, un agriculteur de thé, encore à *Sanxia*, aurait reçu des semences de San Francisco des mains d'un comprador sans nom. Tout comme l'astucieux marchand de la *Tait & Company*, Davidson semble également flairer la bonne affaire, quand il écrit dans son mémoire au début du XX^e siècle, que bien que la

⁴¹ Tel que rapporté par le site internet de la *Tait Marketing & Distribution Company*, (http://www.tait.com.tw/about_1_en.php).

⁴² Tel que rapporté par Mariko Iijima (2014, p. 3) et un article de la Tea Research and Extension Station (2014), (http://www.tres.gov.tw/htmlarea/file/web_articles/teais/1675/1210-10-1.pdf).

production de café ne soit pas considérée profitable dans d'autres pays, la seule demande du Japon à l'époque (où le café s'attire de plus en plus « les bonnes faveurs ») justifierait la plantation de quelques milliers d'arbustes à Formose (1903, p. 554).

Quoi qu'il en soit, cette première expérience pour le café taïwanais sera un échec. Les mauvaises conditions d'agriculture, le manque de savoir-faire et les incessants raids des « sauvages », en les mots de Davidson (1903, p. 554) mettront fin au rêve des compradores. Après le Traité de Shimonoseki et le début de la colonisation de Taïwan, la *Tait & Company* passe finalement aux mains des Japonais, tandis que seules quelques centaines d'arbustes survivent dans le district de Banqiao (板橋) (Davidson, 1903, p. 554). Pour Tashiro en 1902, désormais ingénieur au Bureau de production à l'Office du Gouverneur général de Taïwan (Chang et Shih, 2010, p. 454 et Iijima, 2014, p. 2), il s'agit maintenant de mettre à profit les fertiles collines de Taïwan, afin d'étancher la soif intarissable du Japon pour le café.

Père du café taïwanais

Jusqu'en 1924, Yasudata Tashiro testera sans relâche la production taïwanaise de café à la Station expérimentale pour les plantes tropicales de Hengchun (恆春), ainsi qu'à d'autres stations au sud de la colonie japonaise. Il expérimentera non seulement avec les arbustes importés à l'origine par la *Tait & Company*, mais également avec de jeunes pousses *Arabica*, *Liberica* et *Canariensis* en provenance d'Ogasawara, d'Hawaï et du Brésil (Iijima, 2014, p. 3).

Ses tests et la production subséquente de café sur l'île sont une réussite retentissante. Si bien que les récoltes de Taïwan sont même exhibées à l'Exposition de l'Industrie nationale

de 1907, puis rien de moins qu'au couronnement de l'Empereur Taishō, en 1915 (Iijima, 2014, p. 3). En effet, jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, la production taïwanaise de café est exposée comme un gage de la modernité de la métropole et du succès de son projet colonial en Asie (Chang et Shih, 2010, p. 447 et Iijima, 2014, p. 4). Sommes toutes, cinquante ans de colonisation par le Japon, accompagnée de ses réseaux migratoires et marchands avec le Brésil et Hawaï, légueront la culture du café à l'agronomie et aux habitudes de consommation gastronomique de Taïwan. Un héritage qui éventuellement renaitra seulement de son marc avec le début d'une nouvelle ère coloniale. Soit, celle du *Modernity Inc.* de *Starbucks*, à la fin du XX^e siècle.

Entre temps, le père du café à Taïwan, le botaniste et anthropologue Yasudata Tashiro mourra au Japon en 1928, sans que personne ne se souvienne plus jamais de sa contribution fondamentale au café taïwanais et à sa culture naissante. Comme nous le verrons dans les années qui suivront, malgré ses hauts et ses bas, ses significations et diverses utilisations, à bons ou mauvais escients, le café et ses foyers de consommation deviendront emblématiques de Taïwan. Bref, après son décès, le corps de Tashiro est retourné à son île chérie, où de nos jours, il serait toujours inhumé dans le parc de Linsen (林森公園), à Taipei, non loin du Gouverneur général Akashi Motojiro. Malheureusement, pour les Taïwanais, amoureux du café aujourd'hui, sa pierre tombale a depuis été perdue⁴³.

Premier moment critique concomitant dans l'histoire récente du café à Taïwan

⁴³ Tel que rapporté sur le site internet de la National Central Library, (http://memory.ncl.edu.tw/tm/cgi/hypage.cgi?HYPAGE=toolbox_figure_detail.hpg&project_id=twpeop&dtd_id=15&subject_name=臺灣歷史人物小傳--明清暨日據時期&subject_url=toolbox_figure.hpg&xml_id=0000293183&who=田代安定).

Le 1^{er} janvier 1998, la *President Starbucks Coffee Corporation* est cofondée par la *Uni-President Enterprise Corporation* et *Starbucks Coffee International Incorporated*⁴⁴. Jusqu'en 2017, la *Uni-President Enterprise Corporation* détenait aussi la franchise qui opérait à Shanghai. Selon un gestionnaire en marketing chez *Starbucks* que j'ai eu la chance d'interviewer à Taipei pendant mon enquête de terrain, la franchise jouissait du plus grand succès commercial de tous les marchés investis par la multinationale en Asie, incluant le Japon et la Chine. En 2013, Xu Guangyu, président de *Starbucks* à Taïwan, souligne d'ailleurs comment sa compagnie a adroitement survécu la crise financière de 2008, en ne manquant pas de rappeler que le cap des 300 succursales *Starbucks* à Taïwan allait bientôt être dépassé (The China Post, 2013). En effet, pour la même période aux États-Unis, leur nombre avait plutôt été coupé, afin de réduire les coûts d'opération (Taipei Times, 2009).

« *Les Chinois ne veulent pas s'occidentaliser, ils veulent se moderniser* »

Selon Wang Jinglong, dans un article de la *Columbia Law School* (Washburn, 2008), alors qu'il est président de *Starbucks* pour la région élargie de la Chine, remplacer le thé n'a jamais été le but de la compagnie : « on veut simplement offrir davantage de choix aux gens », affirme-t-il (Washburn, 2008, p. 36). En effet, étant moi-même à Taipei et pas encore un buveur de café, j'apprends avec stupéfaction que les *Starbucks* offraient que très peu de thé en 2007. Contrairement au Canada, où la sélection me semblait plus raffinée, je suis donc fortement incité à boire du café, faute d'autre option. Ce n'est qu'enfin plus tard que je réalise

⁴⁴ Tel que rapporté sur le site internet de la *President Starbucks Coffee Corporation*, (<http://www.starbucks.com.tw/about/aboutpsc.aspx>).

avoir eu tort de blâmer la pauvre *Partner* à qui je m'étais alors adressé et qui s'était ensuite interrogée à voix haute : « mais bon sang, pourquoi voudrait-il du thé dans un *Starbucks* ?... ». Oubliant que je comprenais un peu le mandarin, sa question qui m'avait d'abord paru bizarre, l'était certainement moins pour elle que ma propre requête. En effet, de tous les endroits remarquables à Taïwan, pourquoi étais-je allé dans un *Starbucks* pour boire du thé ? La raison d'être de *Starbucks* n'est-elle pas d'offrir un produit et une expérience unique, introuvable ailleurs à Taïwan ? Et moi qui pensais qu'à ma petite eau chaude et à son petit sachet exotique, tout sauf exotique à Taipei, bien sûr.

En 2009, *Starbucks* dévoile tout de même en première mondiale une gamme « culturelle » de thés en provenance du terroir taïwanais. Pour John Culver en revanche, alors président de *Starbucks* pour la région de la Chine et de l'Asie-Pacifique, l'objectif premier de sa compagnie n'a cependant pas changé et demeure l'introduction de la « *coffee house culture* » à la Chine (Bloomberg News, 2012). Plutôt que de miser sur les « *take-outs* », *Starbucks* vend ainsi un service « *dine-in* », où l'Occident et l'Orient peuvent se rencontrer en un moment de répit moderne, tant dans un décor que des produits de prestige (Rein, 2012). En effet, 90 % des clients chinois profiteraient de leur consommation dans ses succursales (Washburn, 2008, p. 38), contrairement à l'habitude nord-américaine. En outre, en discutant les projets de *Starbucks* pour la nouvelle classe moyenne en Chine, Wang Jinglong rappelle comment l'image de marque de la compagnie séduit particulièrement les jeunes Chinois, en soulignant avec une lucidité intéressante la nuance « qu'à mesure que la compagnie grandie, les Chinois ne veulent pas s'occidentaliser, ils veulent se moderniser » (Veach, 2012).

Évidemment, le véritable gagne-pain de *Starbucks* n'est pas le café. Comme ce fut le cas de la chaîne de restaurants *McDonald's* à Taïwan dans les années 1980 (Moskowitz, 2015,

p. 206), *Starbucks* serait en voie de changer les perceptions et les usages de la restauration en Chine, en minimisant les stigmates contre le secteur du service à la clientèle, relativement à la responsabilisation des employeurs et à la valorisation des employés (Rein, 2012). À Taïwan, Xu Guangyu affirme d'ailleurs que confier plus d'autonomie aux succursales améliorerait la rétention des employés, ainsi que la qualité des relations entre collègues et avec la clientèle (Wu, 2012).

L'effet *Starbucks* sur les pratiques locales est donc considérable. Mais, cette influence ne se limite pas qu'aux pratiques et aux perceptions. Elle s'étend aussi sur le style de vie auquel sa clientèle semble désormais aspirer. En Chine comme à Taïwan, le produit phare de la multinationale américaine, opérée par une compagnie taïwanaise pour une entreprise japonaise, n'est ainsi nul autre que sa version particulière de la modernité. *Starbucks* vend en effet à la classe moyenne un art de vivre « à l'Européenne », romantique et singulièrement populaire auprès des jeunes étudiants en quête d'espace personnel d'émancipation. Candidement inspiré à l'origine de la tradition italienne (Yang et Tu, 2016, p. 30), *l'aménagement* moderne, confortable et pratique qu'offre *Starbucks* est en fait souvent le tout premier lieu où les jeunes Taïwanais s'hasardent aux joies amères du café. Ils y découvrent alors la culture cosmopolite commerciale, mais également captivante de la multinationale. Par la même occasion, ils ont leur premier avant-goût de la modernité transcendante des petits cafés. En somme, cette première expérience est ainsi essentiellement *aménagée* par les stratégies de développement marketing de la *President Starbucks Coffee Corporation* à Taïwan (Moskowitz, 2015, p. 207). Par conséquent, en popularisant le « *yidalishi kafei* » (義大利式咖啡 ou en français le café de style italien, c'est-à-dire les cafés à base d'espresso) dès 1998 (et incidemment depuis l'accélération de la

démocratisation de Taïwan et le boum agricole et touristique de son industrie du café, comme nous le verrons), les plus de 300 *Starbucks* de la Belle Île *aménagent* encore et toujours le paysage de la modernité que la jeunesse taïwanaise aime imaginer de la culture des petits cafés de l'Occident.

Contemplation du vieil ivrogne et exaltation du jeune caféinomane

Le même article de la *Columbia Law School* ne manque pas de rapporter un vieux dicton chinois inspiré d'un fameux poème de Ouyang Xiu (歐陽修), « Notes sur le Pavillon du vieil homme saoul » (醉翁亭記) : « L'ivresse du vieil homme ne découle pas du vin, mais bien de la beauté du paysage » (Washburn, 2008, p. 38). Dans son appréciation de la relation fondamentale entre le plaisir esthétique et gastronomique pendant le régal culinaire, tel qu'attesté par la notion de *meishi* (美食) dans le monde chinois, Pan Da'an illustre pareillement comment « la créativité culinaire et artistique s'inspirent et s'enrichissent mutuellement dans leur quête commune de la beauté » (2003, p. 67). Manger et boire, vin comme thé, au même titre que la poésie, la calligraphie et la peinture par exemple, sont ainsi tous des poursuites pouvant nourrir le potentiel de la création artistique et intellectuelle, cultivant ultimement l'élévation de l'esprit. « Et le café d'autant plus ! », s'exclamerait sans aucun doute un amateur de café en état « d'ébriété sèche » (White, 2012, p. 4), comme plusieurs de mes jeunes amis taïwanais et moi-même. En effet, en ce moment même dans le premier *Starbucks Reserve Bar* au Canada, tous mes sens sont exaltés, après un très mauvais café filtre et deux lattes bien sucrés (dont un « triple shot »), pour mieux faire passer le premier. À vrai dire, comme dans mon petit café favori à Taipei, je réalise maintenant

comment je suis absolument captivé par *l'aménagement* et le paysage imaginaire moderne du nouveau concept « *Reserve* » de *Starbucks*, malgré son café médiocre. Ou peut-être à cause de lui, finalement⁴⁵ ?



Similairement à l'état « d'ébriété arrosée » (White, 2012, p 60), célébrée par Ouyang Xiu, sous un pavillon enchanteur, en un moment d'inspiration détaché, pendant l'un de ses mythiques festins d'érudits, les petits cafés, dès leurs débuts, ont aussi pourvu un espace précieux d'intoxication « sèche » et publique, grâce à leur ambiance engageante, indispensable à la clairvoyance d'innombrables grands esprits de l'Occident, tout comme à madame et monsieur Tout-le-Monde. D'ailleurs, avant même leur arrivée en Europe et la subséquente genèse de l'imaginaire tout aussi mythique du petit café européen, l'infusion du grain de café soutenait déjà les mystiques soufis du Yémen au XV^e siècle, pendant leurs longs

⁴⁵ Grosso modo, il s'agit de *Starbucks* qui tente de se moderniser, en reproduisant à l'échelle corporative les caractéristiques d'un petit café de la troisième vague, avec un accent sur l'expérience « dine-in », comme en Asie, dans le but de rattraper les dernières tendances de l'industrie du café, où la jeunesse devient une clientèle d'avant-garde de plus en plus appréciable (Brown, 2016).

et épuisants rituels (Tucker, 2011, p. 36). Selon la légende, après la découverte par un jeune berger éthiopien, appelé Kaldi, des effets dopants de la cerise du caféier sur ses chèvres, l'élixir psychotonique se serait ensuite répandu, de ses mystérieux débuts en Afrique et en Orient, jusque dans les tavernes et petits cafés de l'Occident, avant de revenir à nouveau en Orient, dans ses pavillons et salons de thé (White, 2012, p. 13-17 et 21-25).

Cultiver l'idéal moderne dans le paysage du pavillon et du petit café

De nos jours, *Starbucks*, les petits cafés de Taipei et sa jeunesse bénéficient par conséquent d'un héritage impétueusement florissant, à la poursuite d'un art de vivre aux brillantes notes culturelles du Japon, de la Chine, tout comme de l'Occident. Ces jeunes que j'ai d'abord observés flâner dans le paysage cultivé et reposant des petits cafés proches de leurs universités, que j'ai ensuite suivis dans le foyer de la maison du peuple taïwanais, c'est-à-dire le Yuan législatif, transformé en un véritable foyer effervescent de démocratie délibérative pendant le Mouvement des Tournesols, sont ainsi le fruit de l'infusion de plus de cinq-cent ans d'histoire, de mélanges et d'échanges, cultivés sous le sanctuaire de leur île, peut-être « petite » selon eux, mais assurément grandiose par sa richesse cosmopolite.

Quand on navigue l'univers des petits cafés autour des universités de NTNU et NTU, tout comme l'histoire de leur apparition à Taïwan, tel que nous le verrons bientôt, on peut en effet ressentir la recherche du plaisir intellectuel et artistique cultivé dans les anciennes terres spirituelles de la gastronomie taïwanaise. Que ce soit dans l'attention qui est consacrée à la conception de *l'aménagement* et du paysage des *Starbucks* (Yang et Tu, 2016, p. 31) pour satisfaire l'imaginaire moderne et romantique du petit café, où il fait bon de

ralentir le temps d'un instant de répit, avant de revenir au boulot de la vie ; ou que ce soit dans le foyer d'un petit café indépendant, *aménagé* selon les goûts et les valeurs, voire la cosmologie de son hôte, dans le but de s'inspirer de l'atmosphère particulière qui s'en dégage et produire une œuvre digne des plus grands esprits de l'Orient et de l'Occident ; ou enfin, que ce soit dans les procédés minutieux, quasi cérémoniaux de la préparation du café, qui s'apparentent aux rituels entourant le thé traditionnel dans le monde chinois et japonais, tout en demeurant ancrés dans l'imaginaire productif du café de l'Occident ; les petits cafés de Taipei, tel que ma maître me l'a également fait ressentir pendant quatre longs mois sous ses instructions sévères, sont ultimement la décantation d'un idéal moderne dont les racines s'étendent et s'abreuvent à travers le monde, depuis des temps immémoriaux. Comme le rappelle Pan Da'an (2003, p. 75), à l'aide du travail de David Y. H. Wu et Sidney C. H. Cheung (2002), le monde culinaire chinois, lui-même qu'une seule portion de l'héritage gastronomique de Taïwan, est déjà traversé à lui seul de souches qui « depuis des centaines d'années absorbent des ingrédients et des méthodes en provenance des recoins les plus éloignés du globe [...], arborant des caractéristiques multiculturelles, multiethniques et transnationales ».

« Une savante infusion, admirablement moussée de mains de maîtres »

C'est donc sur la base de l'ensemble de cet héritage que le 28 mars 1998, *Starbucks* ouvre une première succursale à Taipei, dans le quartier à forte population occidentale de Tianmu (天母), comme première tentative dans le marché du monde chinois. En 2014, au moment de l'ouverture de sa 300^e succursale, le succès de *Starbucks* est acquis. Dans un

article du *CommonWealth Magazine* (馬岳琳, 2015), on apprend ainsi que le marché de Taïwan, bien que petit dans la grande région de l'Asie-Pacifique, demeure prioritaire pour *Starbucks* et son président régional, John Culver. L'autre priorité ayant été de créer avec succès « une marque symbolique distinctive pour la classe moyenne et les jeunes consommateurs adultes » (Lin et Roberts, 2008, dans Lin, 2012, p. 119). Comme le rappelait Wang Jinglong dans le cas de la Chine, l'expérience moderne du petit café, telle que proposée par sa compagnie, attire tout particulièrement les jeunes qui découvrent alors un art de vivre minutieusement concocté (Shiau, 2014) et très séduisant.



Si ce n'est que dans sa présence notable dans les médias sociaux et récemment dans le développement d'applications mobiles (羅之盈, 2016), *Starbucks* investirait relativement

peu dans le battage publicitaire. Hormis ses boissons de saisons, son marketing aux sensibilités culturelles locales engendre surtout de l'intérêt à coups d'exclusivités promotionnelles. Ses célèbres gâteaux de lune et alléchantes campagnes « *mai yi, song yi* » (« 買一，送一 » ou en anglais « *buy one, get one free* ») en sont des exemples très populaires. L'image de marque de *Starbucks* demeure en outre son principal outil de vente. D'une efficacité redoutable pour attirer les jeunes à l'intérieur de ses foyers de modernité, l'expérience *Starbucks* peut être saisie en termes de localisation stratégique, de prix relativement dispendieux, de décors ambiants modernes, confortables et pratiques, ainsi que finalement, mais non le moindre, d'un service à la clientèle qui se veut particulièrement chaleureux et accueillant.

En revenant à la pensée de Claude Lévi-Strauss et de Pierre Bourdieu, tandis que les *Starbucks* s'établissent d'emblée près des centres économiques et académiques de Taipei, leurs produits réputés un peu plus chers contribuent également au prestige que représente la fréquentation de l'un de leurs foyers. Pour la modique somme d'un seul café, un jeune étudiant paumé peut néanmoins avoir accès à l'expérience *Starbucks* pendant toute une journée. S'il se cherche un petit espace à louer, afin de vaquer vaillamment à ses affaires à l'une des tables communes, ou s'il préfère un sofa spacieux, pour entreprendre une sieste bien méritée, il peut alors facilement y trouver son compte, ainsi qu'un précieux refuge dans la vie mouvementée et socialement exigeante de Taipei. *L'aménagement* qu'offre la belle sirène émeraude vient enfin compléter l'appréciable commodité de l'expérience de ses espaces modernes, à l'aide de foyers dont le design, incorporant des caractéristiques culturelles, historiques et locales, est conçu pour incarner l'art de vivre romantique, cosmopolite, « à l'Européenne » de la multinationale américaine.

Selon *Starbucks* toutefois, la clé de son succès demeure avant tout dans la qualité de son service à la clientèle. À en croire deux *Partners* et une gestionnaire en marketing avec qui j'ai eu la chance de discuter (et depuis mon embauche chez *Starbucks*), la politique officielle du service à la clientèle de *Starbucks* se distingue effectivement par sa « culture à caractère humain » [« 人注意的文化 » (*ren zhuyi de wenhua*)]. Au cœur même de l'expérience qu'elle offre à sa clientèle cible, où le café ne serait que le coût sucré d'entrée, il s'agit effectivement de la stratégie de vente au fondement de l'image de marque que tient à se donner *Starbucks* à Taïwan. Dans un article du *Money Weekly* (黃亞琪, 2005), Xu Guangyu rappelle de plus comment, selon lui, la meilleure publicité pour *Starbucks* demeure la relation que bâtissent les *Partners* avec la clientèle. En ses mots : « chacun de nos employés possède et prodigue une connaissance professionnelle et un service enthousiaste, comme de vrais aficionados du café, ils sont en mesure d'expliquer en détail aux clients chacune des caractéristiques de nos produits cafés, car ce n'est qu'avec une approche personnalisée qu'il est possible de gagner la confiance et la notoriété, il s'agit d'un procédé à la fois économique et pragmatique et c'est ce qui fait l'originalité de *Starbucks* ! ».

Le M.G. taïwanais, « par nature, très voyageur et très cosmopolite »

Il serait peut-être commode d'oublier comment la culture contemporaine des petits cafés à Taipei n'aurait pu voir le jour sans la contribution de la multinationale américaine. L'établissement de *Starbucks* à Taïwan demeure toutefois le récit intéressant d'une réussite commerciale qui a bénéficié de l'héritage de l'île et de son lien souvent insoupçonné avec le café, tout comme l'histoire récente d'une entreprise qui a sciemment ou pas ressuscité

l'intérêt des Taïwanais pour le café, mais surtout leur affinité historique et culturelle avec le petit café. En effet, en exploitant non seulement une image, mais aussi une « relation de marque » qui désaltère la curiosité croissante des jeunes Taïwanais pour le monde (comme le témoigne le nombre grandissant de jeunes qui partent à l'étranger, à la fin du secondaire (The China Post, 2017)), ainsi qu'en vantant l'humanité caractéristique de son service à la clientèle, tout en *aménageant* et en commodifiant l'espace du « tiers-lieu » (Lin, 2012), *Starbucks* et son « *Modernity Inc.* » a su cultiver à son profit la fonction qui a longtemps été l'apanage des pavillons traditionnels de ce monde et leurs formes modernes, encore et toujours nécessaires, sinon plus aujourd'hui (Bookman, 2014).

En outre, si dernièrement en Chine, *Starbucks* peut compter sur de plus en plus de jeunes expatriés chinois rentrant au bercaïl (Chen, 2017) pour augmenter la consommation du café à un rythme de croissance de 15 à 20 pour cent annuellement (Zheng et Pardomuan, 2011), les Taïwanais, pour leur part, commencent à développer le goût pour le voyage dès les années 1980. Avec son envol économique, suivi de sa libéralisation politique et de sa démocratisation à la fin des années 1990, l'intérêt pour le voyage de Taïwan s'accroît, au point d'être éventuellement considéré comme « la première "nation" de touristes au monde » (Wang, 2000, dans Cabestan et Le Pesant, 2009, p. 66). Mais à l'aube du XXI^e siècle, un autre événement tragique, d'une tout autre nature, coïncidant également avec le début de la démocratie taïwanaise, aura un effet tout aussi considérable sur la renaissance de la culture des petits cafés à Taïwan...

Second moment critique concomitant dans l'histoire récente du café à Taïwan

Au beau milieu de la nuit du 21 septembre 1999, la municipalité de Jiji (集集), dans le comté de Nantou (南投), devient soudainement l'épicentre de l'un des tremblements de terre les plus meurtriers jamais enregistrés à Taïwan. Tandis que le nombre de victimes compte 11 305 blessés, le séisme emportera avec lui 2 415 autres personnes. Outre le coût psychologique qui encore de nos jours résonne lourdement sur la population taïwanaise, le fonds réservé au secours pour la reconstruction monte alors à lui seul à 14 413 670 154 dollars taïwanais⁴⁶.

Parmi les ravages du séisme se trouvent les importantes plantations de thé et de noix de bétel des provinces de Yunlin et de Nantou. Les agriculteurs des municipalités de Gukeng (古坑) et Guoxing (國姓), particulièrement *affectés* par le tremblement de terre, sont alors encouragés à changer de modèle de production vers une agriculture de denrée et de niche plus rentable (Taipei Times, 2003 et Taiwan Today, 2004). Au début des années 2000, il s'avère que le prix mondial du café s'effondre, devenant ainsi plus abordable pour les Taïwanais. Au même moment, Taïwan obtient finalement un siège à l'Organisation mondiale du commerce. Malheureusement, le prix du thé se met alors à chuter, tandis que le marché de la noix de bétel commence à être frappé d'incessantes campagnes de sensibilisation contre sa consommation (Taiwan Today, 2004). Par conséquent, pour plusieurs fermiers de Gukeng et de Guoxing, l'agriculture du café devient une option plus intéressante et profitable. Le choix se porte alors sur le café brésilien, pour sa valeur historique, ainsi qu'agrotouristique ajoutée et en 2003, s'organise enfin la première édition du désormais célèbre Festival du café de Gukeng.

⁴⁶Tel que rapporté par le site internet de la 921 Earthquake Relief Foundation, (<http://www.taiwan921.lib.ntu.edu.tw/921pdf/M01.html>).

Depuis, les promoteurs du café de Gukeng utilisent le passé colonial de Taïwan pour sensibiliser la population et établir un lien historique et *affectif* avec le café taïwanais. L'emploi du surnom de « kafei shan (咖啡山) », ou en français « la Montagne du café », attribué au massif voisin de Hebao Shan (荷苞山), renforce ainsi l'imaginaire de Gukeng comme étant l'un des berceaux du café taïwanais et de son industrie. Selon l'un des récits racontés, les premiers arbustes de café seraient arrivés à Taïwan en 1624 avec les Hollandais (Taipei Times, 2003), bien avant le succès de leurs premières plantations sur l'île de Java, à la fin du XVII^e siècle⁴⁷. Ce n'est que plusieurs siècles plus tard toutefois que les Japonais développent enfin avec succès les premières grandes plantations de café en provenance du Brésil. L'étendue des plantations autour de Gukeng, à Yunlin (雲林), Huisun (惠蓀) à Nantou, Ruisui (瑞穗), à Hualien (花蓮), atteindront ainsi près de 3 km carrés (Taipei Times, 2003), avant d'être graduellement abandonnées ou converties pour nourrir les efforts de guerre jusqu'à la fin de la colonisation japonaise en 1945.

Les plantations seront par la suite reprises par des Taïwanais, puis à nouveau délaissées à la fin des années 1950, tandis que le prix du café s'effondre et que le Guomindang instaure des politiques qui découragent l'industrie du café taïwanais. Certains agriculteurs de la région de Gukeng tenteront bien de ressusciter l'héritage agricole du café à Taïwan dans les années 1980 (Taiwan Today, 2004), mais leurs grands projets ne réussiront qu'avec les mesures qui suivront le séisme du 21 septembre 1999.

⁴⁷ Si les colons hollandais avaient d'abord réussi la transplantation secrète de leurs premiers caféiers sur l'île de Formose, au lieu de sur l'île de Java à la fin du XVII^e siècle (Tucker, 2011, p. 37), plutôt de savourer une « tasse de java », nous apprécierions peut-être aujourd'hui une excellente « tasse de formosa » !

De nos jours, Taïwan produit un café méconnu, sous-estimé et de grande qualité, destiné au marché domestique, car cultivé en petite quantité (Taiwan Today, 2004), à un prix très élevé (Hsu, 2009). À ses débuts, le Festival du café de Gukeng est conçu pour promouvoir le café « *Made in Taïwan* » et son industrie agrotouristique. Or, l'événement ne goûte au succès qu'à sa deuxième édition, après la parution d'une annonce publicitaire pour le café de *Mr. Brown* (Mckimm, 2012)⁴⁸. La courte production peint un portrait nostalgique des plantations de café de la région de Gukeng et met en scène des personnages et un paysage bucolique, évoquant un passé romantique et rappelant un art de vivre moderne « à l'Européenne » révolu, mais encore accessible, grâce au café en cannette de *Mr. Brown*. Le Festival du café de Gukeng devient alors un incontournable pour les touristes taïwanais, amateurs de café. Pendant ce temps, avec près de 1,5 km carré de plantation, le café autour de la municipalité voisine de Guoxing, également utilisé dans la promotion du festival, ne profite toujours pas des retombées agrotouristiques de ces célébrations. Son café obtient toutefois en 2013 la marque d'appellation d'origine par le Ministère des Affaires économiques de Taïwan (Taipei Times, 2013).

En somme, le café taïwanais est vendu en quantité limitée, comme un produit gourmet de terroir, qui découle d'un savoir-faire spécialisé et ancien. En 2011, un total de 7,63 km carrés de plantations sont enregistrés à Taïwan par le Conseil de l'Agriculture du Yuan exécutif, dont plus d'un kilomètre carré dans les provinces de Nantou, Taitung (台東), Pingtung (屏東) et Chiayi (嘉義)⁴⁹. La même année, le café de certaines plantations dans les provinces de Pingtung, Chiayi et Yunlin sont même sélectionnés parmi les 50 meilleurs de la

⁴⁸ Pour voir la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=4UHkoQ8q8VM>

⁴⁹ Tel que rapporté par le site internet de la Tea Research and Extension Station, par 翁世豪 et 劉千如, (<http://www.tres.gov.tw/view.php?catid=1488>).

Specialty Coffee Association of America (Huang, 2011). L'expertise taïwanaise du café est enfin un outil de coopération économique et diplomatique auprès des pays producteurs de café, alliés de Taïwan (Shih, 2013).

« *Le legs japonais à l'agriculture moderne du café de Taïwan* »

Pendant que l'anthropologue et botaniste Yasudata Tashiro s'appliquait méthodiquement à sa tâche, penché sur ses spécimens de caféiers à la Station expérimentale pour les plantes tropicales de Hengchun, la société *Tunan Ind.*, qui appartient alors à une certaine *Mitsubishi. Inc.*, achète en 1918 près d'un kilomètre carré de terres sur Hebao Shan à l'Office du Gouverneur général de Taïwan (閱讀雲林, 2009), dans le but d'entreprendre une première plantation de café. De l'autre côté de la chaîne centrale de montagnes de Taïwan, la préfecture de Karenkō (la province de Hualien aujourd'hui) développe en outre, depuis quelques années déjà, sa propre production de café pour atténuer les effets de la monoculture. Les agriculteurs japonais de Toyota-mura (la municipalité de Shoufeng (壽豐), aujourd'hui), Hayashida-mura et Yoshino-mura cultivent ainsi un café en provenance de Kona, à Hawaï, qu'ils vendent comme un article souvenir pour leur région (Iijima, 2014, p. 3), déjà touristique pour ses panoramas grandioses. Vers 1927, Yosokochi Funakoshi de Toyota-mura fait même évaluer son café favorablement par un certain Bunji Shibata, de la compagnie *Kimura Coffee Co.* (de nos jours, appelée la *Key Coffee Inc.* et un grand acteur dans l'industrie du café au Japon). Les démarches de Funakoshi (Iijima, 2014, p. 5) et les politiques de développement de la colonie incitent donc les compagnies japonaises à établir d'autres plantations à plusieurs autres endroits sur l'île de Taïwan. Après 1927, *Hinode Pineapple*

Farms et *Naigai Food Farms Corp.* fondent ainsi chacun leurs propres plantations de café, l'un à Pingtung, l'autre à Chiayi⁵⁰. De retour dans la préfecture de Karenkō, Tadajiro Sumida, fondateur de la *Osaka Sumida Bussan Co.* (depuis 1997 sous le géant de l'alimentation *MC Food Ltd.* de *Mitsubishi*), établit enfin en 1930 une large plantation de 4 km carrés. Un an plus tard, la *Kimura Coffee Co.* fait de même (Iijima, 2014, p. 6).

Au début des années 1930, le gouvernement japonais encourage donc la production agricole de ses colonies à des fins économiques et politiques. Le café taïwanais doit réduire la dépendance du Japon sur le Brésil, désaltérer sa consommation croissante en café et nourrir son ambition moderne et coloniale. Malheureusement, à la fin des années 1930, la majorité des plantations de café de Taïwan sont décimées par une épidémie de la rouille orangée du caféier (Iijima, 2014, p. 3 et 6). La *Taiwan Development Inc.*, fondée en 1936, tente tout de même de restimuler l'industrie du café et en 1942 jusqu'à 10 km carrés de plantations sont alors enregistrés⁵¹. Le café « *Made in Japan* » à Taïwan ne sera cependant jamais autosuffisant et ne pourra pas finalement étancher l'intarissable soif de modernité du Japon, avant de pratiquement disparaître à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les causes de l'échec seront sommes toutes la rareté des travailleurs, les désastres naturels, la maladie et les urgents besoins des guerres expansionnistes de l'Empire japonais (Iijima, 2014, p. 6).

En 1945, le Japon doit se retirer de Taïwan et remet son administration aux forces d'occupation de la République de Chine. La population taïwanaise est désormais à nouveau sous colonisation. En attendant l'avènement de la démocratie taïwanaise à la fin des années 1990, la *Joint Commission on Rural Reconstruction* profite en revanche de la montée

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Ibid.

du prix du café dans les années 1950 et cherche alors à redévelopper l'industrie du café dans la province de Yunlin⁵². En 1954, *Les Fermes économiques de Douliu*, auparavant connues sous le nom *Tunan Ind.*⁵³, tentent également de restimuler l'industrie de la région pour l'exportation (閱讀雲林, 2009). *Les Fermes économiques de Douliu* possèdent en effet d'importantes installations de production et de transformation de café, dont notamment la plus grande machine à torréfaction de l'Asie de l'Est⁵⁴. Les promoteurs de ce projet d'envergure vont même jusqu'à inviter certains experts d'Hawaï et dépêchent plusieurs autres personnes à l'international pour étudier les nouvelles technologies de productions du café⁵⁵. En 1958, près de 3 km carrés de plantations sont désormais exploités sur Hebao Shan et le Département de l'agriculture des États-Unis évaluera même la qualité de la production sur la Montagne du café comme étant excellente et comparable à celle de l'Amérique centrale (閱讀雲林, 2009).

Mais, en dépit de tous les efforts déterrés pour faire fructifier l'industrie du café taïwanais, la compétition rigoureuse des plantations de thé, de fruits et de noix de bétel, dans les années 1960, prend finalement le dessus, si bien que les plantations de café seront presque toutes converties à la fin de la décennie. En fin de compte, seuls les nouveaux arrivants américains, de plus en plus nombreux à Taïwan, sont en mesure de se payer du café taïwanais, alors que les travailleurs dans les plantations ne sont toujours pas assez nombreux et que l'aide indispensable pour l'industrie est coupée, à un moment où la compétition internationale devient également trop forte⁵⁶.

⁵² Ibid.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Ibid.

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ Ibid.

À l'aube des années 1980 toutefois, l'industrie du café mondial et Taïwan se libéralisent et prennent leur envol économique, tandis que s'accroît le pouvoir d'achat des Taïwanais. La consommation du café se popularise et les importations de café augmentent. En revanche, la production domestique n'est toujours pas assez compétitive. La Côte Est de Taïwan possède en outre quelques plantations de café, mais les installations nécessaires pour une production industrielle ne sont pas au rendez-vous (閱讀雲林, 2009). En 1984, certains agriculteurs de Gukeng tentent néanmoins de raviver l'industrie, en s'inspirant de l'héritage du café de Taïwan et de personnages historiques, comme le célèbre missionnaire canadien George Leslie Mackay qui aurait entretenu affectueusement quelques plants de café à son époque (閱讀雲林, 2009). Enfin, alors que le pouvoir d'achat des Taïwanais continue à s'accroître, le prix mondial du café s'effondre à nouveau 1989, avec la fin de l'Organisation internationale du café. Les premiers *McDonald's*, suivit de près par les *7-Eleven*, sont malgré tout déjà nombreux à offrir du café bon marché aux Taïwanais en quête du rêve américain et de café instantané. Bientôt, les héritiers des petits cafés de l'époque japonaise se joindront à eux, avec l'arrivée de nouvelles grandes chaînes de cafés du Japon, accompagnées de leurs innovantes imitations taïwanaises. Ensemble, ils prépareront le terrain pour l'avènement de *Starbucks* et la subséquente renaissance de la culture des petits cafés de Taipei.

« *Le legs japonais à la culture et à la modernité des petits cafés de Taïwan* »

Après le Traité de Shimonoseki en 1895, Taïwan doit représenter la modernité de la métropole japonaise et être un tremplin expérimental pour son projet colonial en Asie. Au

Japon, les petits cafés ouvrent déjà leurs portes en grands nombres et incarnent cette modernité japonaise « à l'Européenne » à laquelle aspire la restauration Meiji.

Le père des petits cafés au Japon est d'ailleurs le fils adoptif d'un Taïwanais cosmopolite, secrétaire au Ministère des Affaires étrangères du Japon. Après avoir vécu à travers le monde et fait ses études à l'Université de Yale, Tei Ei-Kei ouvre le Kahiisakan à Tokyo en 1888. Son but ultime est d'offrir un foyer moderne pour les jeunes cosmopolites japonais, tel qu'il en avait lui-même fait l'expérience, pendant ses nombreux voyages, notamment en Europe et plus précisément dans les petits cafés de Londres. Sa belle utopie s'éteint malheureusement en 1893, alors que son entreprise moderne fait faillite, faute peut-être de pas assez de pragmatisme. En effet, pour si peu que le prix d'un seul café, comme l'explique son ami, la noble mission de son foyer de modernité était, avant de gagner de l'argent : « de faire quelque chose pour la jeune génération, en ouvrant un petit café qui pourrait être un espace pour partager la connaissance, un salon social, où les gens ordinaires, les étudiants et les jeunes pourraient se rencontrer » (White, 2012, p. 10). Son rêve abattu et désormais très endetté, « l'homme du monde entier », en qui Charles Baudelaire aurait sans doute reconnu le M.G. japonais de l'ère Meiji, décide de mettre fin à ses jours. Sauvé par un ami, il se résout à l'exil et débarque au port de nulle autre que l'une des futures capitales du café, Seattle. Il mourra enfin deux ans plus tard, justement la même année que la signature du Traité de Shimonoseki, au jeune âge de 36 ans. Aujourd'hui, son dernier lieu de repos est un site de pèlerinage important pour les amateurs de cafés japonais en visite à Seattle (White, 2012, p. 9-11).

Il faudra par contre attendre pas moins de treize ans avant l'ouverture d'un premier petit café à Taïwan. En 1908, le Gouverneur général de Taïwan, Sakuma Sumata inaugure

avec fierté le *Taipei Railroad Hotel*, alors le seul hôtel de style européen avec un petit café moderne (Chang et Shih, 2010, p. 448). Le Café Lion, premier petit café indépendant de Taïwan, ouvre ses portes, quant à lui, cinq ans plus tard et attire rapidement de nombreux officiels et artistes japonais, dont Kinichiro Ishikawa (Chang et Shih, 2010, p. 449). Arrivée en 1928, l'indice des entreprises de la ville de Taipei enregistre 22 petits cafés, dont plusieurs se retrouvent dans le quartier des affaires huppé de Dadaocheng (Chang et Shih, 2010, p. 448). Ailleurs à Taïwan, les deux premiers centres commerciaux construits en 1932, le *Kikumoto* à Taipei et le *Hayashi* à Tainan, reconnu pour avoir disposé du tout premier ascenseur de l'île, hébergent aussi leur propre petit café (Chang et Shih, 2010, p. 448). Pour l'Exposition de Taïwan de 1935, qui doit célébrer la modernité du projet colonial japonais, le café taïwanais *Made in Japan* est également exhibé à la maison de thé Morinaga (Chang et Shih, 2010, p. 448). Enfin, tel que rapporté dans le *Taiwan Daily News* en 1934 à propos du quartier branché de Dadaocheng : « Lots of coffee houses and theaters show the significant modernization of Datotei » (Shen, 2005, p. 29 dans Chang et Shih, 2010, p. 449).

Le quartier portuaire de Dadaocheng était en effet une porte d'entrée au monde pour Taïwan. Ses nombreux petits cafés « à l'Européenne » étaient alors vus comme le gage de son urbanité et de sa modernité eurocentrique. Ces foyers, connus pour leur musique, leurs expositions et leurs mobiliers modernes, étaient de véritables centres d'initiation pour ce qui était effectivement perçu comme la modernité européenne de l'Occident. Contrairement aux salons de thé japonais, traditionnels et exclusifs, les petits cafés sont également plus modernes. Plus ouverts aux Taïwanais « japonisés », ils entretiennent la possibilité d'une mobilité sociale plus grande (Shen, 2005, p. 41 dans Chang et Shih, 2010, p. 448). Ce qui devient de plus en plus encouragé sous la *dōka* et la *kōminka*. Certes, si tout le monde pouvait

éventuellement devenir aussi moderne qu'un Japonais, tous n'avaient pas nécessairement le droit d'être véritablement Japonais, au tout début⁵⁷. En revanche, devenir presque Japonais, en étant moderne à travers la fréquentation d'un petit café, pouvait être une alternative intéressante et n'était pas si éloigné de ce que les Japonais eux-mêmes semblaient rechercher à cette époque, en se tournant vers la modernité qu'ils percevaient chez l'Occident.

À Taipei de nos jours, les petits cafés semblent également attirer les érudits et les artistes, ainsi qu'une jeunesse instruite qui se veut moderne, en quête d'un d'espace familier inclut dans le monde, spécialement à leur retour de l'étranger. Comme à l'époque japonaise, les Taïwanais peuvent ainsi être aussi modernes qu'un autre citoyen du monde, sans pourtant avoir encore le droit d'être un citoyen d'un État reconnu par ce monde. Être presque un citoyen du monde, en étant moderne à travers la fréquentation de son petit café favori, peut donc également devenir une alternative intéressante de nos jours.

Le premier petit café tenu par un Taïwanais ouvre enfin ses portes en 1932. Le frère du célèbre artiste Yang Sanlang (楊三郎) ouvre ainsi le Café Werther, avec l'aide de Liao Shuilai (廖水來) comme chef de cuisine et Wang Jingquan (王井泉) comme gérant. Yang Chengji (楊承基) baptise son petit café en l'honneur de l'œuvre romantique de Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*, qui jouissait alors d'un succès mondial phénoménal et qui raconte les péripéties mélancoliques et le destin tragique du jeune moderne Werther, rêveur et blasé par *l'establishment* de sa société aristocratique. Sans attendre très longtemps, Liao Shuilai ouvre deux ans plus tard son propre petit café qu'il nomme le Café Boléro. Wang

⁵⁷ La *dōka* est la politique de japonisation établie à Taïwan de 1919 à 1937, sous laquelle les Taïwanais sont encouragés à « vivre comme » un Japonais, afin de maintenir leur soumission. De 1937 à 1945, son aboutissement logique, la *kōminka*, va jusqu'à demander l'intériorisation de l'identité japonaise, même à « mourir » en japonais (Soldani, 2012, p. 157).

Jingquan attend quant à lui jusqu'en 1939 avant d'ouvrir à son tour le Pavillon des Paysages. Très vite, le Café Boléro, encore en affaire de nos jours, se fait connaître pour la qualité sonore de la musique classique jouée à l'intérieur de son foyer, tandis que le Pavillon des Paysages obtient son renom pour la qualité de sa gastronomie taïwanaise. De toute évidence, Liao Shuilai nomme son petit café en l'honneur du ballet pour orchestre composé par Maurice Ravel, qui en 1928 devient l'une des premières pièces musicales profitant d'un succès mondial presque instantané. Wang Jingquan, pour sa part, fait peut-être le choix du nom du Pavillon des Paysages en référence au fameux poème de Ouyang Xiu et au régal culinaire qu'il souhaite offrir à sa clientèle. Bref, chacun des deux établissements séduit rapidement érudits et artistes de leur époque, leurs propriétaires devenant mécènes pour des écrivains, musiciens et peintres, dont Liao Shuilai pour Yang Sanglan, Chen Chengbo (陳澄波) et Guo Xuehu (郭雪湖).

La mort de la culture et de la modernité japonaise des petits cafés de Taïwan

En 1945, le Japon doit remettre Taïwan aux forces d'occupation de la République de Chine qui dorénavant administrera sa population jusqu'à sa démocratisation. Une nouvelle ère coloniale s'entame, tandis que cette nouvelle période conflictuelle se débarrasse des legs coloniaux et culturels japonais. La modernité japonaise, la civilisation chinoise, puis éventuellement la modernité américaine seront ainsi de suite politisées, afin d'ethniciser, ségréguer et subjuguier la population de la Belle Île.

Les Taïwanais qui s'étaient auparavant japonisés à l'aide de la modernité de leurs occupants précédents sont alors forcés à se conformer aux critères de civilisation des Chinois

continentaux, qu'ils considèrent vite moins modernes qu'eux-mêmes, bien malgré les nombreuses cruautés de l'ancien régime japonais. Fréquenter un petit café sous le Japon était certes devenu une façon de s'illustrer comme quelqu'un de moderne et japonais. Étant déjà des espaces publics politiquement chargés, l'arrivée des Nationalistes pousse cependant certains petits cafés à se politiser davantage, qui commencent au même moment à abriter groupuscules dissidents et services de renseignement, se transformant ainsi en de potentielles arènes d'affrontements.

En effet, du tohu-bohu des souks du Yémen, jusque dans les pubs houleux de l'Angleterre marchande, les petits cafés n'ont jamais cessé d'être des foyers assoiffés d'actualités, sources de rumeurs et de nouvelles, alimentant discussions et mouvements sociaux. À Taïwan, par contre, avant de se politiser davantage, les premiers petits cafés sont d'abord une importation de l'occupant japonais. Par conséquent, en raison de leur association au Japon, ces foyers d'art et d'érudition sont peut-être moins portés à la dissidence. S'ils incarnent alors la poursuite de la modernité japonaise, elle-même tournée vers l'Occident et essentiellement représentée par la puissance de l'Europe, les petits cafés se transforment rapidement en foyers politiques dès l'arrivée des Nationalistes, dont se méfiera longtemps la République de Chine.

La maison de thé Tianma, ouverte par le célèbre interprète de film muet Zhan Tianma (詹天馬) devient tristement l'un de ces foyers qui tombent très vite sous la surveillance des services secrets de Chiang Kai-shek. Le 28 février 1947, date éponyme, une altercation devant le petit café se déclenche et change à jamais le destin de Taïwan. Ce soir-là, une équipe du Bureau du monopole du tabac patrouillant près du district de Dadaocheng aperçoit Lin Jiangmai (林江邁) en train de vendre ses cigarettes de contrebande à son habitude, devant le foyer surveillé de Zhan Tianma. La jeune veuve se voit alors confisquer son seul gagne-pain et réclame obstinément que les membres



du Bureau de la nouvelle administration continentale (déjà méprisée par la population) lui rendent ses cigarettes. Tout à coup, l'un des agents frappe la pauvre dame d'un coup de pistolet à la tête et provoque la colère des passants devant le petit café qui réagissent alors en sa défense. S'ensuit une terrible confusion, quand l'un des agents du Bureau, en panique, fait feu dans la foule à leur poursuite, tuant instantanément un témoin de l'échauffourée.

Pendant les semaines qui suivent, de violentes manifestations se propagent comme un feu de paille à travers toute l'île. Les nouvelles forces d'occupation abusives et corrompues envoyées par Chiang Kai-shek sont bien près de perdre leur emprise sur la population taïwanaise. Mais, le 4 mai 1947, le Gouverneur général Chen Yi (陳儀) déclare la loi martiale pour un court moment. C'est le début de la Terreur blanche qui ne prendra fin que 40 ans plus tard et traumatisera le peuple taïwanais jusqu'à ce jour.

Pendant cette sinistre période, la classe intellectuelle et artistique de Taïwan, soupçonnée de dissidence politique, est systématiquement éliminée de l'île. Avec les années, la culture japonaise des petits cafés et son interprétation de la modernité eurocentrique est graduellement remplacée par la culture de Shanghai et éventuellement par celle des États-Unis. Les petits cafés de l'époque japonaise, désormais étiquetés comme des lieux de luxures par les autorités continentales, ferment ou subsistent principalement dans la tradition de style cabaret (Moskowitz, 2015, p. 203). La fréquentation des petits cafés est de plus dissuadée par une taxe accrue sur les tenanciers et les importations de café, tandis que les lieux de rassemblement sont dès lors contrôlés. En revanche, dans les années 1950, de nouveaux petits cafés sont ouverts par des Chinois de la diaspora continentale et viennent même à être fréquentés par certains membres notoires des autorités, tant qu'ils ne se politisent pas. Si la modernité japonaise était auparavant une interprétation cosmopolite eurocentrique, la modernité continentale de Shanghai, tolérée dans ces nouveaux petits cafés, demeure également très internationale et tournée vers l'Occident.

En 1949, les Biélorusses Petter Noveehor et George Elsner ouvrent ainsi les portes du célèbre Café Astoria, également toujours en affaire de nos jours, tandis que Chen Yanbin (陳雁賓) ouvre pour sa part le Rose Marie. Ces deux petits cafés servent principalement

Continentaux et Américains, les seuls étant capables de se payer le luxe de fréquenter des foyers qui désormais incarnent moins une élite artistique et intellectuelle cosmopolite qu'une classe politique et culturelle élitiste. Le Café Astoria attire et inspire néanmoins des érudits et des artistes comme Zhou Mengdie (周夢蝶) et sa petite librairie extérieure, ainsi que l'écrivaine San Mao (三毛) et nul autre que le fils du dictateur, Chiang Ching-kuo, alors directeur de la police secrète de la République de Chine.

La guerre froide, le surf et la nouvelle vague de la modernité américaine

Sous occupation américaine après la capitulation japonaise, Taïwan se fait officiellement accorder à la République de Chine avec le Traité de Taipei en 1952. La fin de la colonisation japonaise et la liquidation ensuite de l'élite culturelle taïwanaise par le régime autoritaire des Nationalistes crée alors pour beaucoup de Taïwanais un vide identitaire que remplira bientôt une modernité plus populaire, incarnée par l'avènement et le rayonnement de la nouvelle puissance mondiale américaine. Pendant la Guerre froide, la diffusion d'une modernité « à l'Américaine », atteint enfin les côtes de Taïwan, avec l'aide au développement d'organisations comme USAID et la visite de plus en plus fréquente d'Américains, dont un flot incessant de G.I. en tournée sur l'île pendant la Guerre du Vietnam. En tant qu'objectif de développement et comme centre de villégiature pour les soldats américains, Taïwan s'ouvre ainsi à la modernité populaire des États-Unis, qui se présente alors comme un rempart contre la menace du communisme chinois.

Pendant ce temps, les Nations unies votent en 1960 la résolution 1514. La Déclaration sur l'octroi de l'indépendance aux pays et aux peuples coloniaux n'inclut cependant que les

colonies des puissances européennes. Taïwan est donc exclue pour des raisons politiques, tandis que la République populaire de Chine, qui à cette époque s'autoproclame « dirigeante du tiers-monde », parle de « libérer » Taïwan de la menace de l'impérialisme américain (Simon et Fontaine, 2012). L'industrie des loisirs et de la restauration à Taïwan semble toutefois s'adapter assez aisément à la modernité de « l'Amérique » et adopte vite ses activités et coutumes populaires. De nouveaux styles musicaux, comme le jazz et le rock par exemple, ainsi que de nouveaux aliments, comme les produits laitiers, font leur apparition sur l'île. De nombreux jeunes G.I. découvrent d'autre part le trésor caché des côtes houleuses de Taïwan, qui n'ont rien à envier à Hawaï. Les nouveaux petits cafés qui leur sont destinés apprennent très vite ainsi à surfer cette nouvelle vague américaine de la modernité et portent désormais des noms comme le Susie Hwang, le White House, le Monroe et le MGM (Chang et Shih, 2010, p. 450).



Pendant ce temps une autre vague commence à prendre de l'ampleur, tandis que de jeunes Taïwanais de plus en plus ouverts au monde se mettent à rêver à l'indépendance de Taïwan et à remplacer la République de Chine sur leur île par un nouveau régime démocratique. Inspirés par la vague de décolonisation des anciennes colonies européennes dans les années 1960 et 1970, ce nouveau mouvement d'indépendance taïwanais prend d'abord naissance à l'étranger et gagne en importance avec la reconnaissance de la République populaire de Chine aux Nations Unies, avant de culminer avec les grandes manifestations à Taïwan de la fin des années 1970 (Simon et Fontaine, 2012). Si une identité taïwanaise existait déjà sous l'occupation japonaise, abreuvée par l'existence d'une relation inégale avec leurs occupants et illustrée par l'accession à la modernité japonaise à l'aide de la fréquentation de petits cafés, ce sentiment *d'appartenance* à Taïwan ne fait que s'accroître et se dissocie davantage de la Chine avec les répressions politiques violentes de la Terreur blanche menée par le régime autoritaire des Nationalistes.

Déception de la modernité et son « outrepassement », la postmodernité

En 1971, l'Organisation des Nations unies et la modernité cosmopolite qu'elle incarne reconnaît donc la République populaire de Chine et abandonne la Chine de Chiang Kai-shek. En 1973, les États-Unis, qui depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale incarne la modernité de l'Occident, n'attend guère longtemps avant de couper à son tour ses liens diplomatiques officiels avec Taïwan. Ces deux événements sont vécus comme une trahison, autant par la population taïwanaise que par le régime répressif qui la gouverne, spécialement en ce qui

concerne les États-Unis qui pourtant s'était jusqu'alors présenté aux Taïwanais comme le fidèle protecteur, grand défenseur de la « Chine libre ».

Le début des années 1970 annonce ainsi la fin progressive de la modernité USA-centrique à Taïwan, longtemps encouragé par le régime de Chiang Kai-shek, trahissant une nouvelle fois un vide identitaire que remplira bientôt la vague « postmoderne » de décolonisation des anciennes colonies européennes, pendant les années 1960 et 1970. De nombreux jeunes indépendantistes taïwanais à cette époque commencent alors à rêver à l'établissement d'une démocratie taïwanaise. Avec cette nouvelle déception, cette fois de la part des Américains, la modernité semble une fois de plus avoir trompé Taïwan. À l'exemple d'autres colonies à travers le monde, plusieurs Taïwanais décident qu'il est temps d'outrepasser la modernité des colonisateurs, pour entreprendre une modernité enfin centrée sur Taïwan, quoique toujours inspirée des principes démocratiques incarnés mondialement par les États-Unis.

Désormais plus discrets, les artistes et intellectuels se rallient moins dans les petits cafés, qui sont de plus en plus accouplés à la tradition des petits cafés de style cabaret. S'ils ont la chance de voyager et d'étudier à l'étranger, une permission de plus en plus facile à obtenir vers la fin des années 1970, les jeunes Taïwanais sont alors exposés aux principes démocratiques des pays qu'ils visitent et s'ouvrent ainsi les yeux aux considérables violences perpétrées par leur gouvernement. À la fin de leurs études, nombre d'entre eux décident par conséquent de ne pas retourner à Taïwan et créent des organisations indépendantistes qui se multiplieront principalement dans les campus du Japon et des États-Unis.

Au même moment, à Taïwan, plusieurs petits cafés, comme le Café des Écrivains, le Café des Barbares et le Café des Talents, recommencent à désaltérer un cercle littéraire

moderne et nativiste, en pleine effervescence, malgré le danger imminent. Les autorités commencent en même temps à courtiser certains intellectuels taïwanais, afin de les gagner aux causes du régime répressif. Le café en soi, longtemps associé à la modernité de l'Occident, devient ainsi une boisson moins culturellement et intellectuellement désirable que politiquement étrangère. En effet, tout comme les autorités de la République de Chine, plusieurs intellectuels et artistes taïwanais sont désabusés de l'abandon de Taïwan par la communauté internationale et n'encouragent plus la consommation de café, associé désormais à l'incarnation américaine de la modernité (Chang et Shih, 2010, p. 450). Pour la diaspora continentale et les indépendantistes taïwanais, le thé traditionnel se politise et gagne le statut de trésor national. Le café, quoique toujours considéré comme plus moderne, se vulgarise et devient de moins en moins le privilège ou la prérogative d'une élite politique et culturelle. La maison de thé Wistaria, l'une des institutions aujourd'hui de la culture du thé à Taipei, devient par exemple un foyer important du mouvement démocratique et nativiste taïwanais des années 1970 et 1980. Enfin, tandis que la consommation du café se popularise, le grand retour des premiers cafés héritiers de l'époque japonaise semble opportun. En 1974, *Honey Cafe* devient ainsi la première chaîne de cafés à ouvrir ses portes à Taïwan (Moskowitz, 2015, p. 205). Elle demeurera populaire jusqu'à la fin des années 1980, alors que l'industrie du café et Taïwan se libéralisent, prend son envol économique et que le pouvoir d'achat des Taïwanais s'accroît.

Commodification et fétichisation de la culture des petits cafés de Taïwan

Avec l'essor de la globalisation dans les années 1980, dès lors incarné par la culture populaire et le capitalisme de la modernité américaine, le café évoque moins un art de vivre romantique et moderne « à l'Européenne », qu'un idéal de vie dépolitisée de productivité et de consommation de la modernité, caractérisé par une commodification globalisée des cultures et des démocraties. Sous le mode capitaliste de mobilisation du travail social (Wolf, 2001, p. 316), les idéaux modernes historiquement associés aux petits cafés du début du dernier siècle sont subséquemment fétichisés par une industrie qui se retrouve alors dans un monde aux multiples modernités, centrées sur le capital, qui se considère avant tout « postmoderne », tout particulièrement à partir des années 1990 et la chute du Mur de Berlin.

En misant sur l'individualité et la joie de vivre, les campagnes publicitaires pour le café instantané, par exemple, contribuent à populariser la culture des petits cafés et la modernité qu'elle incarne à Taïwan (Chang et Shih, 2010, p. 451). Or, bien avant notre ère, les industriels japonais et taïwanais entreprenaient déjà à populariser le café, grâce au concours naturel du lait. Au début des années 1920, *Moriyama Dairy Co.* s'associait ainsi à *Sumida Bussan Co.*, dans le but de répandre la consommation du café au Japon (Iijima, 2014, p. 7). Pendant les années 1950, en tant qu'agence alimentaire américaine destinée aux G.I. en tournée à Taïwan (Chang et Shih, 2010, p. 451), *Fresh Delight Co.* se donne la même mission, afin de populariser à l'inverse les produits laitiers. Quelques années plus tard, c'est au tour de la *Tait Marketing & Distribution Co.* de se faire l'importateur officiel des produits Nestlé pour les soldats américains et le marché taïwanais par après. En 1982, l'entreprise taïwanaise *King Car Corp.* s'inspire enfin du géant japonais *Ueshima Coffee Co.*, créateur du premier café en cannette, pour lancer le célèbre café *Mr. Brown* (Chang et Shih, 2010, p. 451). Le secret de son succès se trouve une nouvelle fois dans le lait sucré qui masque l'amertume

prononcée du café et dans la promotion habile d'une image romancée de l'imaginaire colonial occidental et exotique du café. En somme, tandis qu'à Taïwan des cocktails à base de café *Mr. Brown* font vite leur apparition, la petite cannette à l'effigie sympathique et son modèle de commercialisation deviennent de grands succès à l'étranger, témoignant ainsi de la croissante commodification de la culture du café, comme de sa globalisation et de ses diverses *appropriations* locales, sans oublier de la modernité exportable particulière de Taïwan (Chang et Shih, 2010, p. 452).

Le 28 janvier 1984, le premier *McDonald's* ouvre ses portes à Taïwan dans le quartier des affaires de Songshan, à Taipei, en offrant un foyer d'un genre nouveau et un café bon marché pour la nouvelle classe moyenne de Taïwan. Comme ce fut le cas de *Starbucks* au début des années 2000, il en découle une réduction des stigmates contre le secteur des services à la clientèle, tout comme la promotion des avantages d'un mode production tayloriste et d'une meilleure hygiène dans le secteur de l'alimentation (Moskowitz, 2015, p. 206). *McDonald's* révolutionne ainsi les usages de la restauration et incarne une modernité commodifiée, plus accessible aux jeunes en besoin d'espace personnel d'émancipation. Cette jeunesse rêve en effet à renouer avec un style de vie expérimenté, sinon imaginé à l'étranger. Installé près d'une université, ce premier *McDonald's* attire également les étudiants à l'aide d'un foyer confortable et climatisé, pour le prix d'une seule consommation, suivit de *refills* gratuits (Moskowitz, 2015, p. 206), très appréciés par une jeunesse qui jouit depuis peu d'un pouvoir d'achat sans précédent. Ces jeunes étudiants reproduisent en outre une habitude qu'ils pratiquaient déjà à l'intérieur des K 書中心 (*K shu zhongxin*). Spécialement populaire dans les années 1980, ils s'agissaient d'établissements commerciaux offrant bureaux et lampes d'étude, en échange de l'achat d'une boisson ou d'un *biandang* (便當).

À Taïwan, depuis 1982, *7-Eleven* met aussi rapidement à la disposition de ses clients une carafe de café « à l'Américaine » dans ses dépanneurs super modernes. Ce nouveau produit s'accompagne en 1986 d'une annonce publicitaire éloquente, mettant en vedette un col blanc. Fourbu, il s'arrête tous les matins au *7-Eleven* pour consommer son élixir quotidien favori, avant de se rendre au bureau avec une énergie renouvelée et un sourire on ne peut plus farfelu⁵⁸. Le slogan est nul autre que : « 一天的精神，從 *7-Eleven* 的現煮咖啡開始，「今天更有勁！明天再來！」 » (*yi tian de jingshen, cong 7-Eleven de xian zhu kafei kaishi, « jintian geng youjin ! Mingtian zai lai ! »*). En français : « La vitalité de la journée commence d'abord et avant tout avec le café frais de chez *7-Eleven*, « Aujourd'hui, encore plus d'énergie ! À demain, le retour ! ». Bien moins bucolique que la future publicité pour le café *Mr. Brown* au début des années 2000, la courte production fait le portrait d'un citoyen, pour qui le café américain, dans une tasse prônant la liberté, devient un stimulant indispensable pour la vie moderne du salarié motivé et productif du milieu des années 1980.

L'intensification de l'infusion de la modernité et la renaissance du café à Taïwan

Les années 1990 annoncent enfin l'accélération de la mondialisation et la diffusion d'une modernité de plus en plus diversifiée, pour ne pas nommer ce qui se présente de plus en plus comme la « postmodernité ». Porté par ce qui semble être le désir de s'affranchir et d'aller au-delà de la modernité, ce phénomène est accompagné de l'augmentation du PIB de Taïwan et de la croissance des voyages internationaux par les Taïwanais. L'importation du

⁵⁸ Pour voir la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=YLVWPhPIBk>

café et sa consommation augmentent également. En effet, avec la fin de l'Organisation internationale du café en 1989, le prix du café s'effondre au moment où le pouvoir d'achat des Taïwanais s'accroît. Par conséquent, pendant que la nouvelle classe moyenne s'accoutume tant aux voyages qu'à la nouvelle expérience du café, la commodification progressive de la culture des petits cafés encourage l'apparition de nouvelles chaînes commerciales sur l'île. Les Taïwanais ont plus de temps à consacrer aux loisirs, sinon ont davantage les moyens de consommer les commodités capitalistes de leur nouvel art de vivre. Les chaînes de cafés leur pourvoient en l'occurrence des foyers pratiques et confortables pour travailler et relaxer sous ce nouveau mode de vie.

La chaîne japonaise *Doutor Coffee* ouvre ainsi ses portes à Taïwan en 1990, suivit de la chaîne taïwanaise *IS Coffee* en 1995 et de la chaîne américaine *Barista Coffee* en 1997. Alors que le vif intérêt des Taïwanais pour le monde s'agrandit et qu'ils voyagent de plus en plus, leur curiosité pour le café s'adapte à leurs explorations et pousse plusieurs d'entre eux à redécouvrir l'héritage du café propre à Taïwan. Les goûts s'affinent et deviennent ainsi plus recherchés. C'est le retour d'un intérêt pour une modernité eurocentrique du café (Chang et Shih, 2010, p. 452). En revanche, à l'époque où Taïwan se démocratise, il n'est plus question de la trouver chez un autre colonisateur, même si promulguée comme telle par la nouvelle industrie globalisée et romantique du café. Certes, la libéralisation du voyage à partir de 1979 contribue plutôt à réveiller l'imaginaire de la modernité européenne (Shen, 2005, dans Chang et Shih, 2010, p. 452), longtemps incarnée par les « hauts lieux » de la culture occidentale, notamment en France, dans les premiers petits cafés de Taïwan.

À l'aide de l'exemple d'une autre annonce publicitaire⁵⁹, Chang Cheng-Heng et Shih Yi-Ping (2010, p. 452) illustrent d'ailleurs comment l'industrie du café taïwanais n'a cessé d'exploiter l'imaginaire de la modernité du café⁶⁰ depuis les années 1990. À cet effet, la courte production en noir et blanc, pour le compte de *La Gauche De La Seine Coffee*, ne met plus en scène les avantages productifs du café « à l'Américaine », mais rappelle plutôt avec nostalgie le récit d'un voyage romantique en Europe, comblé par la belle insouciance des plaisirs onctueux de son art de vivre. Fort heureusement, ce doux souvenir mélancolique dans une gare de Paris, sinon le présage d'une vie envisageable, est maintenant une commodité disponible et facile à consommer à Taipei, à son *7-Eleven* du coin.

L'avènement de la modernité taïwanaise et de sa culture des petits cafés

En 1999, soit l'année après l'arrivée de *Starbucks* à Taïwan, *Eslite Bookstore* ouvre les portes de sa première librairie 24 h sur l'artère principale et huppée de Dunhua Bei Lu (敦化北路). Comme l'explique Marc L. Moskowitz (2015, p. 207), l'événement est perçu comme une étape importante vers la création d'une société taïwanaise plus cultivée, inspirée de l'Occident. Or, dix ans plus tôt, le premier *Eslite Bookstore* ouvrait déjà ses portes avec un petit café et une collection impressionnante de livres et de produits de consommation culturelle. Selon l'un de mes informateurs, la rumeur raconte que son fondateur, Robert Wu, aurait décidé d'établir sa librairie après l'acquisition aux enchères d'une peinture qui lui aurait été refusée par son artiste. Le peintre en question lui aurait alors expliqué que c'eut

⁵⁹ Pour voir la vidéo : <https://www.youtube.com/watch?gl=TW&hl=zh-TW&v=vtYvv-Xsydg>

⁶⁰ Pour une version un peu plus moderne, voir : <https://www.youtube.com/watch?v=5zIQgiZSfCo>

été un gaspillage pour le monde que d'offrir son œuvre aux Taïwanais qui manquaient de culture et qui par conséquent n'auraient su apprécier son art.

Déçu et percevant désormais aussi cette lacune chez les Taïwanais, en dépit de tous les progrès économiques de la fin des années 1980, Robert Wu aurait alors décidé de fonder une « plateforme culturelle et créative » pour « les Humanités, les Arts, la Créativité et la Vie »⁶¹. Sa vision, comme expliquée dans une lettre présentée sur le site internet de son entreprise, ferait suite à une épiphanie sur « la diversité de notre société [...] de notre ère », ainsi que sur « l'interconnectivité humaine » et « la croyance que le développement social doit passer par un équilibre harmonieux entre le progrès culturel, politique et économique »⁶². Le terme « *Eslite* » en lui-même se distingue par une orthographe en français ancien qui évoque non seulement un certain élitisme artistique et intellectuel, mais également un imaginaire nostalgique de la « Culture » européenne, plus spécifiquement française. L'orthographe chinoise quant à elle traduit la vision de l'entreprise et joue sur les termes de la sincère sollicitude (誠) et de l'érudition distinctive (品). En effet, *Eslite Bookstore* se fait non seulement valoir comme une simple librairie, mais également comme « un espace accueillant pour tous les livres, les arts, le design, le *café* et les gens »⁶³. Son commerce aujourd'hui représenterait en fait le comble du commerce de la modernité cosmopolite, particulière à Taïwan, bien avant le *Modernity Inc.* de *Starbucks* sur la Belle Île, comme à travers le monde. Ce qui en feront peut-être deux alliés stratégiques. En effet, pour boucler la boucle, le 300^e *Starbucks* à Taïwan est inauguré en 2014, au côté d'un *Eslite Bookstore*,

⁶¹ Tel que présenté sur le site internet d'*Eslite Bookstore*,
(<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=186>).

⁶² Tel que présenté sur le site internet d'*Eslite Bookstore*,
(<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=185>).

⁶³ Tel que présenté sur le site internet d'*Eslite Bookstore*
(<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=205>).

dans un ancien édifice administratif de l'époque coloniale japonaise, à Huwei (虎尾), Yunlin, justement l'une des régions du café les plus importantes de Taïwan. Bref, si en popularisant le café de style italien, l'arrivée de *Starbucks* et ses stratégies de développement du marché taïwanais n'engendrent pas à elles seules la renaissance de la culture contemporaine des petits cafés de Taïwan, le couronnement de la sirène émeraude demeure néanmoins l'un des signes les plus appréciables de la modernité de l'île et de son héritage cosmopolite qui tôt ou tard devait ressusciter.



Comme nous l'avons vu précédemment, le prix du café s'effondre au début des années 2000, devenant plus abordable pour les Taïwanais et plus rentable que la production

de thé. Suite à ce qui s'annonce comme le succès remarquable de *Starbucks* à Taïwan, *McDonald's* lance dès 2003 ses premiers *McCafés*. La chaîne de restauration rapide, alors en crise partout dans le monde, décide ainsi d'exporter de l'Allemagne les services de ses foyers « *fast-casual* », à l'aide du concept des *McCafés* développé en Australie, tout spécialement à partir de 2014. Les *City Cafés* de *7-Eleven*, également lancés en 2014, qui comme *Starbucks* appartiennent à la *Uni-President Enterprise Corporation*, commencent aussi à offrir des cafés de bien meilleure qualité, à l'intérieur de foyers visant une clientèle urbaine et mobile, en quête d'un art de vivre non seulement confortable, mais également pratique pour un train de vie capitaliste moderne. Leur slogan est en l'occurrence : « 整個城市，就是我的咖啡館 » (*zhengge chengshi, jiu shi wo de kafeiguan*), ou en français : « Toute la ville est mon petit café ».

Après avoir incarné une modernité USA-centrique dans les années 1980, *McDonald's* et *7-Eleven* se lancent par conséquent dans le marché de la modernité eurocentrique, jusqu'alors habilement exploité par *Starbucks*. Les Taïwanais eux-mêmes ne sont pas en reste, avec leur flair pour les affaires et leur éminente propension cosmopolite. Sans oublier l'immense succès d'*Eslite Bookstore*, le premier *85 °C Bakery Café* ouvre ainsi ses portes à Taipei en 2004. L'entreprise taïwanaise devient bientôt un exemple en soi de l'aptitude des Taïwanais à surfer habilement la modernité, pour le mettre à profit partout dans le monde. En effet, en s'inspirant du taylorisme des *McDonald's*, pour un café « *take-out* » de qualité, plus abordable que chez *Starbucks*, à l'aide de moins de services et des foyers de consommation au design plus simple, mais toujours pratiques et confortables, *85 °C Bakery Café* est de nos jours l'un des principaux compétiteurs de *Starbucks* à Taïwan et en Chine. La renommée internationale de son café subtilement salé n'est en effet plus à faire.

Sommes toutes, près de 20 ans après avoir ouvert une première succursale à Taipei,

en tant que première chaîne de cafés globalisée au monde (après les *Cafés Paulista* au Japon, bien sûr), la modernité caractéristique des petits cafés du district de Dadaocheng, à Taipei, connaît peut-être enfin la consécration quand *Starbucks* s'installe en 2015 dans un grand édifice colonial de l'époque japonaise. Or, si la multinationale catapulte le marché du café à Taïwan au début des années 2000, c'est avant tout grâce à la première génération démocratique de l'île, en tant que jeunes adultes qui redécouvrent leur héritage et commencent à ouvrir et fréquenter leurs propres petits cafés, *aménagés* selon leurs propres visions inédites et modernes de Taïwan et du monde, que cet art de vivre gagnera en maturité et développera enfin sa propre distinction.

Tout comme depuis leurs débuts à Taïwan au siècle dernier, en tant que foyers de représentation du monde, où parmi d'autres endroits se construit actuellement une nouvelle identité taïwanaise en relation avec le globe, plutôt qu'avec une vision de la Chine ou de Taïwan qui leur est étrangère, encore très réelle pour leurs aînés, les petits cafés autour des universités de NTNU et NTU, où j'ai entrepris mon enquête de terrain, désaltèrent maintenant une jeunesse taïwanaise irrévérencieusement consommatrice, démocratique et branchée sur le monde.

En effet, le soir du 18 mars 2014, tandis que j'allais bientôt faire mes adieux aux jeunes que j'avais côtoyés dans les petits cafés de Taipei pendant les mois précédents, certains de leurs aînés, députés au Yuan législatif, s'apprêtaient incessamment à signer un accord de libre-échange avec la Chine, affectant le secteur des services à Taïwan, sans le consentement de la chambre. Étant de prime abord leur soif de modernité en consommant, parmi d'autres activités, l'espace des foyers de leurs petits cafés favoris, une masse de jeunes étudiants, en apprenant la nouvelle le lendemain matin, se donnent pour

mission de prendre d'assaut le Yuan législatif de la République de Chine et ses alentours, suivant l'exemple de centaines de leurs camarades de classe la nuit précédente, afin de bloquer dans un mouvement civique sans précédent la signature de l'accord. Ces jeunes intrépides, malgré la disparité de leurs idéologies et motivations, seront bientôt des milliers à se retrouver à tour de rôle dans le foyer du Yuan législatif, rassemblé en un seul et même esprit démocratique de camaraderie, comme de protestation audacieuse, exemplaire de la civilité de la société taïwanaise.

C'est alors l'éclosion du Mouvement des Tournesols, qui avec succès occupera le Yuan législatif pendant près d'un mois et dont l'un des premiers gestes de l'extraordinaire organisation sera de publier sur *Facebook*, « *for the world to see* », un communiqué déclarant que « Taïwan doit demeurer un paradis d'entrepreneurs qui permet aux jeunes de cultiver leurs projets de rêve, à force de persévérance personnelle et de travail assidu, dans le but d'ouvrir leurs propres commerces et *petits cafés* »⁶⁴. En déménageant de leurs principaux foyers de modernité, fidèles à l'image du flamboyant M.G., « l'homme du monde entier », ces adultes-enfants transvideront en un moment historique, tout le génie irrévérencieux de leur prérogative moderne. D'un seul corps, ils mettront à l'œuvre toutes leurs facultés artistiques et intellectuelles au service d'une cause ultime, celle du droit démocratique à l'autodétermination de la nation taïwanaise, n'hésitant jamais à crier haut et fort « *gan!* 幹!) », autrement dit « *fuck!* », à tout bout de chant contre leur gouvernement, en rupture avec leurs traditions, pour leur projet moderne de démocratie délibérative.

⁶⁴ Pour voir la déclaration en tant que telle :

(<https://www.facebook.com/Islandnationyouth/photos/a.236148243235096.1073741833.177308745785713/241320579384529/?type=1&theater>).

CONCLUSION : Le récit d'une enquête dans le foyer des Tournesols

*« Dear mother, please don't worry [...]
Don't be afraid, today is the day that I protect you for a change [...]
Dawn is near, let's sing it out loud,
Until the rays of hope shine upon everyone on this island [...]
Dawn is near, let's sing it out loud,
When the sun reaches the mountain tops, only then will we go home again [...]
Now is the time to strive, brave Taiwanese »⁶⁵*

Island Sunrise, par 滅火器 Fire EX

Du premier assaut de la jeunesse...

Le soir du 18 mars 2014, fatigué, je m'appête à quitter l'une des premières réunions du *Coffee Club* des étudiants de la NTU. Je viens d'y passer plusieurs heures interminables à m'étirer les oreilles, à tenter de comprendre ce qu'il s'y disait, soit à compenser mon handicap de langue d'un œil attentif aux parages d'une salle bondée de jeunes hommes obnubilés par l'honnête intérêt de leurs jeunes compagnes pour le café. Passionnant. Tandis que les leçons de la soirée sont nombreuses et d'autant plus savoureuses que les séances de dégustation, offertes par leurs *seniors*, la majorité des participantes et intéressés ce soir-là semblent surtout profiter, au premier coup d'œil, des joies d'une innocence et d'une liberté nouvellement retrouvées, offertes par les charmes des premières découvertes du passage à l'université. En cet instant sombre pour moi, je doute surtout de la capacité de mes papilles

⁶⁵ Pour voir le vidéo-clip de l'un des hymnes du Mouvement des Tournesols :
<https://www.youtube.com/watch?v=iV8JDbtXZm4>

gustatives à déterminer la bonne acidité du café que je suis en train de goûter. Après trois longs mois d'entraînement intensif, dans un petit café spécialisé, d'une discipline sans répit, je suis assez irrité par mon inaptitude encore à analyser le café correctement⁶⁶. Or, je ne suis pas le seul néophyte dans ce club d'aficionados de bon café et de belles rencontres. En effet, si assez vite, l'un des participants déclare à la blague que « son café goûte le café », nombre d'autres trouvent après le courage d'avouer ne pas trop aimer l'acidité du café ce soir-là. Le *senior* qui leur enseigne le cours ne la trouve pas très drôle, quant à lui. Il explique très sérieusement que cette préférence se doit d'abord au fait que les Taïwanais sont habitués à



⁶⁶ Je commence seulement à reconnaître les diverses subtilités du café après mon retour au Canada, suivant une année de recherche et d'expérimentations, ainsi qu'à force de poursuivre les enseignements de mes premiers cours sur le café à Taiwan. Voir l'annexe pour une description détaillée du processus de préparation et de dégustation d'une infusion de café, tel que me l'a été enseigné dans un petit café, pendant mon enquête de terrain.

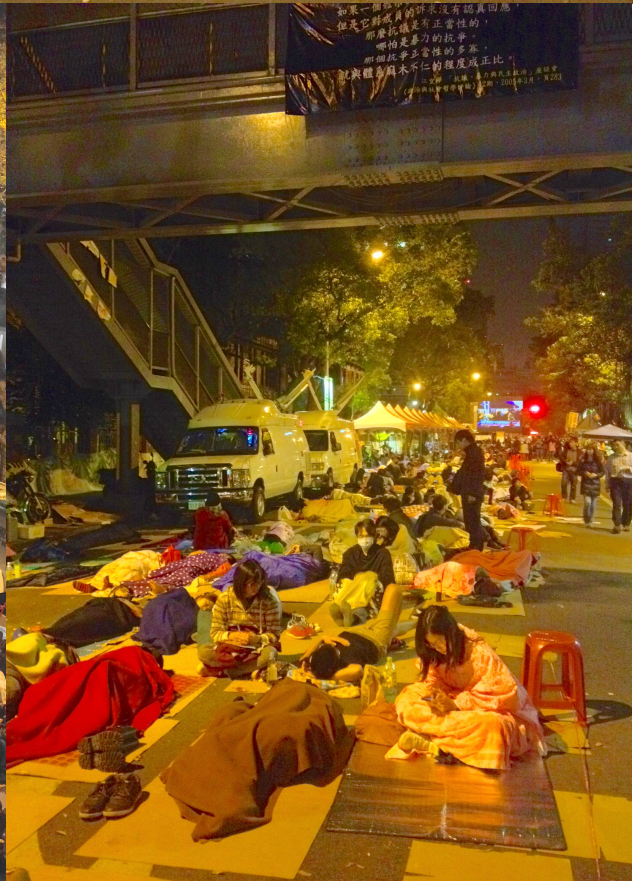
boire un café trop « *ku* » (苦 ou amer, en français). Heureusement, ajoute-t-il, Taïwan apprend de plus en plus à aimer les cafés un peu plus « *suan* » (酸 ou acidulé). Après tous ces mois passés à analyser infructueusement du café, cette observation me frappe de plein fouet. Bref, alors que je me remets de ce coup linguistiquement difficile à absorber, en réfléchissant aux qualificatifs gustatifs de l'anglais et du français, pour le moindre, je pensais, pauvres en comparaison au mandarin, je me fais brusquement tiré de mes rêveries par deux jeunes demoiselles, très curieuses de savoir pourquoi, comme étranger, je m'intéressais à leur *Coffee Club*. Pour résumer la soirée, ce ne sera pas long enfin qu'un jeune homme, d'une furtivité impressionnante (et pas du tout curieux de comprendre mon intérêt pour le *Coffee Club*), nous interrompe, afin de nous faire grâce de ses nombreuses connaissances en la fabuleuse matière du café.

Épuisé par cette pimpante jeunesse, bien malgré tout le café que j'ai pu boire au club, je rentre à la maison ce soir-là, un peu déçu et fourbu. Au moment de me coucher, tandis que je suis en train de me détendre grâce à l'aide inestimable de *Facebook*, j'aperçois tout à coup le statut de l'un de mes proches amis exprimant son soutien inébranlable à des centaines d'étudiants qui, semble-t-il, viennent de prendre d'assaut le Yuan législatif. Rapidement, j'apprends d'un autre ami (sûrement en ligne sur « *FB* » pour se détendre également) de quoi il s'agit et prends connaissance des revendications de ses jeunes « fauteurs de troubles ». Pouvait-il s'agir des mêmes étudiants avec qui je venais de passer la soirée ? Impossible. S'entame alors plusieurs semaines de folie, où submergé par les événements de ce qui s'appellera le Mouvement des Tournesols, je ne retournerai plus au *Coffee Club* et m'éloignerai des petits cafés, sans vraiment m'en éloigner.

... Jusqu'au second assaut : le début de la fin



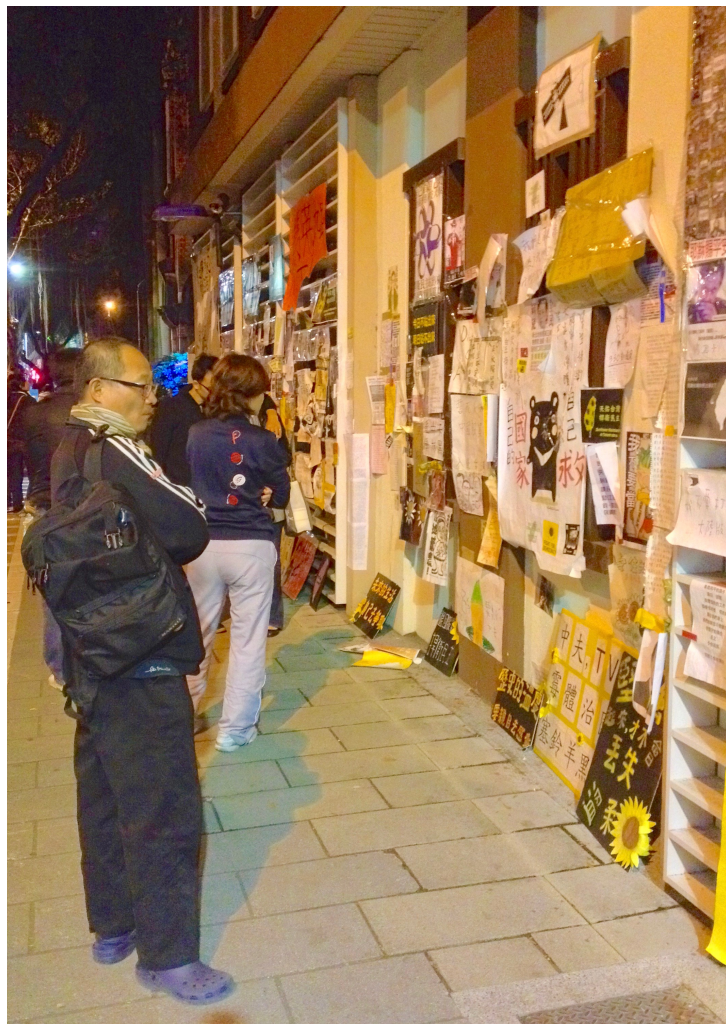
Près d'une semaine vient de passer depuis l'entrée fracassante de la jeunesse dans le foyer du peuple taïwanais et sur la scène politique du pays. Les alentours du Yuan législatif font maintenant l'objet d'une occupation ininterrompue, fruit d'une organisation impressionnante. La fébrilité des premiers jours a depuis laissé place à une atmosphère de foire, où le soir venu, le siège de l'occupation devient le énième *night market* le plus en vogue de la capitale. Des visiteurs curieux de toutes sortes, armés de caméras leur conférant une puissance de surveillance inédite, s'y déversent en masse et se mélangent au tohu-bohu des manifestants, parfois agacés par ce tourisme protestataire, malgré tout sympathique aux revendications de leur « mouvement étudiant ». Le long des rues jonchées de centaines de



sacs de couchage, bien roulés et rangés sous d'innombrables abris de fortune, des kiosques, décorés de tournesols et de banderoles, abondent de produits et services de première nécessité, comme d'agrément, pour les moments plus longs et difficiles. Des indispensables pavillons de ravitaillement en eau et de recharges pour cellulaires, jusqu'aux aires de massage pour manifestants exténués, tout est gratuit. Jour et nuit, les volontaires s'affairent à conserver les bonnes conditions de vie et la salubrité du siège de l'occupation. Les poubelles sont ramassées et le recyclage est trié sur-le-champ, à l'aide d'un système collectif où tout le monde y met du sien. Les frustrations sont également vidangées, tandis que des séances exutoires d'expression de soi sont organisées publiquement pour donner la chance



aux gens de se défouler. La créativité personnelle y est ainsi vivement encouragée. Qu'elle soit politique ou simplement artistique, on s'en fout, car tout se fond dans l'omniprésence et la puissance de l'art au cœur de ce mouvement politique de la jeunesse taïwanaise. Par conséquent, ce forum public, où se donnent aussi des classes sur la démocratie civique, se métamorphose bientôt en une prodigieuse galerie d'art à ciel ouvert. Sur l'une des



nombreuses scènes installées autour du Yuan législatif, au grand plaisir de nombreux policiers sur le site, dont beaucoup sont sensibles à la cause des Tournesols, une jeune fille joue passionnément *l'Ode à la joie* de son violon, tandis que plus loin un jeune garçon entonne un discours enflammé sur la « situation précaire de la jeune démocratie taïwanaise ». Jour et nuit, des soins de santé et des services d'avocat sont prodigués professionnellement à qui mieux mieux. Jour et nuit, des centaines de

Tournesols montent la garde pour assurer la distraction, le trafic, la sécurité, la logistique et le soutien nécessaire à la survie de leurs congénères à l'intérieur du Yuan législatif. Jour et nuit, malgré toutes ses divergences idéologiques, l'esprit extraordinaire de camaraderie du Mouvement des Tournesols n'a d'égal que son génie pacifique et le dynamisme de son sens

civique. Les Taïwanais, me semblent-ils à l'époque, sont un peuple qui en a eu assez des manipulations et de la violence politique. Ils ne veulent plus rien, mais rien à voir avec elles.



Pourtant, ce n'est pas comme si les incitations à la violence contre le Mouvement des Tournesols se font rares. En outre, il est plutôt risqué, voire irresponsable, de provoquer l'esprit à vif d'une jeunesse assoiffée de changement, qui de plus se sent trahie et oubliée de ses représentants politiques depuis maintenant près d'une semaine. L'impasse et les provocations ont ainsi finalement raison du sang froid de certains jeunes manifestants. Dès lors convaincus de la nécessité d'actions plus radicales, afin de briser la condescendance du gouvernement de Ma Ying-Jeou, un groupe de jeunes se préparent depuis quelques jours dans divers campus universitaires et petits cafés de Taipei, en vue de leur prochain coup d'éclat. Le soir du 23 mars 2014, l'inévitable survient. Dans un ultime geste de désespoir et

de colère calculée, le Yuan exécutif est pris d'assaut à son tour pour débloquer les négociations avec les autorités et obtenir enfin leur écoute.

C'est alors qu'explose une violence inouïe. Les images de la police s'abattant féroce sur la jeunesse taïwanaise sont brutales et sans pitié. Une jeunesse qui contrairement aux générations précédentes, n'avait jamais connu auparavant ni la peur ni la violence politique. Leurs parents les avaient pourtant déjà prévenus : « la politique, c'est noir,

vaut mieux ne pas trop s'en approcher », leur a-t-on dit toute leur vie. Tandis que le sang rejaillit à nouveau à Taïwan des actions de l'État, les plaies mal cicatrisées de leur histoire mal connue reviennent alors hanter bon nombre de ses jeunes. Mais, c'était ce traumatisme paralysant de leurs aînés, qui devait les « protéger » de la politique, qu'étaient allés courageusement combattre ces jeunes, au nom de leur démocratie et mains nues, ce soir-là. Or, face à l'aveugle furie



noire des matraques et boucliers des policiers, qui semblaient pourtant vouloir les protéger au début de l'occupation, le désespacement de la jeunesse taïwanaise est total : « Nous ne sommes que des étudiants, comment osez-vous vous attaquer à nous ?! » s'écrient alors nombre d'entre eux, la défaite et une peur nouvelle dans les yeux.

Bref, ce n'était peut-être pas si grave que ça, car Taïwan est une nouvelle fois ignorée par le monde entier. Beaucoup des premiers manifestants de la première vague d'occupation abandonnent par conséquent le Yuan législatif, désillusionnés et dans l'incompréhension. Beaucoup me déclarent d'ailleurs dans les jours qui suivent : « Tu sais, Taïwan n'est pas une vraie démocratie ». Les répressions violentes de la nuit du 23 mars 2014 rappellent ainsi douloureusement à ces jeunes Taïwanais comment leurs valeurs démocratiques, plus directes et délibératives, ne sont pas reflétées dans le système politique représentatif à l'intérieur duquel ils ont grandi toute leur vie ou presque. Plutôt que de pouvoir s'appuyer sur de fidèles délégués, ils savent désormais qu'ils devront dorénavant se battre contre des politiciens qui n'hésiteront pas à faire usage de leur monopole sur la violence au nom d'un « ordre » démocratique, comme excuse pour conserver leur pouvoir institutionnel. L'alternative est de la leur laisser. Désabusée, cette jeunesse perd à nouveau la foi en le politique. Mais, tandis que pour certains, séquestrés depuis des jours dans le Yuan législatif sous des conditions inhumaines, le combat semble tirer à sa fin, une seconde vague de jeunes militants intrépides vient ensuite remplir les rangs meurtris du Mouvement des Tournesols, à ce moment critique.

La veillée des braves

La deuxième semaine du Mouvement vient de s'achever. Nous sommes le 31 mars, ou peut-être déjà le 1^{er} avril 2014. Je ne sais plus. Il fait nuit. Il pleut. Et tout scintille sur les rues du siège de l'occupation qui encercle le Yuan législatif. Tout brille de mille feux, à part peut-être le moral des quelques jeunes manifestants détrempés, demeurés dormir sous les

quelques abris désertés du site, soit l'une des nuits plus tristes que j'ai eu à observer. La journée d'hier a pourtant été un grand triomphe pour les organisateurs mystérieux du Mouvement des Tournesols. Selon certaines estimations, un véritable raz de marée a inondé les rues de Taipei. Près de 700 000 personnes, tous habillées de noir pour manifester leur soutien à la démocratie taïwanaise et dénoncer la signature à la dérobée de l'accord de libre-échange avec la Chine sur le secteur des services, surnommé le « *heixiang* (黑箱 ou le *Black Box*) ». Le soir de cette manifestation, quand soudainement j'entends des centaines de milliers de gens entonner à répétition et d'une seule voix énergique et tonitruante :



« Retirez le traité ! Sauvons la démocratie ! (*tuihui fumao ! hanwei minzhu ! 退回服貿 ! 捍衛民主 !*) », des frissons me parcourent tout le corps. J'ai alors l'impression que la capitale au grand complet vibre au même rythme. Les deux ou trois jeunes que j'ai rencontrés en après-midi, confortablement assis, d'une obéissance filiale exemplaire, pendant la contre-manifestation, tandis qu'ils observaient leurs aînés, en blanc, agiter leurs gros drapeaux de



la République de Chine, faisaient bien piètre figure en comparaison. En fait, certains d'entre eux iront vite rejoindre le puissant chant des milliers de Tournesols le soir venu, à défaut d'agiter des drapeaux nationaux. Bref, en ce lendemain triomphal, mais pluvieux, alors que je visite les rues maintenant détrempées, presque abandonnées, du siège de l'occupation, j'aperçois bientôt néanmoins les étincelles d'un espoir reluisant, c'est le cas de le dire.

Accompagné de son entourage mal léché, Zhang Anle (張安樂), ou *White Wolf* de son surnom de gangster, promet une visite aux Tournesols d'ici le matin du 1^{er} avril. À chacune des entrées du siège de l'occupation, je constate pourtant qu'il se trouve seulement trois policiers de garde, la plupart se faisant la jasette, tranquilles, à l'abri de la pluie. À vrai dire, les rares jeunes qui ont décidé de braver l'attente cette nuit-là semblent eux-mêmes bien plus inquiets de rester au sec. Les menaces du vieux Loup blanc n'ont pas trop l'air de les affecter. Au ras du sol, certains dorment déjà, tant bien que mal, sur leur sac de couchage. D'autres bavardent, jouent à des jeux, ou écoutent de la musique sur leurs cellulaires, pour faire passer le temps. L'atmosphère demeure quand même pesante et silencieuse. Mais, en me promenant entre les sacs de couchage, j'entends tout à coup non loin des voix qui chantent, à peine audibles. Piqué de curiosité, je me tourne vers la source de ce chant

mystérieux, comme envoûté. J'aperçois bientôt un petit cercle de jeunes filles et de jeunes garçons, accroupis ou assis, autour d'un tout petit écran de cellulaire. Sous aucun abri, ils sont à découvert sous la pluie, en plein centre de la place devant le portail du Yuan législatif. L'éclat de l'objet électronique miroite de manière hypnotique sur leurs lunettes embrumées. Comme presque tout le monde cette nuit-là, ils n'ont sur le dos que la typique vareuse jaune, en fin film de plastique jetable, pour se protéger des intempéries. Mais la chaleur et le courage qui émanent de l'hymne du Mouvement des Tournesols, *Island Sunrise*, qu'ils chantent d'un seul cœur, suffit à ce moment pour effacer en moi toute la misère de cette triste nuit maussade. Je décide ainsi de leur parler.

En leur offrant le refuge de mon parapluie, je m'introduis comme un étudiant à la maîtrise qui fait de la recherche sur le milieu des petits cafés de Taipei et sa jeunesse. Curieux, ils m'invitent alors à m'asseoir avec eux pour jaser un peu. Je leur demande pourquoi ils sont là ce soir. « N'avez-vous pas peur de White Wolf? ». L'une des filles en se plaçant aussitôt sous mon parapluie, m'indique que la fille à sa gauche étudie en politique et qu'elle aurait beaucoup à me dire à ce sujet. Elle poursuit cependant la conversation en m'expliquant que les paroles de White Wolf ne sont en fait que des menaces en l'air. Son but est seulement de faire peur aux manifestants, afin de réduire leur présence. En fait, il ne s'agit que d'une autre manipulation du Guomindang. White Wolf sait très bien que la violence ne fera qu'augmenter les rangs des manifestants (d'ailleurs, sa venue a exactement cet effet le lendemain). De toute façon, le Guomindang ne permettra pas qu'il intervienne trop. « Mais, les Taïwanais sont peureux et le Guomindang sait très bien comment en tirer profit », déclare-t-elle enfin. En effet, l'histoire de terreur et l'éducation à Taïwan ont longtemps découragé les soulèvements. Elle trouve ça dommage et ne veut pas tomber dans ce piège.

Son amie, la fille qui étudie en politique, prend alors le relai. Ses études l'ont en effet aidée à réaliser beaucoup de choses sur Taïwan. Elle trouve que les Taïwanais sont trop mous. Elle pense qu'ils ont tort de voir le succès de la manifestation d'hier comme une grande victoire, car ce genre de protestation ponctuelle n'est de toute façon jamais écouté par les autorités. Au contraire, le Mouvement des Tournesols va être un combat de longue haleine. Il faudra persévérer tous les jours. Elle poursuit avec le thème de l'éducation taïwanaise. Selon elle, l'esprit critique n'y est tout simplement pas enseigné. Elle n'encourage pas la remise en question de l'autorité. Les Taïwanais sont lâches. Ils baissent les bras trop facilement. En revanche, elle explique que c'est probablement à cause du passé violent du Guomindang, qui pendant de longues années les a terrorisés et réprimés sans pitié. Elle souligne que sa mère déteste le Guomindang, mais qu'elle-même n'a compris pourquoi qu'en rentrant à l'université, en lisant davantage sur l'histoire de Taïwan. C'est à ce moment qu'elle a réalisé comment le Guomindang a toujours su comment manipuler les Taïwanais. Elle en a marre. Elle veut que ça change.

Le garçon à ma droite montre son accord au moment où l'on commence à parler de la jeunesse à Taïwan. Selon eux, les jeunes ne sont pas assez politisés, tout comme leurs parents (pendant tout le Mouvement des Tournesols, il s'agit d'un propos qui revient souvent chez les 20 à 30 ans, alors que les 30 à 40 ans expriment leur étonnement quant à leurs plus jeunes congénères, qu'ils trouvent bien plus politisés qu'eux-mêmes). Le garçon à ma droite précise toutefois que les jeunes ont quand même un sens critique plus développé. Ils s'informent mieux, même s'ils ne sont pas nécessairement politisés, car cette sensibilisation à l'information ne se traduit pas toujours en actions politiques. La différence avec les « vieux » toutefois, c'est que les jeunes savent mieux vérifier l'information qu'ils consultent. Sous mon

parapluie, la fille qui s'était exprimée en premier souligne le travail terrible des médias taiwanais. Malheureusement, les vieux n'ont pas accès, comme eux, les jeunes, à la diversité de points de vue des médias alternatifs, grâce à l'Internet. La jeunesse est donc un peu plus militante aujourd'hui, sans pour autant être aussi radicale que certains vieux qui protestent depuis longtemps déjà et qui profitent de moins de sources d'information.

Je quitte enfin le petit groupe, immensément touché par leur candeur et leur bravoure. Tandis que je m'éloigne d'eux, je les entends au loin, comme un murmure, se remettre à chanter l'hymne emblématique du Mouvement des Tournesols.



Rendez-vous au « Democracy Café, 民煮咖啡館 (Minzhu Kafeiguan) »

Le 2 avril 2014, le soleil est de retour. Il ne pleut plus et le Mouvement des Tournesols peut remercier leur nouvel antagoniste de renom, le vieux White Wolf et sa *gang* d'énervés.

Sa visite controversée vient effectivement raviver les troupes des jeunes occupants. Revigorés, ils sont à nouveau très nombreux ce soir.

De mon côté, je viens de passer un très mauvais quart d'heure au petit café spécialisé où je suis des cours sur la préparation et la dégustation de café. Selon la maîtresse supérieure, qui remplaçait aujourd'hui ma maîtresse habituelle, mes camarades de classe et moi n'avons pas su mettre à profit les ressources du cours. Nous n'avons pas encore acquis toute l'expérience nécessaire pour réussir l'examen qui arrive bientôt. De plus, nous n'avons pas assez pratiqué les leçons, selon elle. Elle est très fâchée de notre éthique de travail déplorable, mais elle comprend que nous avons chacun nos raisons personnelles pour ce manque de discipline. Car, la préparation du café, au-delà d'un art, est avant tout une discipline, précise-t-elle, quand je lui demande de quoi il s'agit vraiment. L'art, me dira-t-elle un jour, en discutant le contrecoup du Mouvement des Tournesols sur ma performance en classe, elle le laisse aux jeunes rêveurs qui protestent au Yuan législatif. Elle m'assure ainsi que la jeunesse n'est tout simplement pas aussi travaillante qu'autrefois. Je lui admetts alors que la fatigue, accumulée par mes nuits passées au siège de l'occupation du Yuan législatif, commence effectivement à peser lourd sur mon esprit. C'est alors qu'elle me met sévèrement en garde, car il semblerait que mon café dernièrement soit de plus en plus amer.

En dépit de ses sages avertissements, me voilà à nouveau en train de flâner entre les kiosques et les pavillons du Mouvement des Tournesols. À vrai dire, j'ai rendez-vous avec quelqu'un de très spécial, sur qui je suis tombé par hasard, la nuit après la grande manifestation du 30 mars 2014. Il s'agit du tenancier principal d'un nouveau service essentiel offert au siège de l'occupation. Barista depuis plusieurs années, Wallace s'occupe du bar à café de qualité qui vient d'ouvrir tout près du Yuan législatif, au plus grand plaisir

de beaucoup de manifestants en manque de stimulant. Derrière son morceau de carton en demi-cercle, censé protéger sa clientèle des éclaboussures d'eau bouillante, qui annonce un café « *xianmo, xianpao* (現魔, 現泡) », soit un café « fraîchement moulu, fraîchement infusé », par des « maîtres de café (*kafeishi*, 咖啡時) », Wallace est là chaque nuit, fidèle à son poste, bien malgré ses propres journées complètes au travail, toujours souriant et très concentré sur le café qu'il prépare.

Il me souhaite ainsi la bienvenue à mon arrivée. Mais, pas avant d'avoir fini de verser son eau chaude, d'un mouvement concentrique, lent et méthodique, d'une bouilloire en bec



d'oie, jusque dans le cône en céramique contenant la mouture de café et son filtre. L'arôme et le calme qui se dégage de son rituel, pratiqué sous le pavillon « 民煮咖啡館, *Democracy Café* », est depuis devenu un véritable havre de repos pour les Tournesols qu'il désaltère. Plus populaire que jamais, je suis assez impressionné par le nombre de baristas qui se sont joints à Wallace dans sa mission de paix. À tour de rôle, chacun se concentre à infuser

un café, sous les yeux minutieux des autres baristas, auprès d'une clientèle hypnotisée. Pendant que les jeunes occupants attendent patiemment leur remontant, ils goûtent et

commentent chacun leur élixir, afin d'y apporter des améliorations pour les prochaines décoctions, avant de servir.

Je remarque aussi comment chaque barista a son propre style, quand Wallace s'approche de moi et me présente son ami Huang. Huang, lui-même d'une apparence dandy très cool, est à l'origine de l'idée du petit café pour le foyer de l'occupation. Il m'explique qu'il est ingénieur de formation et qu'en tant que tel, il ne savait pas trop comment contribuer au Mouvement des Tournesols. Étant lui-même un grand aficionado de café, tout comme beaucoup d'autres étudiants, il pense alors à en préparer pour les jeunes manifestants. Malheureusement, avant son arrivée, le café disponible pour les Tournesols était de très mauvaise qualité et leur donnait des maux d'estomac et de tête, affirme-t-il. Le *Democracy Café* profite maintenant de la généreuse contribution de petits cafés de partout à Taïwan, qui leur envoient régulièrement des boîtes pleines de sacs de café de qualité supérieure.

Huang nous quitte enfin pour aller préparer un autre café, tandis que Wallace et moi poursuivons la discussion sur l'importance de se soutenir les uns les autres, pour la cause particulière du Mouvement des Tournesols. Il tient beaucoup à ce point. On discute ainsi des nombreux baristas venus mettre la main à la pâte, ou devrais-je dire à la tasse. Si de jour, ils ne travaillent pas déjà dans un petit café, ils en sont propriétaires et viennent aider le soir, chacun apportant sa propre expertise. La fille aux cheveux courts par exemple travaille dans un petit café de style japonais. Solbis quant à lui bosse dans un petit café assez populaire, où il est le spécialiste de la machine à espresso. Joy, la doyenne des lieux, est propriétaire d'un petit café près d'une université fréquentée par beaucoup d'étudiants qui occupent actuellement le Yuan législatif. Elle et son mari offrent un café de torréfaction très légère, car ils tiennent à servir le vrai goût du café, « à l'état pur », comme elle dit, pour le plaisir, mais

aussi la santé de leurs clients. Enfin, peu importe les différences, tous sont présents ce soir-là pour préparer leur café du mieux qu'ils peuvent, avec les moyens du bord et pour le plus grand bien de tous ceux qui se trouvent au foyer du Mouvement des Tournesols.

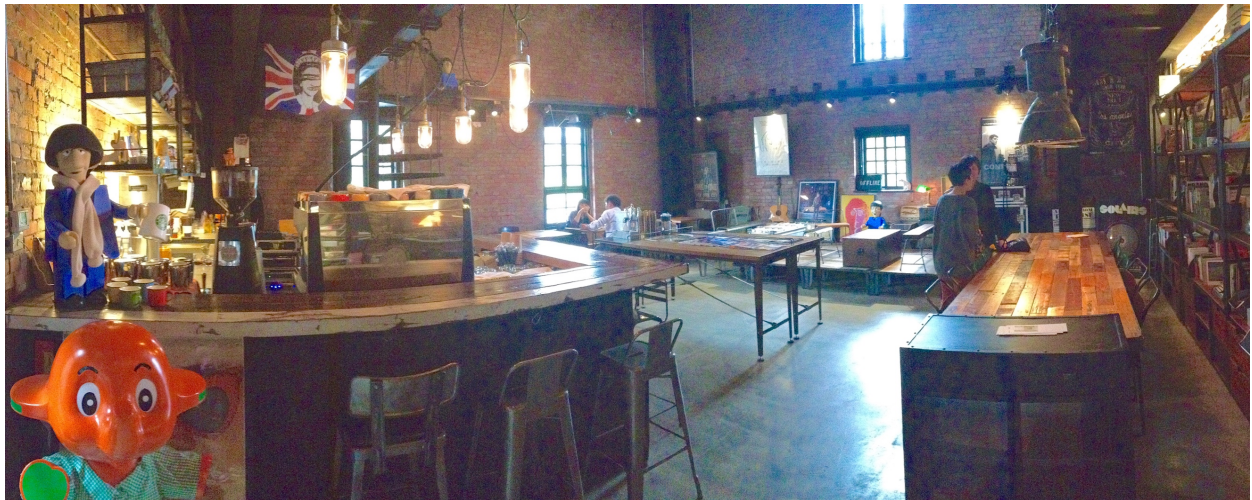
Wallace est lui-même très occupé. Quand je lui confesse que je me sens un peu inutile, il admet qu'avec toute l'aide de ses collègues, lui aussi ne sait plus où mettre la tête. Le truc, me dit-il, « c'est de ne pas hésiter et d'aider là où tu peux », peu importe ce que tu peux penser de l'efficacité réelle de ton assistance. En me disant ces mots, son visage s'illumine d'une bienveillance que je remarquerai désormais chaque fois que je le verrai pendant le Mouvement des Tournesols. Tandis que Wallace part offrir du café aux jeunes manifestants, Joy me tire soudainement de mes rêveries pour me montrer avec fierté la nouvelle enseigne du *Democracy Café*. En commençant une



nouvelle conversation avec elle, j'apprendrai qu'elle considère son petit café comme un foyer de répit avant tout, où elle peut devenir une véritable « maman » pour les étudiants à la recherche d'un refuge familial et réconfortant. Ils y développent ensuite un sentiment d'appartenance très intime, me dit-elle enfin.

Deux tours de petits cafés pendant le Mouvement des Tournesols

Je me rappelle alors de deux tours de petits cafés que j'entreprends le 20 et le 25 mars 2014, après avoir découvert, en me promenant par hasard dans le *Parc créatif de Huashan 1914*, que le *Offline Café* avait fermé ses portes, afin de permettre à ses employés et clients d'aller manifester au Yuan législatif. Si la politisation de ce petit café, appartenant à l'un des membres du groupe rock *Mayday* 五月天, était évidente par son appui au Mouvement des Tournesols, je me rends vite compte ensuite que non seulement tous les petits cafés que je visite, pendant ces deux tours, témoignent sans grande surprise de ce même soutien, mais qu'ils se considèrent de plus comme des pourvoyeurs de répit de la vie de tous les jours, pour leurs clients. J'aurai en effet plusieurs conversations intéressantes à ce sujet avec quelques propriétaires et employés.



En rentrant au *Café Hardi*, je suis surpris par le nombre important de clients qui s'y trouvent, mais encore plus frappé par la présence considérable des hommes dans le foyer. J'étais plutôt habitué jusqu'alors à voir davantage de femmes dans les petits cafés. En parlant

avec l'une des employées, elle m'apprend que la clientèle lui semble aussi nombreuse que d'habitude, à l'exception que les clients réguliers sont curieusement absents ce jour-là. Elle m'invite alors à poursuivre la conversation avec son patron. Le propriétaire, qui travaillait sur son ordinateur portable, pas trop loin, insiste ensuite que je m'assoie avec lui pour jaser un peu. Quand je lui demande pourquoi il a fermé les portes de son petit café le premier jour du Mouvement des Tournesols, il m'explique que c'était simplement pour donner la chance à ses employés d'aller manifester avec sa clientèle. S'il était rouvert aujourd'hui, c'était justement pour offrir également un lieu de repos indispensable pour ses clients revenant exténués des



manifestations. Bref, en tant que commerce, il devait aussi s'assurer de continuer à produire un revenu. Avant de faire mes adieux, il m'indique toutefois que si les affaires tournent plus lentement au courant de la journée, il songera à fermer plus tôt, pour les activités du Mouvement des Tournesols en soirée.

Ce jour-là, j'aurai plusieurs autres conversations similaires, avec des propriétaires et des employés, abondants toutes dans le même sens. Trois autres petits cafés m'inviteront à discuter de leur mission auprès de leur clientèle, ainsi que de leur participation au

Mouvement des Tournesols. Tout comme ce qu'affirmait le propriétaire du *Café Hardi*, leur contribution se limite généralement à un soutien indirect, où les heures d'ouverture sont coupées pour permettre à leurs employés d'aller rejoindre la clientèle au siège de l'occupation du Yuan législatif. S'ils demeurent ouverts, c'est alors pour désaltérer cet autre besoin, d'une importance égale, sinon plus grande, d'un foyer de repos pour leurs clients choyés qui vont protester. En outre, lorsque l'assistance des petits cafés pour le Mouvement des Tournesols est plus directe, elle prend la forme d'approvisionnements en café de qualité, ainsi que d'un lieu de rassemblement pour l'organisation des manifestations.

Le 25 mars, j'entreprends un second tour de différents petits cafés à Taipei, où les propriétaires tiendront le même discours. Pour l'un d'entre eux en particulier, le petit café n'est pas du tout un lieu politique. Il espère ainsi que son propre petit café soit avant tout un lieu de ressourcement, un foyer de répit de la politique, où même les manifestants peuvent aller oublier leurs soucis politiques. Pour appuyer son point de vue pendant notre conversation, il me demande de l'attendre un peu, le temps qu'il trouve son livre de Bourdieu. Il partage ensuite comment pour lui le petit café est surtout un espace d'inspiration et non de débat, où finalement la distinction et les goûts modernes peuvent s'observer et s'imiter, dans un esprit d'échange et de mélange serein de l'inédit.

Bref, si les petits cafés de Taipei sont des foyers de répit et d'infusion de la modernité, à l'exemple des propos tenus par ces derniers propriétaires, Merry White (2012, p. 25) quant à elle, en empruntant le concept bien connu de Ray Oldenburg (1989), ne manque pas de rappeler comment le petit café constitue également le « tiers-lieu » de prédilection de la modernité aujourd'hui. La nécessité du « tiers-lieu », en tant qu'interstice social, se serait en effet accentuée au siècle dernier, avec le fractionnement de la famille moderne, lorsque les

ménages sont venus à dépendre d'un revenu salarial externe, plutôt que de leur propre entreprise. Pour Oldenburg, cet espace abordable se caractérise de nos jours par sa proximité, le type de consommations et la diversité des gens qu'on y retrouve, qui potentiellement peut être génératrice d'une société civile. Or, comme White le démontre dans le cas du Japon, à l'instar de beaucoup des petits cafés de Taipei que j'ai fréquentés, les propriétaires en question considèrent leurs établissements comme étant plutôt des foyers de répit des soucis de la vie de tous les jours, où les gens peuvent aller pour oublier la société et ses obligations sociales.

Il est possible d'argumenter toutefois qu'en se réfugiant dans ces foyers de répit et d'infusion de la modernité, que ce soit pour des raisons ludiques ou pas, beaucoup de jeunes



Taïwanais accomplissent un acte politique implicite. À la manière des tactiques individuelles, tel qu'illustrées par Michel de Certeau (1990), contre les stratégies de leurs institutions, ces jeunes rejetteraient ainsi l'état actuel de leur société, en se détournant de ses attentes traditionnelles. En effet, ces normes, qui incluent par exemple l'éthique de travail de leurs parents, ne correspondent plus à leurs besoins ni à leurs nouvelles conditions de vie dans le flux d'un monde de

plus en plus globalisé. Ces attentes soulignent de plus comment tous les jours cette jeunesse éduquée, consciente de la situation actuelle de Taïwan dans le monde et sensibilisée à la

politique comme jamais, a l'impression de vivre à l'intérieur d'un système représentatif qui n'est pas assez démocratique et qui ne s'intéresse tout simplement pas à elle. Ce sera pour ces mêmes raisons d'ailleurs que certains petits cafés s'impliqueront plus directement dans le Mouvement des Tournesols, en tant qu'espaces de délibération et d'innovations politiques, à l'exemple des *coffeehouses* de l'Angleterre au XVIII^e siècle, tel que décrit dans l'ouvrage de Jürgen Habermas, *L'espace public* (1993).

La fin est annoncée, on rentre dans le vortex temporel du Yuan législatif



Un sentiment d'anxiété m'envahit soudainement. Mon épouse Andréanne et moi venons de pénétrer à l'intérieur du Yuan législatif. Sous le regard sévère de centaines de

policiers épuisés, longeant les couloirs blanchâtres du vieux bâtiment, barrant notre passage à divers endroits, nous poursuivons notre chemin dans ce labyrinthe, ne sachant pas trop où le jeune leader étudiant devant nous va bientôt nous laisser. L'odeur du vieux bois imprégné de tabac est omniprésente et me rappelle les vieux mess des officiers en disgrâce que je fréquentais tout petit. En essayant de calmer ma respiration haletante, je peux sentir mon cœur battre dans le fond de ma gorge, tandis que je note au passage toutes les issues possibles et imaginables. Il faut dire que mes cauchemars, qui ne feront qu'empirer dans les jours à venir, où la police massacre sauvagement des jeunes manifestants à coups de caméras, d'un sourire bizarrement sadique, ne m'aident pas du tout...

La mystérieuse organisation « étudiante », qui selon les dires gère le Mouvement des Tournesols du haut de l'inaccessible troisième étage du Yuan législatif, vient d'annoncer unanimement le dernier jour de l'occupation. À la surprise et surtout à la grande déception de nombreux jeunes militants, le jour fatidique de la fin de leur formidable aventure politique va tomber le 10 avril 2014. La nostalgie et la tristesse commencent vite à se faire sentir parmi ces jeunes idéalistes, installés depuis des semaines dans l'atmosphère sèche et étouffante du Yuan législatif. Les regrets et un nouveau sentiment de trahison s'installent lentement dans les esprits. Mais, beaucoup sont tout simplement trop fatigués pour contester cette décision en provenance des hauts lieux de leur organisation. Malgré leur nom éponyme, plusieurs de ces jeunes Tournesols n'ont pas senti le soleil sur leur visage depuis bientôt un mois. Les conditions de vie rudimentaires sont effectivement difficiles. En dépit de la mise en place de mesures remarquables pour encourager l'harmonie de groupe, vivre dans la promiscuité commence à peser lourd sur le moral de beaucoup de ces jeunes. Même les plus anarchistes du mouvement, de leur refuge au deuxième étage, en ont assez et ne

s'accordent plus sur comment poursuivre la bataille, suite à ce que la majorité d'entre eux perçoivent comme encore une autre décision antidémocratique en provenance de leurs « leaders ». Comme beaucoup me le partageront, les dirigeants du Mouvement des Tournesols sont décidément aussi pires que les politiciens taïwanais. Ils sont loin de respecter les fondements démocratiques de leur Mouvement, qu'ils assurent défendre au nom de tous les Taïwanais. D'ailleurs, l'idée de s'appeler des Tournesols est complètement « con » : « On est en révolte ou pas, finalement ?! On n'a pas d'affaire à se faire beaux pour qui que ce soit ! On est en guerre ici ! On va pas les écouter et on partira quand on voudra ! », me déclareront plusieurs, en colère.

Les plus déçus par contre sont sûrement les vieux militants indépendantistes. Au moment où Andréanne et moi rentrions, ils sortaient justement du Yuan législatif, criant leur désespoir, complètement désemparé de la décision venant d'être prise sans leur consultation. Protestant à l'entrée du vieux bâtiment législatif depuis plus d'un an déjà, ayant jusqu'alors offert tout leur soutien au Mouvement des Tournesols, en dépit de son refus de s'affilier à eux, ayant même possiblement joué un rôle déterminant lors du premier assaut des jeunes occupants, cette dernière trahison de la jeunesse taïwanaise est catastrophique pour eux. Tristement, quelques jours après notre sortie triomphale, mais on ne peut plus arrangée, du Yuan législatif, avec l'ensemble de la jeunesse de Taïwan, nous semblait-il, l'un de leurs leaders, des plus sympathiques, avec qui Andréanne avait eu la chance de discuter quelques mois auparavant, se jettera en désespoir devant une voiture...

Pour le moment cependant, je suis devant une toute petite entrée semi-barricadée, entouré de policiers et de jeunes personnes errant au bout d'un énième couloir blanc sans fin. Nous sommes sur le point de rentrer dans l'antre de la chambre des représentants du

Yuan législatif, où nous allons vivre dans la confusion les trois derniers jours ou dernières nuits du Mouvement des Tournesols. En vérité, enfermé, face aux caméras voraces de journalistes sans pitié, plus nombreux que les jeunes occupants eux-mêmes, mis en scène pour le plus grand plaisir du public taïwanais, mon corps, épuisé par le stress constant du danger que représente l'occupation, entrera en mode survie dès les premières heures de notre court séjour. Complètement exténué par cette expérience, j'y perdrai tout concept du temps et je ne peux imaginer les effets de près d'un mois de vie sous ces conditions inhumaines et tout le courage et la persévérance nécessaire pour une telle entreprise politique.

Les Colombes...



Notre guide nous invite enfin à entrer dans le bunker de la jeunesse militante de Taïwan. En passant le seuil de la porte, je suis soudainement frappé par l'atmosphère bonne enfant et l'esprit jeune et pimpant régnant dans l'enceinte du Yuan législatif. L'énergie est fourmillante. Les couleurs éclatantes. Chacun est à son affaire. Personne ne chôme. Tout le monde a un rôle à jouer et l'organisation de l'espace est impressionnant. L'art contestataire multicolore et chaotique du Mouvement des Tournesols est rayonnant de créativité. Pas un

mur n'est décoré d'un message à saveur politique ou même poétique. Cette ambiance intrépide me rappelle curieusement de ma dernière expérience dans un camp de vacances et une école d'été pour élèves du primaire et du secondaire, en tant que moniteur et enseignant sur l'île aux Orchidées, avec d'autres étudiants de l'Université Nationale de Taïwan. Pendant ces deux semaines, en région éloignée, vivant de nos seules provisions, je suis témoin d'un esprit de corps similaire, à l'intérieur d'un ordre hiérarchique consensuel, efficace et très créatif, malgré ses tensions sous-jacentes. Dans les deux cas, il s'agit d'une première pour plusieurs de ces jeunes étudiants qui font preuve de grande débrouillardise, sous les conditions de cet isolement, dans le contexte de l'exil du camp, comme celui de l'occupation du Yuan législatif. Tel que l'un de mes informateurs le souligne, à travers ce processus d'apprentissage politique et personnel sur soi, inédit à Taïwan, il semble que le Mouvement des Tournesols est également une occasion de mûrissement pour beaucoup de ses jeunes en voix de passer à l'âge adulte.

En regardant autour de moi, tandis que notre guide est parti nous chercher des sacs de couchage, j'arrive néanmoins à percevoir aussi l'immense fatigue qui m'entoure. En effet, il ne sera pas rare pendant notre séjour dans le Yuan législatif que l'on tombe sur des jeunes, écroulés de fatigue, dormant à la tâche, exténué par leur labeur. Dans l'éblouissement régulé des lumières blanches artificielles du bunker



législatif, les seuls repères de temps visibles sont les petites horloges digitales de chaque côté de la grosse pancarte en carton, à l'avant de l'amphithéâtre, affichant le nombre d'heures d'occupation. Enfin, ce n'est pas pour rien que des cannettes de café instantané traînent un peu partout dans le branle-bas du quartier général improvisé de la jeunesse militante de Taïwan. Mais, bien qu'elle soit fatiguée, elle se tient encore debout, avec toute l'effervescence du génie de l'adulte-enfant, comme l'illustrerait peut-être Charles Baudelaire.

L'Avocat et l'Infirmier...

Heureusement, pour les assister, une panoplie de jeunes professionnels de la santé et d'avocats se portent volontaires. Avant de nous quitter, notre jeune guide nous conseille d'aller les consulter. Ce soir, il n'y en a qu'un d'encore présent, bien en évidence à l'avant de l'amphithéâtre, portant sa toge d'avocat rouge. En l'approchant, je lui demande ce que nous risquons en tant qu'étrangers dans le Yuan législatif. En me regardant droit dans les yeux, il me dit sans hésitation que nous n'avons rien à craindre. Tant que nous ne faisons pas la promotion de l'indépendance de Taïwan, nous sommes saufs. Sans attendre, il se lance alors dans une tirade sur la situation politique de Taïwan. Il semble en avoir beaucoup sur le cœur. Sa vision de la démocratie taïwanaise est très sombre, mais son caractère sympathique transparaît dans l'espoir qu'il exprime pour le combat du Mouvement des Tournesols, bien malgré l'imminence de sa fin.

Tout à coup, mon regard tombe sur Jack, non loin de nous, avec les autres infirmiers. Tout souriant, il vient aussitôt à notre rencontre et me demande ébahi quand est-ce que je suis arrivé à Taïwan et qu'est-ce que je peux bien faire ici, dans le Yuan législatif, de tous les

endroits. Moi-même sous le choc, je lui pose illico la même question. Jack est un jeune étudiant infirmier, dont j'avais fait la connaissance deux ans auparavant, lors de ma première visite au *Coffee Club* de la NTU, la dernière fois que j'étais venu étudier le mandarin à Taïwan. Nous avons longuement discuté de son intérêt pour le café et les filles de son club... Il venait tout juste de rentrer à l'université pour la première fois et se demandait déjà ce qu'il faisait là. À nouveau réunis dans le Yuan législatif, il me semblait complètement transformé et bien plus intéressé à parler de politique taïwanaise que de café ou de filles. On poursuit ensuite notre conversation avec l'avocat.

La discussion qui s'ensuivra sera représentative des nombreux propos que je recueillerai, à travers mes diverses rencontres, tout au long de mon séjour dans le Yuan législatif. Le sujet tombe très vite sur l'un des thèmes préférés du Mouvement des Tournesols,



soit celui du gouffre des générations à Taïwan. Jack me rappelle ainsi comment ses propres parents voient les choses : « la vie, c'est simple, pour avoir du succès, il faut étudier et travailler fort ». Ce n'est toutefois pas si facile pour lui, me dit-il. De plus, les jeunes aujourd'hui sont moins tournés sur eux-mêmes et s'intéressent davantage aux enjeux sociaux et politiques de leur temps : « Alors comment osent-ils, les vieux, nous reprocher de ne pas nous intéresser à la politique taïwanaise ?! ». Le pire, poursuit-il,

c'est que depuis qu'ils sont tout petits « nos parents nous inculquent que la politique est une chose noire, qu'il faut laisser aux autres ». Quand je demande enfin à mes deux interlocuteurs s'ils pensent vraiment que la jeunesse taïwanaise soit politisée, l'avocat déclare avec confiance qu'elle forme en fait l'avant-garde de la politique à Taïwan, rien de moins. Pour être plus exact, il se sert du mot anglais « *vanguard* », en s'inspirant du terme désignant la tête d'une armée. Sommes toutes, pour lui et pour bien d'autres jeunes à l'intérieur du Mouvement des Tournesols, comme je m'en rendrai bientôt compte, le futur de la politique à Taïwan se trouve en la forme d'une « démocratie délibérative », me dit-il.

Je suis à nouveau frappé par l'acuité politique des jeunes taïwanais que je rencontre, sans vraiment l'être, puisqu'à l'origine, ce projet a toujours eu le désir de dresser le portrait d'une jeunesse taïwanaise plus politisée que le laissait imaginer la littérature sur le sujet avant le Mouvement des Tournesols. Ma curiosité piquée, je demande à l'avocat s'il sait ce qu'est la différence entre une démocratie représentative et une démocratie délibérative. « En effet, je connais bien Jürgen Habermas », me répond-il d'un sourire savant. Dans son élan de confiance, il va même jusqu'à me rappeler le titre allemand de son célèbre ouvrage, « *Strukturwandel der Öffentlichkeit* ». Bref, moi-même, à ce moment, je n'avais consulté *L'espace public*



(Habermas, 1993) que brièvement pour préparer mon enquête de terrain sur la politisation de la jeunesse taïwanaise à travers le spectre des petits cafés de Taipei. Sans me laisser le temps de me remettre de mon étonnement, l'avocat poursuit son explication en me rappelant que Taïwan est une démocratie représentative où, selon lui, on laisse les politiciens faire comme ils veulent, sans leur mettre de pression. En contraste, « une vraie démocratie se doit d'être une discussion de société », affirme-t-il. Quand je lui demande par après comment il en est venu à connaître Habermas, il répond (tout comme la fille étudiante en politique, qui chantait avec ses amies sous la pluie quelques jours auparavant) que c'est à l'université qu'il a commencé à s'intéresser aux questions touchant la démocratie et qu'il était tombé sur Habermas pendant l'un de ses cours.

Je me tourne ensuite vers Jack qui nous écoutait attentivement. Je lui avoue être bien curieux de savoir s'il pensait avoir beaucoup appris à travers sa participation au Mouvement des Tournesols. Je lui demande à nouveau si selon cette expérience, il croit vraiment que les jeunes Taïwanais soient politisés aujourd'hui. J'apprends alors qu'il n'en est pas à sa première manifestation. Pour lui, ça l'a tout commencé avec les protestations entourant les expropriations de la communauté de Huaguang (華光), auxquelles il a participé. À travers son activisme politique, ces dernières années, il affirme avoir appris ce que devait être la véritable démocratie. D'un air déçu, il admet enfin que « la grande majorité des jeunes Taïwanais ne sont pas politisés, ils ne pensent qu'à leur propre bien-être... ». Mais avant que la conversation ne se termine sur cette triste note discordante, notre troisième compagnon, en bon avocat, saisit tout à coup le mot de fin et déclare haut et fort que le Mouvement des Tournesols aura su malgré tout réveiller la conscience de la jeunesse de Taïwan : « on a passé un nouveau cap et ça va se répandre... », conclut-il de son sourire sombre, mais confiant.

En vérité, la discorde qui semble à ce moment tirailler l'esprit de Jack relativement à la politisation de ses congénères reflète bien les tensions que je constaterai tout au long de mon enquête de terrain. Elles ne seront jamais aussi évidentes que pendant le Mouvement des Tournesols. Les différents propos que je recueille alors auprès des jeunes Taïwanais dans les petits cafés de Taipei et au siège de l'occupation du Yuan législatif illustreront ainsi l'autrement plus grande complexité politique et *affective* de la jeunesse taïwanaise, tout comme les nombreux antagonismes existant au sein du Mouvement...

... Et enfin les Faucons...

Si au premier niveau, le génie chaotique de l'occupation de la chambre des représentants se caractérise par une organisation paradoxalement consensuelle, où chacun s'acquitte de son rôle avec grand zèle, en coordination avec son prochain, au deuxième étage par contre, il s'agit d'un tout autre monde. Le groupe de jeunes qui squatte les couloirs et les bureaux négligés du haut du Yuan législatif, tous aussi motivés les uns que les autres, sinon



plus, me parleront en outre à plusieurs occasions du conformisme désolant des « Colombes » du niveau inférieur et de leurs initiatives entreprises qu'au bénéfice des caméras et des cœurs sensibles du public taïwanais. Afin de se protéger des intrus malvenus, voire des « policiers en civil qui les espionnent », ces « Faucons », comme ils sont d'ailleurs surnommés, ont rempli à rebord toutes les rampes d'escalier donnant accès au deuxième étage. Quand je trouve enfin la seule entrée qui n'est pas entièrement bloquée de divers meubles, sièges et détritits, où je suis ensuite intercepté et refoulé, Andréanne s'est heureusement déjà liée d'amitié avec quelques personnes du deuxième. Elle réussit ainsi, sans trop de difficulté, à convaincre le jeune garde à la barrière de me laisser entrer dans le château fort avec elle.

Bien plus anarchistes que leurs congénères au premier niveau, très conscients de leur rôle dans le « *reality TV show* » de la chambre des représentants, les squatteurs du deuxième étage, à l'abri du voyeurisme indécent des journalistes, ne sont pas pour autant moins en accord sur le but ultime de leur mission commune au Yuan législatif. Or, « contrairement à



nous » me dit Arthur, nombreuses sont les Colombes en bas qui vaquent à leurs affaires sans vraiment s'interroger sur l'ordre des choses. Avec leur grand sens du devoir, encore moins remettent-ils en question les ordres venant « d'en haut ». En outre, l'accueil d'Arthur, beaucoup plus chaleureux que celui des occupants au premier étage, en effet tous très occupés, incarne parfaitement l'esprit libre et laisser-faire de son groupe, malgré sa méfiance initiale. L'espace qu'ils occupent est d'ailleurs bien moins propre et ordonné, tandis que leurs tâches, s'ils en ont, sont également bien moins définies.

Le lendemain, en m'invitant à manger avec lui, Arthur tient à me révéler ce que peu de gens savent selon lui : les leaders Lin Feifan (林飛帆) et Chen Weiting (陳為廷) ne sont en fait que les simulacres du Mouvement des Tournesols. La majorité des Taïwanais, incluant les jeunes en bas, qui se jettent sur les deux figures choisies de l'organisation, lors de leurs rares apparitions fantomatiques, ne se doute pas des manigances de « l'oligopole » qui gère tout d'une salle quelconque dans le Yuan législatif. « Composée d'obscurités ONG », insiste Arthur, je me rends compte moi-même plus tard comment de nombreux occupants au premier niveau ne sont pas au courant de ce qui se trame aux étages supérieurs, même si selon mes conversations, ces Colombes sont beaucoup plus lucides et militantes, voire politisées que ne le laisse entendre la majorité des Faucons. Sommes toutes, ces derniers, à l'instar de leurs congénères ailés au premier niveau, partagent tous une chose en commun, qu'ils expriment de plus en plus, à mesure qu'approche la fin de leur combat : peu importe leur conformisme ou anticonformisme, ils sont tous là dans le but de se battre pour une meilleure démocratie, plus directe et délibérative, mais paradoxalement se sentent vite mis à l'écart du processus décisionnel du Mouvement des Tournesols.

Au coin d'un petit café sombre, perdu dans nos souvenirs...

Me voilà à nouveau assis devant Jack. Comme on dit : jamais deux sans trois. Nous sommes dans un petit café qu'il connaît très bien, dans un recoin sombre de Taipei, où lui et ses collaborateurs ont passé beaucoup de temps. En effet, c'est ici, parmi d'autres endroits, qu'ils ont planifié l'assaut manqué du Yuan exécutif. Nous nous remémorons alors les événements du Mouvement des Tournesols qui vient de se terminer en grande pompe, il y a quelques jours.

Les députés du Yuan législatif ne siégeront plus jamais de leur vie dans une salle aussi propre que ne la laisseront les Colombes du Mouvement des Tournesols. Cela j'en suis



convaincu. Sans parler de la seule salle de bain disponible pendant toute la durée de mon séjour dans ce foyer d'innovations politiques, qui en dépit des frustrations relativement au pouvoir centralisé du Mouvement, est resté presque immaculée pour les centaines jeunes occupants qui l'ont utilisée pendant près d'un mois. Au sens propre, comme au sens figuré, nous venons donc de commencer le grand

ménage du foyer politique de la nation taïwanaise. C'est le temps des adieux et les émotions sont à fleur de peau, tandis qu'une petite musique nostalgique joue en arrière-plan. Pendant

ce temps, le bunker des Tournesols se transforme petit à petit en un zoo, ou une sorte de jardin botanique pour les touristes militants de la démocratie taïwanaise. J'y fais ainsi la rencontre de l'antithèse de l'image apolitique du parent taïwanais que protestent justement les jeunes occupants. Il s'agit d'une mère qui a insisté à amener sa brillante jeune fille à l'intérieur du Yuan législatif, pour assister à la fin de ce moment historique à Taïwan. Si c'est une occasion unique d'observer une action de manifestation démocratique, pour elle qui rêve un jour d'être styliste à l'international, pour d'autres jeunes militants, enfermés depuis près d'un mois dans leur combat, c'est en effet moins intéressant à regarder, voire à accepter.



Toutes ces tensions politiques et *affectives*, que j'ai eu la chance d'observer, dont je n'ai pu décrire que le quart ici et qui ont désaltéré à foison le Mouvement des Tournesols, rejaillissent de manière on ne peut plus évidente en un dernier moment exutoire, la veille du grand départ du Yuan législatif. Ce soir-là, l'ensemble des jeunes occupants sont invités à se mélanger et s'exprimer à l'avant de l'amphithéâtre pour un dernier retentissant échange, pimenté de paroles et de chants applaudis et hués à tour de rôle. Une grande partie des Colombes se rassemblent alors à l'avant, tandis que le *pep-talk* s'enclenche et que les discours s'enchainent. C'est le temps de régler les comptes. Les Faucons sont sur la

mezzanine et écoutent les Colombes s'exprimer en bas, qui en criant les invitent à descendre les rejoindre. En réponse, les Faucons les mettent plutôt au défi de monter en haut. À la fin, ce sont les oiseaux de proie, avec leurs maracas et leurs tam-tams, qui descendront bruyamment sur les Colombes. Les échanges de cris et les bravades repartent alors de plus belle quand ceux qui sont demeurés au deuxième étage affichent une banderole avec leur surnom : « 二樓奴工 (*erlou nugong* ou les esclaves du 2^e étage) ». En effet, si à l'origine ces derniers occupent le Yuan législatif pour protester les actions antidémocratiques de leurs dirigeants à Taïwan, la suite de leur contestation s'occupera essentiellement à protester l'occupation elle-même, telle qu'entreprise par l'ordre antidémocratique qui selon eux dirigera désormais le Mouvement des Tournesols comme une véritable corporation. À la différence des nombreux étudiants du premier niveau, plusieurs des « esclaves du 2^e étage » se sont en outre présentés à moi comme des employés de petites entreprises indépendantes, sinon comme des artistes ou des *freelances*.

La Makeup artist et la Cheffe aborigène

Je fais justement la connaissance de deux d'entre elles, à l'aide d'Andréanne qui s'était liée d'amitié avec elles quelques heures auparavant, lors d'une conversation sur la politisation de la jeunesse taïwanaise. Elles nous invitent ainsi à manger avec elles. La première, *makeup artist*, se lance d'emblée dans la discussion en déclarant que pour que les jeunes s'intéressent à la politique, il faut tout simplement qu'ils se sentent *affectés* par la politique, de manière concrète dans leur quotidien. C'est logique. Le problème, c'est que les jeunes ont été mis à l'écart de la politique taïwanaise. Pour elle, la politique auparavant,

c'était effectivement quelque chose de très loin de sa réalité, qui concernait surtout les « vieux » et qui ne la représentait pas du tout. Sans voix dans la politique taïwanaise, elle ne voyait donc pas l'intérêt de s'impliquer dans les affaires d'un État qui de toute façon ne se préoccupe pas d'elle. L'éclosion du Mouvement des Tournesols a cependant été un réveil brutal pour elle. C'est à ce moment qu'elle réalise non seulement que les politiciens taïwanais « se foutent » bien d'elle, mais qu'ils travaillent de plus contre ses intérêts. Bref, elle comprend alors qu'elle n'a d'autre choix que de saisir les choses entre ses propres mains, pour reprendre la politique aux sales politiciens. Puisque les Taïwanais ne sont pas bien représentés au Yuan législatif, l'occupation est l'occasion de rappeler aux députés en quoi consiste leur travail. Si le Mouvement des Tournesols provoque le réveil de la nation taïwanaise à la réalité « non démocratique » du pays, alors tant mieux, finit-elle.

On se met ensuite à discuter de la dynamique de groupe entre les diverses factions occupant le Yuan législatif. La *makeup artist* se tourne alors vers la fille à côté d'elle. En plaisantant, elle m'informe que c'est plutôt avec elle que je devrais discuter de cela. Elle me la présente ainsi comme une aborigène et lui demande : « c'est pas toi la cheffe ici, de toute façon ? ». En riant, son amie rappelle alors l'importance de contrôler les allées et venues au deuxième étage. En effet, les espions du Guomindang sont partout. De plus, certaines personnes ne se lassent pas d'essayer de prendre le contrôle de leur groupe. Elle donne alors l'exemple d'une fille qui à plusieurs reprises est montée au deuxième, dans le but de les sermonner sur leur intolérable désordre. La fille aborigène souligne par contre que l'occupation du Yuan législatif est à la base une action de libération démocratique. La soumettre à une quelconque autorité serait contraire à son esprit politique. « Cette fille



n'avait donc rien à faire en haut ». En fait, si les Faucons ont finalement érigé leur nid au deuxième étage, c'est parce que dès le début de l'occupation, ils n'ont pas du tout aimé la direction que prenait leur mouvement, qui est vite tombé sous le contrôle d'une organisation de plus en plus antidémocratique. Bref, « les esclaves du 2^e étage » n'ont ainsi aucune intention de nettoyer leur squat avant de quitter le Yuan législatif. « Il s'agit d'une protestation, *gan* (幹) ! »⁶⁷, s'exclame-t-elle. Ils

ne se montreront pas coopératifs comme les Colombes qui nichent en bas. Ce sont les politiciens taïwanais qui ont créé cette situation. Ce sont eux qui souffriront les conséquences de leur colère démocratique...

Au coin d'un petit café sombre, un secret bien gardé...

« C'était notre secret », me dit enfin Jack en souriant. « En fait, seulement deux jours après le premier assaut sur le Yuan législatif, l'ambiance avait déjà changé... Je n'aimais pas ça... On est donc parti pour commencer à préparer notre prochain coup sur le Yuan exécutif ». Jack et moi sommes encore dans son petit café, tandis qu'il sirote un thé. Tout compte fait, il n'aime pas vraiment le café, m'annonce-t-il. J'en suis un peu choqué.

⁶⁷ « Fuck! »

Malgré les grandes baies vitrées qui donnent sur la ville ensoleillée, il fait plutôt sombre à l'intérieur. Les places sont limitées, mais confortables. Les lampes, vieilles, créent une belle ambiance tamisée et sécurisante. Le petit café et son bar sont décorés d'un assortiment d'objets éclectiques, dont plusieurs livres et magazines sur l'art. Autour de la barista, dandy, sérieuse et à ses affaires, encore de l'art, des tableaux et des messages politiques, affichés un peu partout et n'importe comment, suivant *l'aménagement* singulier du propriétaire. Le buzz ambiant dans le petit café, le doux placotage, la musique et le martèlement du porte-filtre, tout comme le broiement du café et le lait qui se fait mousser dans son pichet, aussitôt cogné sur la table, afin d'éliminer les bulles, tout ça, infuse en moi un agréable sentiment



d'insouciance. Jack, animé par la fin précipitée du Mouvement des Tournesols, ou peut-être un peu enivré par l'odeur ambiante du café fraîchement moulu, m'a l'air assez confortable aussi. Assez du moins pour me faire des confidences sur les récentes actions militantes de ses collaborateurs et lui...

« T'as pas peur que les gens nous écoute ? », lui demandé-je. « T'inquiète, ici personne ne nous écoute », me répond-il, avant de poursuivre sa pensée : « On n'était vraiment pas heureux de la tournure pacifique de l'occupation. Les gouvernements n'écoutent pas les manifestations paisibles ». En effet, Jack s'inquiète maintenant qu'avec la fin du Mouvement

des Tournesols, la population va se demander à quoi l'occupation aura finalement servi. Pire, les Taïwanais ne réfléchiront plus à comment le gouvernement les traite, sans égard pour la démocratie. Comme je me le suis souvent fait dire dans le Yuan législatif, Jack insiste une nouvelle fois que Taïwan n'est pas une véritable démocratie, à l'exemple du Canada. À l'instar de beaucoup des plus jeunes militants, il craint que le moindre pas en arrière sonne le glas de la fragile démocratie taïwanaise, si telle chose existe bel et bien. Ils en étaient presque tous convaincus, tandis que j'essayais de leur rappeler, souvent en vain, qu'au Canada nous n'avions encore jamais vu de jeunesse comme à Taïwan, aussi sensibilisée et mobilisée en une forme de démocratie civique aussi directe et civile.

« Mais, les NGOs et les docteurs ont vite commencé à prendre le contrôle de l'occupation et à gérer notre centre d'urgence médicale », souligne-t-il, « ils voulaient que ça demeure pacifique... Les étudiants en médecine menaçaient de quitter, si nos soins de santé se politisaient davantage... J'en avais assez... Je suis donc allé m'installer au deuxième étage du Yuan législatif... ». Peu de temps après, son groupe et lui ont finalement déplacé leur foyer de planification à l'extérieur, à un endroit plus discret, pas trop loin du siège de l'occupation. « Les leaders du Mouvement des Tournesols n'étaient pas au courant... Encore moins Lin Feifan et Chen Weiting, qui n'étaient en fait que des porte-paroles... C'était notre secret », me dit-il en souriant.

C'est la fin : on a fait le ménage

Jeudi, le 10 avril, 18 h 10, ça y est on va sortir. La rumeur court que la police nous attend avec des bus complets. On s'attend à des arrestations de masse. La nervosité se sent

dans l'air. Des centaines de policiers n'ont cessé de nous observer et de nous filmer, toute la journée... En train de faire du ménage... Mais, le moral tient bon et les craintes semblent apaisées par le sentiment réconfortant que l'on va enfin pouvoir retrouver la liberté, du moins un court moment. Ils ne peuvent tout de même pas arrêter tout le monde. « Mais le serai-je, moi ? », voilà la question que beaucoup d'entre nous se posent.

Il y a quelques heures seulement, ces jeunes Tournesols qui avec grand courage s'apprêtent maintenant à quitter le foyer de leur formidable éclosion politique, étaient quasiment tous consacrés au grand ménage du Yuan législatif. Aujourd'hui, pendant que



j'écris ces mots, je comprends toutefois un peu mieux le sentiment qui me troublait à ce moment-là, tandis que je les voyais, mine basse, en train de frénétiquement balayer, décoller, ranger, frotter les planchers, les tables et les murs de cet espace, qu'ils s'étaient ensemble *appropriés* et dans lequel ils avaient exprimé une *appartenance affective* et politique inédite à Taïwan et au monde. En vérité, afin d'assurer le succès de la conclusion de leur Mouvement (du

moins, selon leurs leaders), ils étaient maintenant presque forcés à démanteler, pièce par pièce, cet *aménagement* de leur vision du monde. C'est-à-dire, ce rêve qu'ils avaient ensemble édifié, d'une démocratie taïwanaise ayant sa place dans le monde moderne, dans toute la complexité de sa diversité.

Après des semaines à observer, de loin et de proche, la belle énergie de cette jeunesse s'investissant dans l'organisation, la décoration et l'aménagement de leur folle aventure politique, j'étais moi-même complètement vidé. Le coup de grâce survient quand l'un de ces jeunes, que j'avais à cœur, m'aperçoit naïvement voué à satisfaire mon rôle d'observateur-participant, alors que j'accomplissais ce que je pensais être l'une des tâches les plus ingrates, mais nécessaires du grand ménage. Si ce jeune militant m'engueule vaillamment, en m'informant que c'est à eux de ramasser les poubelles et non à moi, je ne m'imagine pas comment lui et bien d'autres de ses congénères ont dû se sentir quand ils ont vu des trombes d'académiques descendre subitement sur le Yuan législatif, pour leur arracher leur art, avec les meilleures intentions du monde, mais sans leur consentement, au nom de



l'histoire et de la science. Une permission en outre que ces académiques auraient eue, paraît-il, des leaders du Mouvement des Tournesols. Je le réalise pleinement lorsque j'aperçois une fille totalement désemparée, quand l'un de ces académiques refuse de lui rendre l'affiche sur laquelle elle a tant mis de temps et qui incarnait tout son investissement *affectif* dans la cause de son mouvement politique, peu importe ce que ses leaders avaient bien pu consentir.

Parlant de leaders, c'est enfin le temps de la dernière conférence de presse de Lin Feifan et de Chen Weiting avant le grand départ. Bref, comme à chacune de leur rare apparition, je suis toujours très impressionné par l'attention qu'ils accaparent. Les journalistes sont envoûtés et les écrasent aussitôt de leurs énormes caméras. Ce qui me rappelle en outre un événement assez intrigant, dont je suis témoin la nuit où justement je rencontre Wallace la première fois au *Democracy Café* et qui selon moi, illustre à merveille le grand tour de prestidigitation que fut l'organisation prodigieuse du Mouvement des Tournesols. Nous venions tout juste d'apercevoir Lin Feifan flotter devant son petit café improvisé, en direction d'un endroit quelconque, souriant et discutant avec ses fidèles partisans, comme un généralissimo ou un chef de guérilla charismatique, habillé de sa petite redingote kaki emblématique.

« Va vite le voir !... », me chuchote alors Wallace. En m'excusant auprès de lui, je me joins donc à la masse de gens qui s'agglutinent peu à peu autour de Lin Feifan, à mesure qu'il s'approche de l'entrée de la rue Jinan (濟南). En observant la scène à distance, je me rends compte de l'impressionnante sécurité assurant sa protection. Le leader révérend est en effet encerclé en tout temps de très gros et très sérieux gardes du corps. Non loin, des agents de surveillance se positionnent stratégiquement et scrutent sans relâche les alentours pour toutes éventualités suspectes. Je me fais vite repérer. Ces jeunes hommes équipés en surplus militaire, avec leur attirail de communication spécialisé, n'ont d'ailleurs pas trop l'air à m'aimer. C'est que je suis monté sur une platebande toute proche du rassemblement. C'est assez évident maintenant que je suis l'un des seuls étrangers visibles et témoin de cet

événement qui curieusement a lieu en plein milieu de la nuit. Je comprends finalement qu'il s'agit d'un forum organisé à l'arrière du Yuan législatif, invitant les manifestants encore éveillés à exprimer leurs opinions sur les événements entourant le Mouvement des Tournesols.

Dans la chaleur de la nuit, l'esprit de corps des centaines de jeunes qui encerclent Lin Feifan est palpable. Solidaires, ils s'encouragent, se parlent, s'écoutent, raillent et blaguent, tous unis, envers et contre tout. Pendant ce temps, leur leader charismatique, éclairé et assis les jambes croisées, au centre de l'agora, semble jouer le rôle d'un humble chef. En faisant son petit bout de chemin, il a contribué à attirer une foule impressionnante de gens jusqu'au point de rendez-vous. Sa présence galvanise ensuite le débat. Mais, lorsque prié par les modérateurs du forum à s'asseoir, c'est avec grande humilité qu'il s'exécute. Il fait d'ailleurs l'objet de nombreuses plaisanteries. Mais, c'est de bonne guerre. Lin Feifan rit avec nous. C'est un sentiment magique et on se sent très proche de lui. Le reste du temps, son regard, tantôt débonnaire, tantôt réfléchi, est absolument charmant. Bref, il ne dit mot, tandis que tous autour de lui s'expriment avec ferveur. Quel contraste avec l'image du brillant jeune homme, pétillant d'éloquence, à laquelle on s'est habituée. Mais, ce soir, il a peut-être déjà joué son rôle...

Tout cela est très excitant et je me laisse volontiers emporter par l'esprit de camaraderie et le sentiment de vigueur et d'espérance de ce rassemblement. Toutefois, après une bonne demi-heure d'effervescence, à mesure que se suivent les orateurs, la foule semble perdre graduellement de sa concentration. Ça se met à parler de tout bord. Les modérateurs, plutôt discrets jusqu'à ce moment, prennent alors vite le relai pour résumer tout ce qui s'est dit et dirigent enfin la conclusion du forum vers les questions touchant la démocratie civique,

l'identité taïwanaise, le péril chinois et l'inclusion de Taïwan dans le monde.

En somme, j'ai l'impression de participer à une classe de philosophie politique, donnée sur une place publique, où l'on discute de démocratie et d'activisme civique. Lin Feifan, quant à lui, est alors une véritable source d'inspiration. Il incarne parfaitement



l'esprit qui anime cet échange politique.

Quand j'aperçois ses portraits et leurs messages d'espoir, affichés un peu partout au siège de l'occupation, je l'imagine très facilement en leader bien-aimé, veillant sur sa réputation et la cohésion de ses aspirants. À force d'observer la scène qui se déroule sous mes yeux, je ne peux m'empêcher d'imaginer cette flamboyante jeunesse comme une force prête à prendre le pouvoir pour changer le statu quo de

Taïwan. Un pouvoir, fort heureusement, qu'ils déclarent régulièrement vouloir redistribuer selon un principe idéologique qui se veut démocratique, mais qui peut-être, comme je l'entendrai plus tard de la bouche de plusieurs occupants dans le Yuan législatif, frisera le despotisme.

Le Mouvement des Tournesols, qui occupera le siège de la démocratie taïwanaise pendant près d'un mois, bien aux dépens du reste de la population citoyenne, sera en fin de compte un mouvement dirigé par la jeune élite intellectuelle de Taïwan. La participation des

étudiants de l'Université nationale de Taïwan, de l'Université normale nationale de Taïwan et même de l'Université nationale Chengchi sera considérable. En outre, le jour du grand départ du Yuan législatif, certains penseront que les jeunes militants n'auront pas été assez radicaux pour atteindre leurs objectifs. D'autres affirmeront qu'ils n'avaient tout simplement pas droit à l'erreur. Par conséquent, aucun vice ne pouvait être toléré. De plus, pour s'assurer le soutien de la majorité des Taïwanais, le statu quo ne devait surtout pas être trop ébranlé. Sommes toutes, la légitimité politique du Mouvement des Tournesols aura aussi reposé paradoxalement sur le mythe de l'innocence apolitique des étudiants taïwanais. Une représentation condescendante de la jeunesse taïwanaise que j'avais déjà rencontrée par le passé (notamment pendant la Journée d'études jeunes chercheurs de la Chaire d'études taïwanaises à l'Université d'Ottawa) et que je reconnaissais très bien à nouveau.

Enfin, tandis que je réfléchissais à tout ça, cherchant justement du regard l'un des instigateurs de ce mouvement de jeunesse, je suis brusquement tiré de mes rêveries quand je réalise tout à coup que Lin Feifan s'est volatilisé. Pendant que dans la pénombre le débat se poursuit de plus belle, le grand leader, au tout début éclairé au centre de l'agora par le halo des lanternes, s'est finalement esquivé du forum qu'il a aidé à générer, sans que personne ne semble s'en être rendu compte. Le tour de magie est réussi...

L'évacuation du bunker législatif et le show d'une vie

18 h 15. Les jeunes occupants nous ont enfin quittés. Andréanne et moi avons décidé entre-temps de sortir avec les journalistes. Le Yuan législatif est étrangement vide, sans couleur et sans vie. Le portrait du père de la République de Chine, Sun Yat-sen, à triste mine au centre de la pièce. On ne reconnaît plus l'endroit. L'ancien foyer politique de la jeunesse taïwanaise est d'un teint brun très laid. On a hâte de sortir de là, mais on craint aussi ce qui nous attend à l'extérieur. Pour les jeunes qui viennent de nous quitter, de qui on s'est considérablement rapprochés, on redoute le pire. Sont-ils bien ? Se font-ils frapper à nouveau ? On va bientôt le savoir...



Les journalistes se mettent en marche. Les caméramans les suivent à la traîne avec leurs lourds équipements. Des touristes et des officiels politiques nous accompagnent. On se fait regarder. Nous avançons très lentement. On se fait bousculer, mais l'évacuation reste ordonnée. Dès que l'on met les pieds hors de la chambre des représentants, s'entame alors la plus longue procession de ma vie. De chaque côté de nous, deux rangées interminables de policiers, certains armés de caméras de toutes sortes, d'autres empoignant de longues matraques de bois, forment ensemble un chemin que nous sommes tous forcés de suivre, vers la liberté ou la prison. Couloirs après chambres et antichambres, après cours intérieures et extérieures, après encore d'autres couloirs, la voie que l'on emprunte, bien plus longue que lorsqu'on est rentré, ne cesse de s'allonger et donne bien des occasions à la police de nous filmer, de nous identifier et enfin de nous intimider.

Bientôt l'air libre. Que va-t-il nous arriver ? Le tumulte de la rue que l'on commence à entendre de l'intérieur se transforme progressivement en chants énergiques entonnés par des milliers de voix en harmonie. Au moment de notre sortie, à la fraîcheur de la rue, le vacarme de la foule, l'agitation et l'excitation est à son summum. Dans la bousculade, je ne sais plus où nous sommes. Mais, les forces de l'ordre oubliées à l'arrière et désormais entouré de milliers de congénères qui nous accueillent à bras ouverts, je me sens revivre. Pour la première fois depuis une éternité, je me sens à nouveau en sécurité. Je respire enfin. La joie de retrouver sains et saufs des visages familiers et en liesse, après notre courte séparation pendant l'évacuation, est indescriptible. Je ne l'oublierai jamais. Nous sommes victorieux.



Mais, la mise en scène est époustouflante. D'une efficacité on ne peut plus professionnelle. On nous demande alors à tous de s'asseoir. Tous s'assoient. Et je tombe soudainement des nues. Je réalise enfin qu'étant sorti en dernier, avec les journalistes et les caméramans, je me retrouve maintenant avec eux, aux premières loges, pour le *show* qui va bientôt commencer. Nous sommes en effet devant une impressionnante plateforme où depuis quelques minutes déjà, divers organisateurs et partenaires du Mouvement des

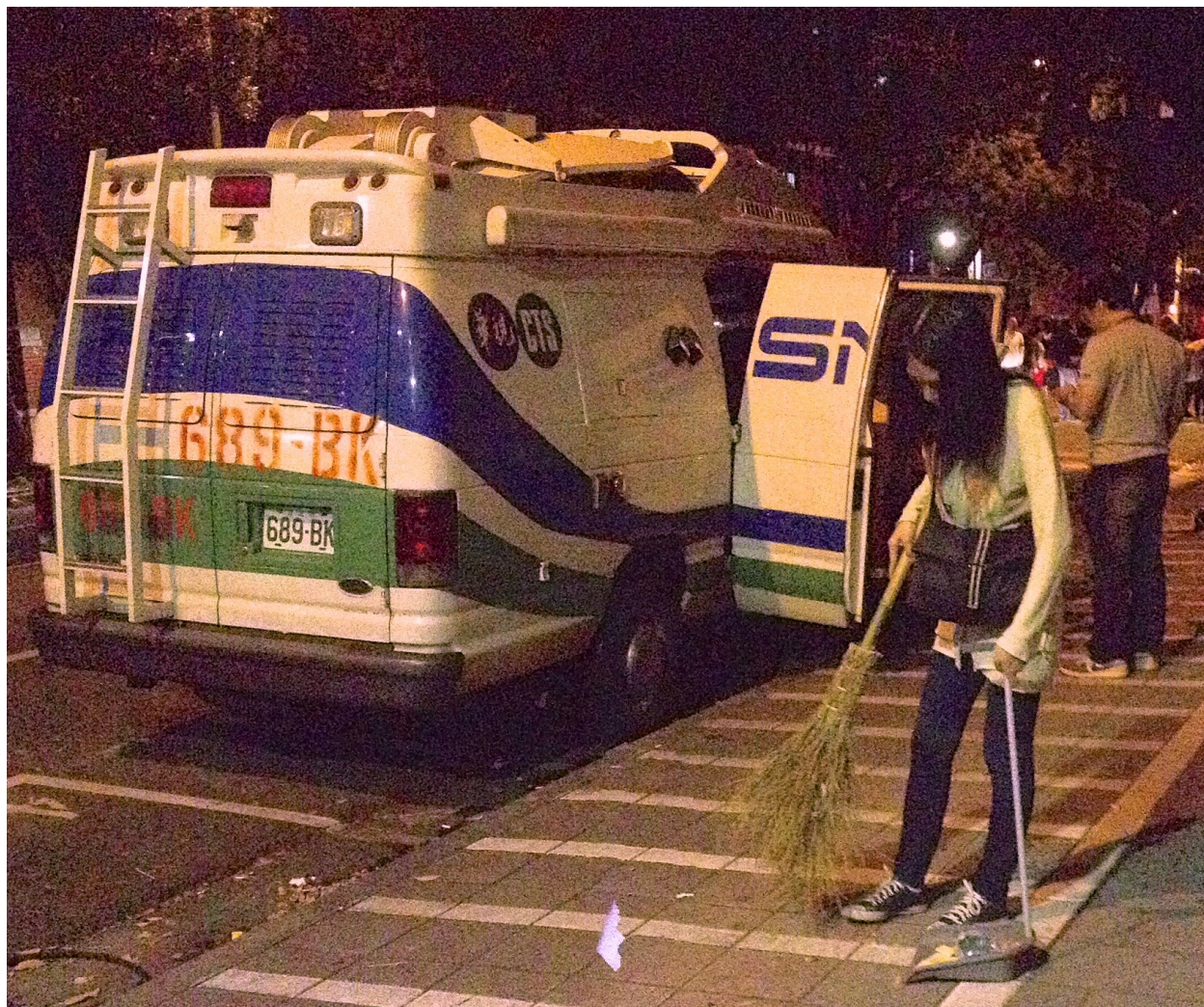
Tournesols nous sont présentés, groupe après groupe, discours après discours. Des récits personnels nous sont racontés et des adieux émotifs nous sont offerts, au plus grand plaisir de la foule qui m'entoure, qui applaudit et encourage chaudement les intervenants. L'un de mes amis et informateurs, avec qui j'ai passé beaucoup de temps dans le Yuan législatif, se tourne alors vers moi d'un triste regard qui me dit qu'il n'y croit pas un seul instant. J'ai moi-même l'impression de regarder un *soap* taïwanais. Quelques jours plus tard, je rencontrerai l'une des intervenantes de ce spectacle qui m'avouera que la seule raison pour laquelle elle s'est retrouvée sur la scène ce soir-là, c'est parce que les organisateurs avaient besoin de figurants et que l'on s'était approché d'elle à cette fin. Quoi qu'il en soit, la grande finale du *show* est spectaculaire : les organisateurs, bras dans les bras, entonnent alors *Island Sunrise*, l'hymne emblématique du Mouvement des Tournesols et nous invitent à les rejoindre tous ensemble dans leur chant de victoire, tandis qu'ils distribuent et nous inondent de centaines et de centaines de grands et beaux tournesols, à l'émerveillement de tous...



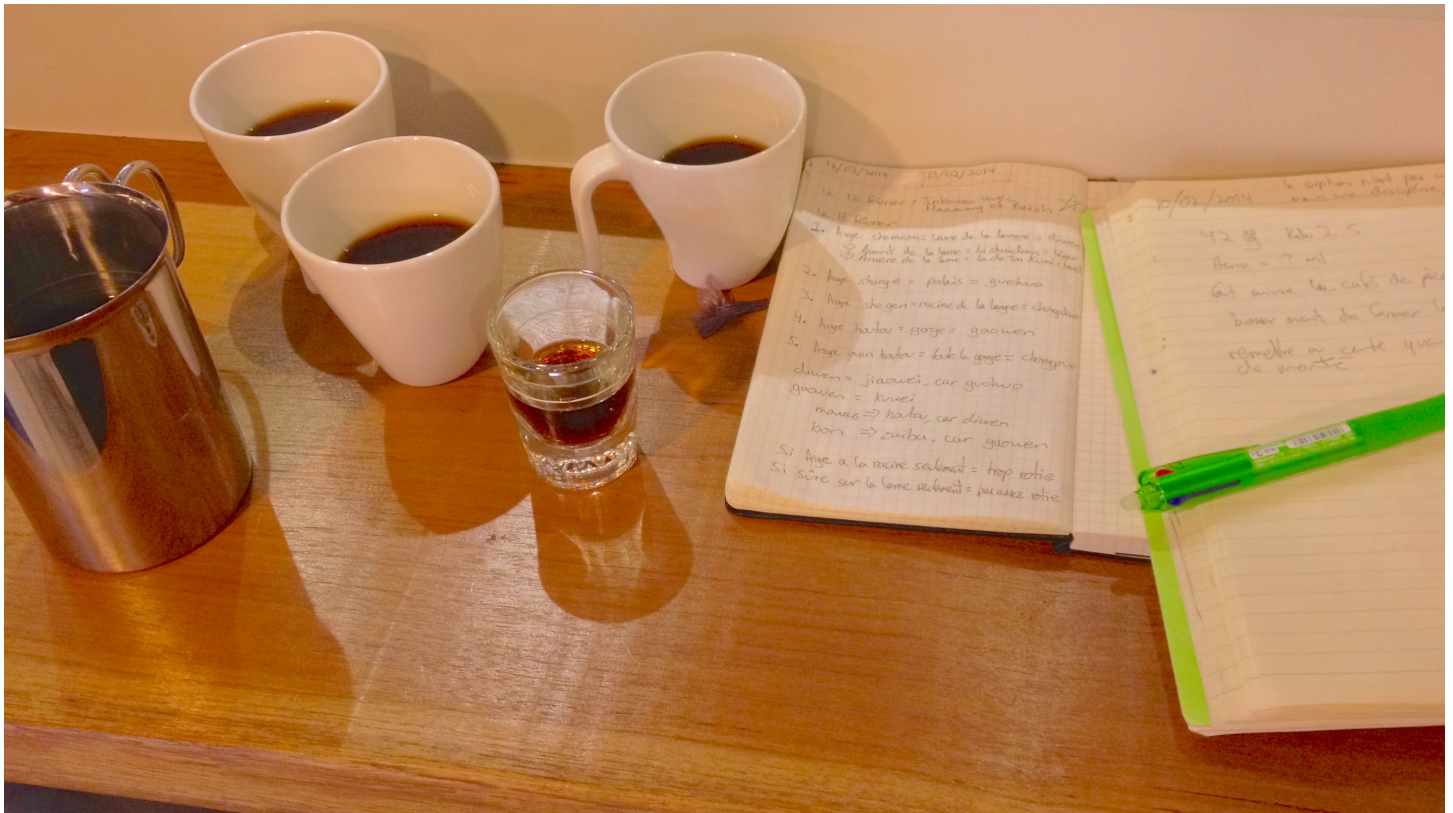
Après les émotions fortes, la foule se disperse et nous avec elle. L'organisation est si bien préparée qu'en l'espace de quelques minutes nous sommes dirigés vers l'extérieur de l'ancien siège de l'occupation qui pendant près d'un mois a encerclé le Yuan législatif. Malgré m'y être promené mainte et mainte fois pour mon enquête de terrain, l'endroit me paraît complètement étranger. Je ne m'y reconnais plus. Je suis totalement désorienté. Comme dans un rêve, j'ai l'impression de redécouvrir Taipei pour la première fois. La douce fraîcheur de la nuit qui oxygène mon esprit et me caresse le visage génère alors en moi une immense euphorie. Taipei s'est fait peau neuve... Ou ce sont tout simplement mes yeux qui ne sont pas encore habitués au surréalisme de l'espace qu'offre une liberté nouvellement retrouvée.

« Andy! Matt! », entends-je tout à coup. J'aperçois alors Geneviève s'approchant de nous à grands pas. « C'est fini, on a gagné ! » s'exclame-t-elle. Étudiante en voie de terminer sa maîtrise en travail social, j'avais fait la connaissance de Geneviève pendant la soirée du forum organisé en plein air avec Lin Feifan. Avec un intérêt particulier pour les adolescents, elle avait alors exprimé l'immense admiration qu'elle éprouvait pour le courage et la persévérance de tous ces jeunes qui participaient à l'agora cette nuit-là. Elle voyait bien comment, comme elle, la grande majorité d'entre eux étaient exténués par le combat politique de leur vie. En effet, ils étaient tous là pour jeter les bases d'un nouveau pays démocratique. Mais, ce qu'elle espérait surtout que je comprenne à travers mes propres recherches était comment ces jeunes, confus par rapport à la *pertinence* de leur *appartenance*, étais tout simplement à la recherche d'une place pour Taïwan dans le monde...

« C'est fini, mais ce n'est que le début... », me dit-elle enfin les larmes aux yeux. « Je suis si fatiguée... Si vidée... Mais si pleine d'espoir pour tous ces jeunes... ». Le soir de la grande victoire du Mouvement des Tournesols, perdu dans le chambardement de ma première expérience de terrain, l'émotion à la gorge et moi-même sur le bord de m'effondrer, j'eus soudainement une petite pensée affectueuse pour mon petit café favori à Taipei et le doux repos que j'allais bientôt y retrouver et partager avec bon nombre de mes concitoyens « adultes-enfants du monde entier »... À l'image de nul autre que ce cher ami à Baudelaire, l'illustrateur et globe-trotter M.G....



ANNEXE : Modes d'infusion et d'analyse du café



N'ayant pas été en mesure d'être engagé dans le petit café près de l'Université nationale de Taïwan, où j'avais prévu entreprendre une partie de mon enquête de terrain, j'ai par la suite découvert un petit café spécialisé offrant une formation étendue sur le café. À défaut d'apprendre à travailler dans un petit café à Taipei, j'ai pu ainsi compléter cette recherche qualitative sur l'expérience clientèle des jeunes Taïwanais avec l'étude d'un cours d'introduction au café du mois de janvier au mois d'avril 2014.

L'inconvénient principal de cette formation était qu'elle se donnait loin de mes terrains d'intérêt. Or, étant encore un néophyte quant aux modes d'infusion et d'analyse du café à cette époque, cette expérience s'est toutefois avérée très avantageuse pour combler mon manque préalable de connaissance sur le café en soi. Cette approche est de plus devenue une occasion unique pour en apprendre davantage sur le café de style taïwanais et son héritage japonais aujourd'hui.

Ce qui suit est donc un résumé de l'enseignement que j'ai reçu sur l'infusion du café à l'aide d'une cafetière à siphon, pendant quatre mois intensifs, à raison d'un cours par semaine, en plus de séances de pratique hebdomadaires additionnelles. À titre volontaire, ces visites complémentaires étaient fermement

encouragées pour nous aider à accroître l'assiduité de notre méthodologie d'infusion et d'analyse du café, pour lesquelles l'équipement du petit café était mis à notre entière disposition, en vue d'un examen final.

Bien que cette formation initiale ait ouvert mes sens et mon esprit au vaste monde souvent insoupçonné du café, l'appropriation des subtilités de ce breuvage, dont les experts s'accordent pour dire qu'elles sont plus complexes que celles du vin⁶⁸, a en outre été le fruit d'un travail de longue haleine qui n'a pas pris fin avec mon enquête de terrain à Taipei.

En effet, l'un des aspects les plus frustrants de ma formation dans ce petit café avait été la persistance de mon incapacité à différencier le bon du mauvais café, ainsi que les innombrables facteurs à considérer pour l'analyse du café. À mon propre étonnement, ce n'est qu'avec les années, depuis mon retour au Canada, à force d'expériences personnelles, de centaines et de centaines de lectures, de formations additionnelles, ainsi que divers emplois dans l'industrie du café, que j'ai enfin réalisé avoir développé le palais et les connaissances nécessaires pour analyser correctement une infusion de café bien préparée. Ce dont je ne me serais jamais douté après la fin de ma formation à Taipei, étant donné ma préférence pour les cafés aux fortes notes de chocolat noir, que je confondais comme le signe d'un bon café.

Les procédés décrits et commentés ci-dessous sont par conséquent présentés à la lumière de ma compréhension du café à ce jour. Sommes toutes, j'argumenterais que l'ensemble de la teneur de mon mémoire est en fait le résultat d'une enquête de terrain qui n'a pas nécessairement pris fin avec mon départ de Taipei et dont l'accumulation ininterrompue de connaissances et d'expériences qualitatives dans le monde du café a été cruciale pour l'analyse et une meilleure compréhension de cet univers complexe.

Bref historique de la cafetière à siphon

La cafetière à siphon est développée environ aux mêmes moments, en Allemagne et en Écosse, entre 1830 et 1840. Progressivement délaissée en Europe et en Amérique du Nord à partir des 1950, la cafetière à siphon demeure populaire au Japon jusqu'à nos jours. Ce mode d'infusion du café profite actuellement d'une popularité relative en Amérique du Nord, ainsi qu'en Europe, le café à la japonaise, à l'avant-garde, étant en vogue depuis l'avènement de l'industrie du café de troisième vague.

⁶⁸ Plus de 800 composantes influenceraient les arômes et les saveurs du café, contre moins de 250 pour le vin.

Mode d'infusion de la cafetière à siphon

Équipements :

- 1) Balance
- 2) Moulin à café [Flying Horse 206N (飛馬 206N)]
- 3) Petit pinceau : Pour garder le moulin propre et ne rien perdre de la mouture
- 4) Cafetière à siphon : Ballon pyrex sur trépied
Vase en siphon pyrex
Filtre métallique avec ressort, couvert d'une toile en coton
Couvercle qui sert aussi de support
- 5) Brûleur : Seul ou dans un bar pour cafetière à siphon, il sert à chauffer l'eau dans le ballon
- 6) Spatule : En bambou et fabriquée par le maître-siphoniste
- 7) Tasse : En verre ou en fine porcelaine pour ressentir les nuances de température

Ingrédients :

- 1) Eau filtrée : 175 à 180 ml d'eau préchauffés à 75 ° Celsius
- 2) Grains de café : 21-22 g
- 3) Mouture : Moins fine que pour un espresso (niveau 1.5 sur le Flying Horse 206N)

Mode d'infusion :

- 1) Insérer le filtre au centre du vase en siphon et accrocher le ressort à son embouchure.
- 2) Peser 21 à 22 g de grains de café, moudre les grains dans le vase, balayer la machine avec un pinceau, puis mettre à niveau et déposer dans le support.
- 3) Vider le ballon et le remplir de 175 à 180 ml d'eau préchauffée à 75 ° Celsius.
- 4) Mettre le ballon sur feu doux, laisser l'eau se stabiliser, puis conserver la spatule dans une main libre.
- 5) Augmenter à feu fort, puis observer attentivement le premier signe d'ébullition, à environ 95 ° (le point éphémère, 露水點, *lushuidian*) (étape critique).
- 6) Placer le vase sur le ballon et attendre que la mouture de café commence à bomber.

- 7) Lentement, reculer le ballon en tirant le trépied hors du feu, suivant le rythme exact du transvasement de l'eau (étape critique).
- 8) Une fois que la première bulle se soit échappée (le point éphémère), recentrer aussitôt le ballon sous le feu, compter 3 secondes et couper le feu (étape critique).
- 9) Brasser l'eau une première fois pour libérer la vapeur d'eau, puis une seconde fois pour entamer l'infusion même instant, avec un beau tourbillon (étape critique).
- 10) Pendant que le café est aspiré dans le ballon, rincer et ranger la spatule, puis attendre l'apparition du marc de café dans le vase, avant de le retirer.
- 11) Déposer le vase dans son support, verser un peu de café dans notre tasse, puis dans la tasse du maître, aux fins d'analyse, et verser le reste dans notre tasse.
- 12) Tout nettoyer et ranger soigneusement.

Principe d'infusion de la cafetière à siphon :

Le principe de la cafetière à siphon consiste à chauffer l'eau dans le ballon pour que l'eau liquide, plus dense, se transforme progressivement en vapeur d'eau, moins dense, occupant de plus en plus de volume, accroissant ainsi la pression ambiante dans le ballon. La pression dans le ballon devient alors supérieure à la pression atmosphérique dans le vase en siphon. L'eau est donc poussée, vers le haut, dans le siphon du vase joint en connexion hermétique avec le ballon, qui ensuite entre en contact avec la mouture de café déposé sur le filtre. La mouture de café fait ainsi œuvre de bouchon à la surface de l'eau, à mesure que se remplit le vase.

Une fois l'eau presque entièrement transvasée, le maintien d'une chaleur stable, sous la petite quantité d'eau subsistante dans le ballon, entretient une pression suffisamment constante pour soutenir la colonne d'eau dans le siphon. Une augmentation progressive de la chaleur peut accroître la pression dans le ballon, jusqu'à ce que la vapeur d'eau s'échappe à son tour par le siphon, à travers le bouchon en mouture de café. Afin de maintenir la chaleur de l'eau entre 85 ° et 95 ° pour l'infusion (dépendant de la préférence du barista), il faut donc éviter de bouillir l'eau dans le vase à tel point que la vapeur d'eau, en s'échappant du siphon, perce la mouture de café, ce qui troublera l'eau, fera chuter sa température et entamera une infusion prématurée.

L'eau étant presque transvasée, il faut couper la source de chaleur et libérer la vapeur d'eau d'un premier puis d'un second brassage, pour entamer l'infusion d'un seul coup. La vapeur d'eau subsistante dans le ballon, en se refroidissant, se condense alors en eau liquide plus dense, occupant de moins en moins de volume, faisant ainsi chuter la pression dans le ballon. La pression ambiante dans le ballon devient alors inférieure à la pression atmosphérique dans le vase. Une dépression, c'est-à-dire un vide partiel, se crée de la sorte dans le ballon qui, avec l'aide de la force de gravité, aspire la solution de café dans le ballon, amorçant sa décantation, à l'aide du filtre dans le vase, mettant fin au processus d'infusion.

Autre mode d'infusion de la cafetière à siphon :

Certains attendent que toute l'eau se soit transvasée et qu'elle ait commencé à bouillir dans le vase, avant d'insérer hermétiquement le vase dans le ballon, pour ensuite ajouter le café moulu, brasser l'eau et couper le feu.

Avantages et désavantages de cinq sortes de cafetières tels qu'enseignés par le petit café :

1) Cafetière à siphon, 虹吸式咖啡, *hongxishi kafei* (arc-en-ciel, succion, style, café) (méthode par immersion)

Avantage : Spectaculaire, produit un café propre (peu de résidus) et de corps moyen, qui permet de savourer la qualité, le terroir et les caractéristiques d'un café.

Désavantage : Très complexe, long à préparer.

2) Café filtre, 手冲咖啡, *shouchong kafei* (main, arroser, café) (méthode par arrosage)

Avantage : De contrôle plus facile, produit un café propre et de corps léger.

Désavantage : Complexe, un peu long à préparer, produit un café trop propre, qui permet de moins bien savourer la qualité, le terroir et les caractéristiques d'un café.

3) Cafetière à piston, 法式濾壓壺咖啡, *fashilüyahu kafei* (Français, style, décantation, pression, bouilloire, café) (méthode par immersion)

Avantage : De contrôle facile, moins long à préparer, produit un café de corps lourd.

Désavantage : Produit un café très trouble, qui permet difficilement de savourer la qualité, le terroir et les caractéristiques du grain de café.

**4) Cafetière moka, 摩卡壺咖啡, *mokahu kafei* (pétrir, étouffer, bouilloire, café)
(méthode par immersion)**

Avantage : De contrôle facile, rapide à préparer, produit un café de corps variable, selon la mouture, qui permet de savourer la qualité, le terroir et les caractéristiques du grain de café au goût.

Désavantage : Produit un café plutôt trouble.

**5) Cafetière électrique, 美式咖啡機, *meishi kafeiji* (Américain, style, café)
(méthode par immersion ou arrosage)**

Avantage : Très rapide à préparer, produit un café constant, propre et de corps léger.

Désavantage : Impossible à contrôler, produit un café trop propre, qui permet de moins bien savourer la qualité, le terroir et les caractéristiques d'un café.

Mode d'analyse :

1) Acerbité (澀, *se*) = Palais (上齶, *shangge*) = La mouture de café a trop infusée (過火, *guohuo*).

2) Acerbité (澀, *se*) = Lame de la langue (舌面, *shemian*) = T ° d'infusion était trop basse (低溫, *diwen*).

a) À l'avant de la lame = Le point éphémère (露水點, *lushuidian*) a été devancé.

b) À l'arrière de la lame = Le ballon a été tiré trop rapidement (拉得太快, *la de tai kuai*).

3) Acerbité (澀, *se*) = Haut de la gorge (後頭, *houtou*) = T ° d'infusion était trop haute (高溫, *gaowen*).

a) Le point éphémère (露水點, *lushuidian*) a été manqué.

b) Le ballon a été tiré trop lentement (拉得太慢, *la de tai man*).

4) Acerbité (澀, *se*) = Racine de la langue (舌根, *shegen*) = Montée brusque d'eau (衝到, *chongdao*).

5) Acerbité (澀, *se*) = Toute la gorge (全後頭, *quanhoutou*) = Mouture de café percée (衝破, *chongpuo*).

a) Le ballon a été tiré trop lentement (拉得太慢, *la de tai man*) à la fin du transvasement de l'eau.

Les effets sur la saveur du café :

- 1) 過火, **guohuo** (mouture de café trop infusée) = Un café caramélisé, ou brûlé et âcre.
- 2) 低溫, **diwen** (température trop basse) = **a)** Infusé trop longtemps = Un café caramélisé, ou brûlé et âcre.
b) Infusé pas assez longtemps = Un café acerbe.
- 3) 高溫, **gaowen** (température trop haute) = **a)** Infusé trop longtemps = Un café caramélisé, ou brûlé et âcre.
b) Temps d'infusion correct = Un café sans saveur.
- 4) 衝到, **chongdao** (montée brusque d'eau) = Infusé pas assez longtemps = Un café acerbe.
- 5) 高溫, **gaowen** (mouture de café percée) = Température trop basse = Un café acerbe.

Les saveurs succulentes (juteuses) d'un bon café se déploient dans la bouche un court moment après la première gorgée, tandis que sa légère amertume se déploie lentement et agréablement de la gorge vers la bouche, pour ensuite disparaître rapidement et onctueusement par les narines. Un bon café se déguste en 45 minutes, afin d'apprécier les nuances de saveurs à mesure que le café se rafraîchit.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMS, M. H. et Stephen GREENBLATT (2000), « The Wanderer », dans M. H. ABRAMS et Stephen GREENBLATT (dir.), *The Norton Anthology of English Literature*, London, W. W. Norton & Company : p. 100-102.

APPADURAI, Arjun (2008), « Disjuncture and Difference in Global Cultural Economy », dans Paul A. ERICKSON et Liam D. MURPHY (dir.), *Readings for a History of Anthropological Theory*, Toronto, Higher Education University of Toronto Press Incorporated : p. 514-523.

APPADURAI, Arjun (1996), « Global Ethnoscapes: Notes and Queries for a Transnational Anthropology », *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press : p. 1 et p. 48-65.

BAUDELAIRE, Charles (2010), *Le peintre de la vie moderne*, Mille et une nuits.

BEHAR, Ruth (1996), *The Vulnerable Observer: Anthropology That Breaks Your Heart*, Boston : Beacon Press.

BENSA, Alban (2010), *Après Lévi-Strauss : Pour une anthropologie à taille humaine*, Paris : Éditions Textuels.

BLOOMBERG NEWS (2012), *Starbucks Heads for Smaller China Cities as Coffee Shops Triple*, Bloomberg,
(<http://www.bloomberg.com/news/articles/2012-04-01/starbucks-heads-for-smaller-china-cities-as-coffee-shops-triple>).

BOOKMAN, Sonia (2014), « Brands and Urban Life: Specialty Coffee, Consumers, and the Co-creation of Urban Café Sociality », *Space and Culture*, (17) 1 : p. 85-99.

BOURDIEU, Pierre (1984), *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge : Harvard University Press.

BROWN, Melissa J. (2010), « Changing authentic identities: evidence from Taiwan and China », *Journal of the Anthropological Institute*, 16 (3) : p. 459-479.

BROWN, Nick (2016), *NCA's 2016 Coffee Drinking Trends Report is Big on the "M" Word*, Daily Coffee News,
(<http://dailycoffeenews.com/2016/05/19/ncas-2016-national-coffee-drinking-trends-report-is-big-on-the-m-word/>).

CABESTAN, Jean-Pierre et Tanguy LE PESANT (2009), « Le regard porté sur la Chine par la jeunesse taïwanaise », *L'esprit de défense de Taïwan face à la Chine*, Paris, L'Harmattan : p. 49-90.

CAMPBELL, John R. et Alan REW (1999), « The Political Economy of Identity and Affect », dans John R. CAMPBELL et Alan REW (dir.), *Identity and Affect: Experiences of Identity in a Globalising World*, Londres, Pluto Press : p. 1-36.

CHANG, Mau-Kuei (2000), « Les origines et la transformation de l'identité nationale taïwanaise », *Perspectives chinoises*, 57 : p. 52-73.

CHANG, Cheng-Heng et SHIH Yi-Ping (2010), « The Sweet and the Bitter of Drips: Modernity, Postcoloniality, and Coffee Culture in Taiwan », *Sage Publications*, 10 (6) : p. 445-456.

CHEN, Jennifer (2013), *In Taipei, Life in the Slow Lane*, The Wall Street Journal, (<http://blogs.wsj.com/scene/2013/03/14/in-taipei-life-in-the-slow-lane/>).

CHEN, Te-Ping (2017), *China Economy Draws More Students Back From Abroad*, The Wall Street Journal, (https://www.wsj.com/articles/china-economy-draws-more-students-back-from-abroad-1488364203?mod=fox_australian).

CHINA POST (2013), *Starbucks Taiwan to expand stores to 300 this year*, The China Post, (<http://www.chinapost.com.tw/taiwan-business/2013/03/07/372360/Starbucks-Taiwan.htm>).

CHINA POST (2017), *More Taiwan high school graduates going overseas to study*, The China Post, (<http://www.chinapost.com.tw/taiwan/national/national-news/2017/03/09/493190/More-Taiwan.htm>).

COLE, J. Michael (2015), *Black Island: Two Years of Activism in Taiwan*, CreateSpace.

COPPER, F. John (2012), « History », *Taiwan : Nation-State or Province?*, Boulder, Westview Press : p. 30-68.

DAVIDSON, W. James (1903), « Formosan Economical Plants », *The Island of Formosa, Past and Present*, Londres, Macmillan & Co. : p. 513-559.

DE SAINT-EXUPÉRY, Antoine (2001), *Le Petit Prince*, Orlando, Harcourt Books.

DE CERTEAU, Michel (1990), « Marches dans la ville », *L'invention du quotidien : Arts de faire (tome 1)* : Paris, Gallimard, p. 139-142.

DISCOVER TAIPEI (2012), « Savoring the Aesthetics of Taipei's Humanistic Tea Arts », *Taipei and the fragrance of tea*, Discover Taipei (Mai/Juin) : p. 10-13.

ERIKSEN, Thomas Hylland (2010), « The Non-Ethnic », *Ethnicity and Nationalism*, Londre, Pluto Press : p. 198-219.

FRAZIER, David (2012), *Dodgy dealings*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/feat/archives/2012/07/25/2003538565>).

GIDDENS, Anthony (1991), « Introduction », *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press : p. 1-54.

HABERMAS, Jürgen (1993), *L'espace public : Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Éditions Payot.

HSU, Elizabeth (2009), *For Gukeng coffee growers, reality falls short of promise*, The China Post,
(<http://www.chinapost.com.tw/taiwan/local/nantou/2009/07/15/216293/p1/for-gukeng.htm>).

黃亞琪 (2005), 快樂的員工 星巴克的最佳宣傳, 理財周刊 (Money Weekly),
(<http://www.moneyweekly.com.tw/journal/article.aspx?UIDX=1739032360&pagenum=1>).

HUANG, Po-Lang (2011), *Feature: Taiwanese coffee takes place on world stage*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/taiwan/archives/2011/05/10/2003502875>).

IJIMA, Mariko (2014), *Coffee Production in Colonial Taiwan: The Establishment of a Diasporic Network between the Inside and Outside of the Japanese Empire* (présenté pour le 3rd Global Conference: Conference on Food, Oxford, le 18 septembre).
(<http://www.inter-disciplinary.net/probing-the-boundaries/wp-content/uploads/2014/08/marikoiijima-food3-wpaper.pdf>).

LAVERDIÈRE, Andréanne (2014), *L'évolution de la représentation de la religion au sein des manuels scolaires à Taïwan : quelle éducation à la diversité ?* (présenté pour le congrès de l'Association francophone pour le savoir, La religion dans la sphère publique, Université Concordia, Montréal, le 13 mai).

LEE, I-Chia (2014), *Students issue statement*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/front/archives/2014/03/20/2003586090/1>).

LE PESANT, Tanguy (2011), « Generational Change and Ethnicity among 1980s-born Taiwanese », *Journal of Current Chinese Affairs*, 40 (1) : p. 133-157.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1983), *The Raw and the Cooked: Mythologiques Vol. I*, Chicago : University of Chicago Press.

LIN, En-Ying et Marilyn ROBERTS (2008), « Global brands without ads? Starbucks in Taipei: Insights in high level customer satisfaction », *Journal of Advertising & Public Relations*, 28 : p. 87-112.

LIN, En-Ying (2012), « Starbucks as the Third Place: Glimpses into Taiwan's Consumer Culture and Lifestyles », *Journal of International Consumer Marketing*, 24 (1-2) : p. 119-128.

羅之盈 (2016), 星巴克, 員工就是數位大使, 天下雜誌 (CommonWealth Magazine), (<http://www.cw.com.tw/article/article.action?id=5076000>).

馬岳琳 (2015), 亞洲咖啡盛世 星巴克持續烘焙亞洲, 天下雜誌 (CommonWealth Magazine), (<http://www.cw.com.tw/article/article.action?id=5066275>).

MCKIMM, Owain (2012), « Fresh Nutty Flavors, Tasting Taiwan's Very Own Coffee at Gukeng », *Food Journey, Travel in Taiwan*, 50 (Mars/Avril) : p. 22-25.

MORRIS, Jonathan (2010), « Making Italian Espresso, Making Espresso Italian », *Food and History*, 8 (2) : p. 155-183.

MOSKOWITZ, Marc L. (2015), « Drinking Modernity: Sexuality and the Sanitation of Space in Taiwan's Coffee Shops », dans Andrew D. MORRIS (dir.), *Japanese Taiwan: Colonial Rule and its Contested Legacy*, Londre, Bloomsbury Publishing : p. 201-212.

O'CONNOR, Anahad (2013), *How the Hum of a Coffee Shop Can Boost Creativity*, The New York Times, (http://well.blogs.nytimes.com/2013/06/21/how-the-hum-of-a-coffee-shop-can-boost-creativity/?_php=true&_type=blogs&r=1).

OLDENBURG, Ray (1989), *The great good place: Cafes, coffee shops, community centers, beauty parlors, general stores, bars, hangouts, and how they get you through the day*, New York, Paragon House.

PAN, Da'an (2003) « Tasting the Good and the Beautiful: The Aestheticization of Eating and Drinking in Traditional Chinese Culture », *Journal of Interdisciplinary Studies*, 12 (Automne) : p. 67-76.

REIN, Shaun (2012), *Why Starbucks succeeds in China and others haven't*, CNBC, (http://www.cnbc.com/id/46186635?_source=usatoday|starbuckschina|&par=usatoday).

RIGGER, Shelley (2006), « Generations in Politics: A review of the Literature », *Taiwan's Rising Rationalism: Generations, Politics, and "Taiwanese nationalism"*, Policy Study, 26, Washington, East-West Center : p. 11-15.

SHEN Mengying (2005), *Age of coffee: All about the coffee house in Taiwan*, Taipei: Walker Cultural.

SHIAU, Hong-Chi (2014), « Guiltless consumption of space as an individualistic pursuit: mapping out the leisure self at Starbucks in Taiwan », *Leisure Studies*.

SHIH, Hsiu-Chuan (2013), *Taiwan offers allies help against coffee leaf rust outbreak*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/taiwan/archives/2013/09/04/2003571338>).

SIMON, Scott (2003), « A Global Café », *Sweet and Sour: Life-Worlds of Taipei Women Entrepreneurs*, Lanham, Rowman & Littlefield : p. 137-147.

SIMON, Scott (2012), « Anthropology's Orientalist Slot? Masculinity and Chinese Nationalism in the Ethnology of Taiwan », *Anthropologica*, 54 (1) : p. 152-153.

SIMON, Scott (2012), « Formose comme terre d'Océanie », *Sadyad balae ! : L'autochtonie formosane dans tous ses états*, Québec, Presses de l'Université Laval : p. 35-63.

SIMON, Scott et Matthieu FONTAINE (2012), *Un moment propice : L'émergence du nationalisme taïwanais pendant les années 1960-1970* (présenté pour le congrès annuel de la Société québécoise de science politique : La « vague » nationale des années 1960-1970, continuités, transformations et ruptures, Université d'Ottawa, Ottawa, le 24 mai).

SOLDANI, Jérôme (2012), *La fabrique d'une passion nationale, une anthropologie du baseball à Taïwan*, thèse de doctorat, Aix-en-Provence : Université d'Aix-Marseille.

TAIPEI TIMES (2003), *The buzz on Yunlin's coffee festival*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/feat/archives/2003/10/10/2003071194>).

TAIPEI TIMES (2009), *Starbucks Taiwan chain outperforms US parent*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/biz/archives/2009/06/22/2003446840>).

TAIPEI TIMES (2013), *Guosing building up a name as coffee grower*, Taipei Times.

TAIPEI TIMES (2014), *Taiwan likes Facebook, has highest penetration*, Taipei Times,
(<http://www.taipeitimes.com/News/biz/archives/2014/02/28/2003584495>).

TANG, Chih-Chieh (2012), *Taiwan as Laboratory of Modernity: A Preliminary View from the Perspective of Multiple Modernities* (présenté pour le Berkeley Summer Research Institute, Bordering China: Modernity and Sustainability, Institute of East Asian Studies, University of California, Berkeley, le 2 août).

TAYLOR, Charles (1992), *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin.

TAIWAN TODAY (2004), *All the Coffee in Kukeng*, Taiwan Today,
(<http://taiwantoday.tw/news.php?unit=8,29,32,45&post=12701>).

TOOR, Rachel (2017), *Scholars Talk Writing: Ruth Behar*, The Chronicle of Higher Education (consulté le 8 septembre 2017), (<http://www.chronicle.com/article/Scholars-Talk-Writing-Ruth/239847>).

TUCKER, Catherine M. (2011), *Coffee Culture: Local Experiences, Global Connections*, New York, Routledge.

TURTON, Michael (2016), *Travel, and the New Taiwanese Identity*, Ketagalan Media, (<http://www.ketagalanmedia.com/2016/01/26/travel-and-the-new-taiwanese-identity/>).

VEACH, Emily (2012), *Good Brew: Happy Employees, Local Flair*, The Wall Street Journal, (<http://www.wsj.com/articles/SB10001424052970203889904577198362877727388>).

WANG, Horng-luen (2000), « Rethinking the Global and the National, Reflections on National Imaginations in Taiwan », *Theory, Culture & Society*, (17) 4 : p. 95-96.

WASHBURN, Daniel (2008), « How do you sell Coffee to a Tea-drinking Nation? », *Security and Liberty, the balance between Vigilance & Individual Rights*, Columbia Law School Magazine, (Printemps) : p. 36-38.

WHITE, Merry (2012), *Coffee Life in Japan*, Berkeley, University of California Press.

WOLF, Eric R. (2001), « Culture: Panacea or Problem? », *Pathways of Power: Building and Anthropology of the Modern World*, Berkeley : University of California Press : p. 307-319.

WU, David. Y. H. et CHEUNG, Sidney. C. H. (dir.) (2002), *The globalization of Chinese food*, Honolulu, University of Hawaii Press.

WU, Ting-Feng (2012), *Managing Those Difficult Young Workers*, CommonWealth Magazine, (<http://english.cw.com.tw/article/article.action?id=606>).

YANG, Qian et TU Xing (2016), « Starbucks VS Chinese tea, Starbucks Brand Management Strategy Analysis in China », *International Business and Management*, 12 (1) : p. 29-32.

閱讀雲林 (2009), « 用文化和台灣咖啡再續前緣, 閱讀雲林 », 財團法人雲林縣文化基金會, 9 (November/December), (<http://reading.yunlin.gov.tw/index-2.asp?sid=13&id=189&page=1>).

ZHENG, Xiaolu et Lewa PARDOMUAN (2011), *Lifestyle coffee drinkers to keep demand growing in China*, Reuters, (<http://www.reuters.com/article/uk-china-coffee-idUSLNE75L03620110622>).

Liens internet

Article sur Yasudata Tashiro de la Tea Research and Extension Station (2014) :

http://www.tres.gov.tw/htmlarea_file/web_articles/teais/1675/1210-10-1.pdf

Article sur l'histoire du café à Taiwan de la Tea Research and Extension Station :

<http://www.tres.gov.tw/view.php?catid=1488>

Vidéo clip de l'un des hymnes du Mouvement des Tournesols :

<https://www.youtube.com/watch?v=iV8JDbtXZm4>

Déclaration sur la page Facebook du Mouvement des Tournesols :

<https://www.facebook.com/Islandnationyouth/photos/a.236148243235096.1073741833.177308745785713/241320579384529/?type=1&theater>

Dernier lieu de repos de Yasudata Tashiro :

http://memory.ncl.edu.tw/tm.cgi/hypage.cgi?HYPAGE=toolbox_figure_detail.hpg&project_id=twpeop&dtd_id=15&subject_name=臺灣歷史人物小傳--明清暨日據時期&subject_url=toolbox_figure.hpg&xml_id=0000293183&who=田代安定

Historique de la Tait Marketing & Distribution Company :

http://www.tait.com.tw/about_1_en.php

Historique de la President Starbucks Coffee Corporation :

<http://www.starbucks.com.tw/about/aboutpsc.jsp>

Historique de la President Starbucks Coffee Shanghai Corporation :

<http://www.president-starbucks.com.cn/about.html>

Présentation des valeurs d'Eslite Bookstore :

<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=186>

<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=185>

<http://www.eslitecorp.com/about/about.aspx?a=tw&l=en&s=205>

Publicités pour Tim Hortons :

<https://www.youtube.com/watch?v=S0pjW2ltKwI>

<https://www.youtube.com/watch?v=vsazOptqMeo>

<https://www.youtube.com/watch?v=blo7wsEHjLY>

<https://www.facebook.com/TimHortons/videos/10154401213783097/>

<https://www.facebook.com/TimHortons/videos/10154484316853097/>

Slogan de Tim Hortons :

<https://www.timhortons.com/ca/fr/menu/cafe.php>

Statistiques de la 921 Earthquake Foundation :

<http://www.taiwan921.lib.ntu.edu.tw/921pdf/M01.html>

Vidéo du Mouvement des Tournesols sur les différences de génération :

<https://www.youtube.com/watch?v=fKU7A22usls>

Vidéos intéressantes sur quelques variantes mondiales du café :

<https://www.youtube.com/watch?v=-HQxvw3hklw>

<https://www.youtube.com/watch?v=CWTA27-afI4>.

Publicité pour Mr. Brown :

<https://www.youtube.com/watch?v=4UHkoQ8q8VM>

Publicité pour 7-Eleven :

<https://www.youtube.com/watch?v=YLVWPhPjBk>

Publicité pour La Gauche De La Seine Coffee :

<https://www.youtube.com/watch?gl=TW&hl=zh-TW&v=vtYvv-Xsydg>

<https://www.youtube.com/watch?v=5zJQgjZSfCo>